

# SPIRITVS



*Cor unum  
et anima  
una*

# PREMIERE PENTECOTE

... de l'Eglise

« Jusque là c'étaient  
des enfants, l'Esprit Saint en  
fit des hommes puissants et grands »

LIBERMANN (C.J., 698)

*Est-il méditation plus chère au missionnaire, plus familière à toute âme missionnaire, que celle du mystère de la Pentecôte ?*

*Ce jour-là, éclatait le fruit du mystère Pascal : nous recevions le Don de Dieu et, pour de bon, bien mieux qu'au Sinaï, Dieu gravait, au cœur de son peuple, sa Loi qui est son Amour. Ce jour-là se nouait le Nouveau Testament, l'alliance neuve et définitive de Dieu avec les hommes. Ce jour-là, véritable sommet de toutes les semaines des siècles, où s'inaugurait la période dernière de l'histoire, trois mille âmes, converties d'un seul coup, préfiguraient l'accomplissement de la gigantesque moisson promise par le Maître.*

*Il faut étudier le sens de LA PENTECOTE, DANS LA TRADITION JUIVE, pour découvrir avec admiration les profondes harmonies divinement tissées entre les deux Testaments. De même que Pâques fêtait déjà, pour Israël, une libération par le sang de l'agneau, la date choisie par Dieu pour la grande effusion de l'Esprit, se trouvait être, au temps de la Bible, non seulement fête des Semaines et fête de la Moisson, mais déjà, fête de l'Alliance et du don de la Loi.*

*Ce jour-là, jour tout à la fois de son annonce et de son baptême, l'Eglise, pour la première fois, humble, radieuse et forte apparaissait au monde. Continuatrice de Jésus, possédée de son Esprit, elle ne se levait pas pour condamner ce monde mais pour*

le sauver tout entier, sans aucune distinction ni aucun privilège de race ou de civilisation : « Vous et vos enfants, vos esclaves et vos servantes, et tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera, car je sais bien, frères, qu'en faisant mourir le prince de la vie, c'est par ignorance que vous avez agi, ainsi d'ailleurs que vos chefs » (cf. Actes 2, 18, 39 ; 3, 15, 17). Telle est la gratuité universalité du Salut que déjà laissait entrevoir, pour les derniers temps du monde, l'ANNONCE DE JOEL, en ce jour vérifiée.

En ce jour où s'opérait — comme Joël aussi l'avait prédit — la plus étroite « fusion de l'énergie divine avec l'activité humaine », tout devenait possible. Un vent de jeunesse, venu on ne sait d'où, souffle « sur toute chair », l'enthousiasmant jusqu'à l'ivresse. Les fils de lumière reçoivent langue de Feu pour exprimer et clamer, à travers toute leur vie, Jésus, Parole de Dieu. Le témoignage que le Christ a rendu au Père, à notre tour, dans la faiblesse humaine par la force de l'Esprit, nous en sommes faits capables : VOUS SEREZ MES TÉMOINS.

Car ce jour-là ne fut qu'un premier jour. L'Esprit de Dieu est en mission chez nous jusqu'à la fin et il n'y aura pas de temps après la Pentecôte ; la Pentecôte est un événement que nous vivons encore. Dans le prolongement des Actes des Apôtres, c'est toute l'histoire de l'Eglise — *Spiritus aura l'occasion d'y revenir — qui continue d'écrire L'ÉVANGILE DU SAINT ESPRIT.*

Chaque jour — les chroniques et recensions qui achèvent ce numéro en fournissent une modeste preuve — l'Eglise prend conscience plus explicite de la présence agissante de l'Esprit. Grâce inouïe de ce siècle, seule la première Pentecôte suffit à évoquer, à la veille du Concile, notre espoir et notre attente. Certes, il ne faudrait pas d'une attente passive : ce que l'Eglise est en mesure de promettre au monde, à cause du Don sans mesure qui lui a été fait, dépend de notre réponse unanime et résolue aux appels de l'Esprit.

C'est l'heure de vivre sous LE SIGNE DU FEU. Que nous soyons suffisamment saisis, brûlés du Feu de Dieu pour nous immerger en ce monde « sans être contaminés par lui ». Que, « dans une fidélité religieuse à toute épreuve », nous sachions balayer toutes

*les routines, renoncer à n'importe quelle habitude, sans rejeter le moindre iota de la Loi.*

*Alors, selon l'espérance de Pierre, « splendeur sera rendue, sur le visage de l'Eglise, aux lignes simples et pures de sa naissance »* <sup>1</sup>.

*Alors, avec moins d'obstacles, à travers ce visage, l'Esprit rayonnera l'irrésistible sainteté de Dieu et tout sera à nouveau préparé « pour que la chair du monde reçoive, jusque dans le dernier de ses atomes, le Souffle de l'unique vérité ».*

SPIRITANUS.

---

<sup>1</sup> S. S. JEAN XXIII, 13 novembre 1960 (cf. *La Documentation Catholique*, 4 déc. 1960, col. 1474). Voir ci-dessous p. 180.

## *Prière pour le Concile*

« O Esprit divin,  
« accomplissez de nouveau à notre époque,  
les prodiges d'une nouvelle Pentecôte ;  
« accordez à la Sainte Eglise,  
rassemblée dans une prière unanime et plus  
fervente autour de Marie, Mère de Jésus,  
et conduite par Pierre vivant en son successeur,  
« d'étendre le règne du Sauveur divin,  
règne de vérité, de justice, d'amour et de paix. »

(S. S. JEAN XXIII, Pentecôte 1960,  
La Doc. Cath., 19 juin 1960,  
col. 720.)

## *Le Signe du Feu*

La dernière pièce de Diego Fabbri, *le Signe du Feu*, vient à son heure. Les questions qui s'y trouvent débattues ne sont-elles pas de celles qui, plus que jamais, se doivent poser à la réflexion du monde chrétien ?

On sait la manière habituelle du théâtre de cet écrivain. Un drame se noue sur la scène. Il semble ne concerner tout d'abord qu'un petit nombre de personnages. Mais bientôt, par une série de rebondissements et de réactions en chaîne, l'histoire déborde le cadre de l'aventure particulière pour atteindre à l'universel. Les perspectives progressivement s'intériorisent. On quitte le plan spéculatif du « problème » pour accéder au plan vivant et personnel du « mystère ». Bref, nous voici, pour finir, tous directement intéressés, atteints, forcés au face à face avec nous-mêmes.

Naguère, *Procès à Jésus* nous mettait devant le signe de contradiction qu'est la Croix. Par-delà une poignée de juristes israélites assemblés pour ergoter, semblait-il, sur de simples points de procédure, c'était en fait le monde total (chrétiens, juifs et incroyants) que l'auteur conviait hardiment à s'interroger avec une absolue sincérité autour du fait du Christ. Aujourd'hui, devant le signe du Feu que saint Ignace fait luire à leurs yeux, cinq religieux sont invités à l'examen de conscience. Mais nous aurons bien vite le sentiment qu'un tel débat tous nous compromet et nous engage.

Par-delà le cadre de la spiritualité et de l'apostolat propres aux Jésuites, c'est tout le problème de la présence et de l'action du chrétien dans le monde actuel qui est ici mis en question. Pour faire pièce à l'invasion croissante de l'athéisme et du matérialisme, de quelles énergies et ressources les disciples du Christ disposent-ils ? Dans les circonstances difficiles où ils se trouvent aujourd'hui placés, à

quelles conditions réussiront-ils à garder leur intégrité et à travailler efficacement au triomphe des valeurs chrétiennes ?



Les données concrètes de la pièce de Fabbri sont connues. Le lieu ? Un hôtel de Berlin-Ouest. La date ? Une époque indéterminée. Elle nous est seulement décrite comme un « temps d'Apocalypse » où l'Eglise est particulièrement menacée. Sur la convocation de leurs Supérieurs, quelques Jésuites se sont réunis secrètement. L'un, Pedro, vient d'Espagne. Deux autres (Farrell, attaché aux Services des Recherches atomiques à New York ; Hudson, un noir qui a lutté en Afrique du Sud contre les partisans de la ségrégation) sont des Américains. Un quatrième enfin, Stephan, est un apôtre clandestin d'au-delà du rideau de fer.

Rien à voir ici avec les ordinaires réunions administratives. Ces hommes ont été choisis parce qu'on les sait entre tous inquiets, voire « inquiétants », mais d'une fidélité religieuse à toute épreuve. Tous sont remarquablement instruits des problèmes du monde actuel. A eux donc, comme on les y invite, de parler en toute franchise et sans arrière-pensée. Qu'ils fassent connaître les adaptations qu'il leur semble aujourd'hui nécessaire d'apporter au ministère apostolique. Mais qu'ils prennent conscience du même coup des périls qu'une semblable initiative leur fait courir.

Dans une longue scène du premier acte, chacun, tour à tour, exposera librement sa manière de voir, fera le bilan de ses expériences, de ses espoirs et de ses angoisses. Trois problèmes, à cette occasion, seront entre autres soulevés.

Dénonciation, tout d'abord, par Pedro des risques résultant pour l'apôtre des contacts avec les pouvoirs politiques. Nous nous faisons forts de faire rentrer ces derniers dans notre jeu. Mais finalement ceux-ci nous dominent, nous trahissent et nous corrompent. « Demeure moderne du démon », la politique exerce sur nous une séduction plus subtile et plus meurtrière que celle de la chair. Quel moyen de rester purs au milieu des compromissions auxquelles ce jeu « sans lois et sans limites » nous oblige ? Pedro confesse qu'au soir de ces journées passées par lui dans le commerce d'un tel monde, il se sent miné du dedans et irrémédiablement « vide de Dieu ».

Danger non moindre, souligné par Farrell, d'accéder, dans le

sillage de la Science, à une sorte de Religion nouvelle où l'homme se passerait pour tendre vers Dieu de l'intermédiaire du Christ. Non pas que l'exigence d'une connaissance toujours plus parfaite soit de nature à nous détourner, tout au contraire, du sentiment du mystère et de la soif de l'absolu. Mais l'orgueilleuse prétention qu'elle implique contribue à faire s'évanouir en nous l'humble reconnaissance du don gratuit que Dieu nous fait de Lui dans son Fils. L'effort naturel de l'esprit peut atteindre au Dieu des Philosophes dont ne pouvait se contenter Pascal, mais non point nous obtenir participation du Dieu véritable qui s'est défini l'Amour.

Enfin tentation plus subtile : celle que met en lumière Stephan qui nous narre cette messe dans un village de Russie — messe sans consécration, sans prêtre (celui-ci était alors en prison). Impossible de nier sans doute l'authentique présence de Dieu au cœur de cette assemblée de catacombes. Mais le danger d'orgueil serait grand d'en venir à minimiser, pour autant, la nécessité — partout où cela reste possible — du maintien des structures d'Eglise.



Ainsi, de toutes parts, sous les pas des apôtres l'esprit du monde tend ses embûches. Que devront-ils faire dès lors ? Fuir la réalité impure, meurtrissante ? S'en abstraire ? Chercher, au prix d'une évasion hors du contexte social, historique, le moyen de leur préservation ? Mais ne serait-ce pas abandonner la bataille, laisser le champ libre à ceux-là qui, affranchis de tels scrupules, et assurés par là même d'une efficacité immédiate indiscutable, entendent organiser le monde à leur guise ?

Diego Fabbri a introduit dans *le Signe du Feu* une intrigue policière qui met en scène deux agents des Soviets. Il ne se proposait pas seulement par là de nourrir la substance dramatiques de son ouvrage. Son évidente intention fut d'élargir les horizons du problème, et par cette confrontation entre le christianisme et le communisme de donner au débat sa dimension véritable et son caractère d'actualité. Solidement instruits des techniques qui leur donnent pouvoir d'action sur l'Histoire, les pionniers d'un humanisme sans Dieu garderont-ils les leviers de commande au triple plan de la politique, de la science et du social ? Refuserons-nous d'être présents en ces domaines, au risque de voir l'univers se construire sans nous et hors du Christ, dans les cadres étouffants du matérialisme ?

Telle ne sera pas la consigne que saint Ignace — descendu, on le sait, du haut du ciel sous les dehors inattendus d'un directeur d'hôtel — entendra donner à ses fils. Ne se souvient-il pas d'avoir jadis conçu l'idée, révolutionnaire pour l'époque, d'un Ordre religieux soustrait aux contraintes de la clôture, de la récitation en commun de l'Office, du port de l'habit monastique, pour lui permettre un contact plus direct avec les hommes et une liberté plus grande dans l'exercice de ses tâches apostoliques ? Du moins rappellera-t-il la nécessité première de cet Amour du Christ, dont lui-même était dévoré. C'est lui qui, de façon plus efficace que les barrières ou les contrôles, suffira à préserver le religieux de toute infidélité et de toute erreur. Ainsi verrons-nous ici Ignace rappeler à son ami Xavier la façon dont il l'envoya jadis seul au hasard des routes de l'Extrême-Orient, fort de ce Feu de l'Amour (*El Fuego*) dont ils avaient tous deux éprouvé dans leur cœur la brûlure.

Le Feu ! Image chère entre toutes au symbolisme biblique. Par le Feu, comme le rappelait récemment un article de la revue *Carmel*, Dieu, tout au long des Ecritures, « affirme sa présence, son action, ses intentions »<sup>1</sup>. Feu qui purifie, feu qui « sale », et qui, détruisant les impuretés à leur racine, nous permet de vivre au contact du monde, sans être contaminés par lui. Feu qui éclaire et réchauffe et qui communique à l'apôtre chrétien cet esprit de Dieu qui demeure sa part et son privilège et dont les charnels ne peuvent obtenir participation.



Mais de cet amour essentiel les apôtres du temps moderne sont-ils authentiquement possédés ? C'est à un sévère examen de conscience qu'Ignace à cet égard convie ses fils. La façon dont il y procède — introduisant dans l'appartement des Pères... un couple d'amoureux — est au premier regard assez étrange. Rien de commun sans doute — Diego Fabbri se garde ici prudemment de toute équivoque — entre cette passion tout humaine et la brûlure du Feu divin. Hudson, dans une scène très émouvante, fera les mises au point nécessaires. Mais la leçon garde tout son prix. Combien les charnels apparaissent

---

<sup>1</sup> Georges de la Vierge, *Le signe du Feu dans la Bible*, dans *Carmel* 1960, III, pp. 161-171.

plongés, submergés dans leur pitoyable amour. En va-t-il ainsi des spirituels ? Sont-ils saisis de façon aussi puissante, aussi exclusive, dans leur amour pourtant supérieur ?

Une autre scène très importante de l'ouvrage nous obligera, pour finir, à nous poser la question. Celle où la transfuge du communisme, effrayée de l'étouffement du monde sans Dieu, aspire à retrouver cet absolu dont, fille d'un ancien pope, elle conserve la nostalgie. Au travers des propos des religieux, elle a cru discerner l'écho d'un grand secret qui fait leur force :

J'étais devant le vide, le néant... Vous, je vous ai entendus parler. Vous débordez de foi... Dieu, le Christ et aussi les hommes... Alors, moi qui ne crois pas à votre Dieu, je vous le demande : Tenez-vous quelque chose, quelque chose qui ne soit pas le néant ? Etes-vous cramponnés à quelque chose, à un point d'appui ? Moi, je cherche..., je cherche...

Devant cette adjuration pathétique, les religieux restent sans réponse. On a pu s'étonner de leur silence. Manque de cœur ? Indifférence ? Sûrement pas. Fabbri a voulu, je crois, traduire par là une hésitation de leur part beaucoup plus profonde et tragique. Celle du chrétien qui, face au monde athée, conscient de l'indignité avec laquelle il lui arrive de correspondre à l'idéal souverain qu'il professe, éprouve non sans quelque honte le sentiment de son insuffisance à porter témoignage, comme il le devrait, à cet Amour qu'il a la charge de faire connaître et de communiquer au monde.



Avec l'honnêteté qui le caractérise, Fabbri se garde, dans son ouvrage, d'une apologie des chrétiens. N'est-ce pas pour marquer cette imperfection trop certaine avec laquelle chacun de ces religieux traduit concrètement dans ses actes les exigences de sa vocation, qu'il a réparti entre trois individus (Farrell : la contemplation ; Stephan : l'action ; Hudson : l'amour) les éléments dont une vertu vraiment parfaite devrait réaliser la synthèse ?

Saint Ignace, au moment de les quitter, leur rappellera la nécessité de cet approfondissement intérieur qui, en rectifiant leur vertu propre, scellera du même coup leur unité :

A vous trois, vous représentez la substance, vous êtes le Feu. *El Fuego...* Vous êtes des pionniers. Mais ne soyez pas des solitaires...

La contemplation, les œuvres, l'amour prennent leur sens l'un par l'autre, unis en un tout rayonnant comme les trois personnes de la Très Sainte Trinité... Trois en un pour que la chair du monde reçoive jusque dans le dernier de ses atomes le souffle de l'unique vérité. Trois en un, toujours unis, toujours appliqués ensemble à une même tâche, vous enflammerez le monde, et le monde brûlera de votre Feu.

Rappel, en somme, de la nécessité pour chaque apôtre d'avoir à se retremper aux sources vives qui donnèrent élan à sa vocation. Invitation à s'offrir, sans restriction ni partage, à l'Amour qui descend vers nous, comme il descendit sur les Apôtres au jour de la première Pentecôte.

Seul, un retour à cette ferveur primitive pourra permettre aux apôtres des temps modernes de porter efficacement aux hommes, au nom du Seigneur, ce feu capable, selon le mot magnifique du P. Teilhard, de « convertir contagieusement la terre ».

L'urgence et l'opportunité d'un tel message n'apparaissent-elles pas en ces jours, où les perspectives ouvertes par l'approche du nouveau concile invitent les fidèles des diverses Eglises chrétiennes à prier en commun pour que, par-delà les oppositions qui les séparent et paralysent leur action parmi les hommes, tous ceux qui sur terre se réclament du Christ retrouvent tout à la fois la pureté essentielle de leur attachement au Seigneur et la fidélité à sa grâce qui peut seule ouvrir les chemins de l'unité.

« *C'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.* »

Signe du Christ. Signe de l'Amour. Signe du Feu !

Que devienne effectif l'effort de tous en vue d'une pareille renaissance spirituelle ! Alors se vérifiera cet espoir que Fabbri, à la fin de sa pièce, fait entendre par les lèvres de saint Ignace : « Ici même et de ce moment naît peut-être une nouvelle ère chrétienne ! »

*Paris*

Louis BARJON, s.j.

# Le jour-là

## L'événement de la Pentecôte, raconté par saint Luc \*

Chap. I. <sup>4</sup> Un jour que (Jésus) se trouvait avec (les apôtres, après sa résurrection), il leur prescrivit de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père : « Celle, dit-il, dont vous m'avez entendu parler ; <sup>5</sup> car Jean a baptisé avec de l'eau, mais vous, sous peu de jours, vous serez baptisés dans l'Esprit Saint. »

<sup>6</sup> Ceux-ci donc, s'étant réunis, lui demandèrent : « Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu vas rétablir le Royaume en faveur d'Israël ? » « <sup>7</sup> Il ne vous appartient pas, leur répondit-il, de connaître les temps et moments que le Père a fixés de sa propre autorité ; <sup>8</sup> mais avec le Saint Esprit qui descendra sur vous vous recevrez de la force, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

<sup>9</sup> A ces mots, il fut sous leurs yeux emporté dans les airs, et une nuée le déroba à leurs regards.

\* Traduction de M. le chanoine OSTY reproduite avec son aimable autorisation et celle des éditions Siloë (E. OSTY, Le Nouveau Testament, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, Siloë, Paris 1957). Nous avons supprimé les sous-titres et les notes.

Ailleurs, dans ce numéro, le texte des Actes est ordinairement cité d'après la traduction de Dom J. DUPONT, dans la Bible de Jérusalem.

Face aux versets qui se trouvent expliqués dans l'un ou l'autre article de cette livraison, nous indiquons les pages où l'on pourra en trouver le commentaire (N.D.L.R.).

<sup>12</sup> Quittant alors le mont dit des Oliviers, qui n'est distant de Jérusalem que du parcours autorisé le sabbat, ils revinrent à Jérusalem. <sup>13</sup> Une fois arrivés, ils montèrent à la chambre haute, où ils se tenaient d'ordinaire. C'étaient Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe et Thomas, Barthélémy et Matthieu, Jacques fils d'Alphée, Simon le Zélé et Jude fils de Jacques. <sup>14</sup> Tous, d'un même cœur, persévéraient dans la prière avec quelques femmes dont Marie Mère de Jésus et avec ses frères.

\* \* \* \* \*

**Chap. 2.** Tandis que s'écoulait le jour de la Pentecôte, ils étaient tous réunis dans le même lieu. <sup>2</sup> Tout à coup vint du ciel un bruit semblable à celui d'un fort coup de vent, qui remplit toute la maison où ils se tenaient. <sup>3</sup> Et ils virent apparaître, semblables à du feu, des langues qui se divisaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. <sup>4</sup> Tous furent alors remplis de l'Esprit Saint et ils se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.

<sup>5</sup> Or, il y avait, séjournant à Jérusalem, des Juifs pieux venus de toutes les nations qui sont sous le ciel. <sup>6</sup> Au bruit qui se fit, la foule s'assembla, et elle fut bouleversée de ce que chacun les entendait parler en sa propre langue.

<sup>7</sup> Ils en étaient stupéfaits, et dans leur surprise ils disaient : « Tous ces gens qui parlent ne sont-ils pas Galiléens ? <sup>8</sup> Comment alors chacun de nous les entend-il s'exprimer dans sa langue maternelle ? <sup>9</sup> Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et d'Asie, <sup>10</sup> de Phrygie et de Pamphylie, d'Egypte et du territoire de la Libye Cyrénique, Romains de passage ici, <sup>11</sup> Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons publier dans notre langue les merveilles de Dieu ! »

<sup>12</sup> Tous donc étaient stupéfaits et, ne sachant que penser, ils se disaient l'un à l'autre : « Qu'est-ce que cela signifie ? <sup>13</sup> D'autres se moquaient et disaient : « Ils sont pleins de vin doux. »

<sup>14</sup> Pierre alors, debout avec les Onze, éleva la voix et leur adressa ces paroles : « Hommes de Judée et vous tous qui

« séjournez à Jérusalem, sachez-le bien et prêtez l'oreille à mes paroles. <sup>15</sup> Non, ces hommes ne sont pas ivres, comme vous le pensez, car nous ne sommes qu'à la troisième heure du jour. <sup>16</sup> Mais c'est là ce qui a été dit par le prophète Joël :

<sup>17</sup> Dans les derniers jours, dit Dieu,  
Je répandrai de mon Esprit sur toute chair.  
Alors vos fils et vos filles prophétiseront ;  
vos jeunes gens auront des visions  
et vos vieillards des songes.

<sup>18</sup> Oui, sur mes serviteurs et sur mes servantes,  
voir ci-dessous : en ces jours-là, je répandrai de mon Esprit,  
p. 164 et ils prophétiseront.

pp. 145-152 <sup>19</sup> Je ferai paraître des prodiges là-haut dans le ciel  
et des signes ici-bas sur la terre,  
du sang, du feu, des colonnes de fumée.

<sup>20</sup> Le soleil se changera en ténèbres  
et la lumière en sang,  
avant que vienne le Jour du Seigneur, grand et glorieux.

<sup>21</sup> Quiconque alors invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.

<sup>22</sup> « Hommes d'Israël, écoutez ces paroles. Jésus le Nazô-  
réen, cet homme que Dieu a accrédité auprès de vous par les  
miracles, prodiges et signes qu'il a opérés par lui au milieu  
de vous — ainsi que vous-mêmes le savez — <sup>23</sup> cet homme,  
livré selon le dessein arrêté et la prescience de Dieu, et que  
vous avez fait mourir en le clouant à la croix par la main des  
méchants, <sup>24</sup> Dieu l'a ressuscité, le délivrant des affres de la  
mort, parce qu'il n'était pas possible qu'elle le retînt en son  
pouvoir. <sup>25</sup> David en effet dit à son sujet :

Je voyais constamment le Seigneur devant moi ;  
car il est à ma droite, pour que je ne chancelle pas.

<sup>26</sup> Aussi mon cœur est-il dans la joie et ma langue dans l'allégresse, et  
ma chair même reposera dans l'espérance.

<sup>27</sup> Car tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts,  
tu ne laisseras pas ton Saint voir la corruption.

<sup>28</sup> Tu m'as fait connaître des chemins de vie ;  
tu me rempliras de joie en me montrant ta face.

p. 128 <sup>29</sup> Frères, qu'il me soit permis de vous le dire  
« avec assurance : le patriarche David est mort et a  
été enseveli, et son tombeau est encore aujourd'hui  
parmi nous. <sup>30</sup> Mais comme il était prophète et savait que Dieu lui  
avait juré par serment de faire asseoir sur son trône un successeur de son sang, <sup>31</sup> il a prévu la résurrection du Christ et l'a annoncée en disant qu'il n'a pas été abandonné dans le séjour des morts et que sa chair n'a pas vu la corruption.

« <sup>32</sup> C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité ; nous en sommes tous témoins. <sup>33</sup> Exalté par la droite de Dieu et mis par son Père en possession de l'Esprit Saint promis, il a voir di-dessous : répandu ce que vous voyez et entendez. <sup>34</sup> Car David, p. 139 lui, n'est pas monté aux cieux ; il dit lui-même : pp. 164-165

Le Seigneur a dit à mon Seigneur :  
Siège à ma droite,  
<sup>35</sup> jusqu'à ce que de tes ennemis  
je t'ais fait un marchepied.

<sup>36</sup> « Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce p. 164 Jésus que vous avez crucifié. »

<sup>37</sup> En entendant cela, ils furent touchés au cœur, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : « Frères, que nous faut-il faire ? » <sup>38</sup> Et Pierre de leur répondre : « Repentez-vous, et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus Christ pour la rémission de ses péchés ; vous recevrez alors le don du Saint Esprit. <sup>39</sup> Car elle est pour vous la promesse, ainsi que pour vos enfants et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que les appellera le Seigneur notre Dieu. » <sup>40</sup> Par beaucoup d'autres paroles encore il les adjurait et exhortait : « Sauvez-vous, disait-il, du milieu de cette génération dévoyée. » <sup>41</sup> Or, ceux qui accueillirent sa parole furent baptisés et, ce jour-là, trois mille personnes environ se joignirent aux disciples.

<sup>42</sup> Ils se montraient assidus aux instructions des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. <sup>43</sup> La crainte s'emparait de tous ; car il se faisait par les mains des apôtres beaucoup de prodiges et de signes. <sup>44</sup> Tous les croyants vivaient unis et mettaient tout en commun ; <sup>45</sup> ils vendaient biens et propriétés et en partageaient le prix entre tous selon les besoins de chacun. <sup>46</sup> Tous les jours, d'un même cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple et, rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur ; <sup>47</sup> ils louaient Dieu et avaient la faveur de tout le peuple. Et le Seigneur adjoignait chaque jour à leur groupe ceux qui étaient sauvés.

## PENTECÔTE ET TRADITION JUIVE

*Selon les Actes des Apôtres, l'envoi de l'Esprit Saint a coïncidé avec la Pentecôte juive. Pourquoi ce rapprochement ? A partir de la tradition juive, surtout essénienne, le Père LE DEAUT, qui est un spécialiste des études rabbiniques, met en relief le sens de la Pentecôte chrétienne.*

« Fête de la moisson » (Ex. 23, 16), la Pentecôte juive célébrait la fin de la récolte. L'offrande des « prémices » se faisait cinquante jours plus tôt « le lendemain du sabbat » (lendemain de la Pâque). Reliée ainsi chronologiquement au moins avec la Pâque, la Pentecôte devenait la fête de « clôture de la solennité pascale » ; la « cinquantaine » se comprenait alors comme une seule solennité pascale prolongée durant sept semaines. Or, le Nouveau Testament ne lie-t-il pas aussi très intimement l'envoi de l'Esprit et le mystère pascal ?

« Fête du don de la Loi ». Dans la tradition juive existait la tendance à transformer les grandes fêtes agraires en commémorations historiques. Ainsi, le cinquantième jour reçut une signification spéciale liée à l'histoire de l'exode. Amenant à l'appui de nombreux témoignages, l'auteur arrive à la conclusion : « ...On peut affirmer qu'à l'époque du Nouveau Testament, dans quelques courants du judaïsme certainement, et peut-être déjà dans le judaïsme officiel, on considérait la Pentecôte comme une fête de la Loi et de l'Alliance avec Yahvé ».

Les rapprochements avec la tradition juive « permettent de penser que les apôtres et les premiers chrétiens ont compris la Pentecôte (chrétienne) comme l'inauguration de l'Alliance nouvelle, comme la promulgation de la loi nouvelle annoncée par les Prophètes... comme l'inauguration de la communauté eschatologique... Sion-Jérusalem est le Sinaï du Nouveau Testament, Jésus est le nouveau Moïse qui, monté vers Dieu, nous envoie l'Esprit. »



Nous avons commencé à rédiger ces pages à Jérusalem, non loin de la « sainte Sion » et du vieil édifice du Cénacle où la tradition a localisé l'institution de l'Eucharistie et la descente de l'Esprit Saint sur le groupe des premiers disciples de Jésus : le vent très fort qui souffle souvent en ce lieu élevé de la ville sainte évoque spontanément

le « souffle impétueux » qui se fit entendre soudain à la première Pentecôte chrétienne.

De celle-ci, on peut même dire qu'il reste un souvenir concret dans ce « tombeau du roi David » que les Juifs d'aujourd'hui vénèrent exactement sous la fameuse « chambre haute » (*Luc 22, 12 ; Act 1, 13*), tombeau sûrement « apocryphe », ainsi que le reconnaissent eux-mêmes les promoteurs israéliens de ce pèlerinage ! Mais ce sont les paroles de Pierre, au sujet de David « dont le tombeau est encore aujourd'hui au milieu de nous » (*Act 2, 29*) qui ont donné origine à cette localisation, d'abord en milieu chrétien, puis chez les Juifs<sup>1</sup>.

On peut donc dire que la tradition juive et la tradition chrétienne se rencontrent déjà sur le terrain de l'histoire et de l'archéologie : mais cela se réalise encore plus profondément au plan de la « théologie » de la fête de la Pentecôte.

Au témoignage des *Actes des Apôtres*, l'événement capital de l'envoi de l'Esprit a coïncidé avec la célébration d'une Pentecôte juive. Bien que l'Esprit Saint ait déjà été donné aux Apôtres au soir même de la Résurrection, suivant une tradition dont témoigne saint Jean (20, 19-23), Luc accorde une importance particulière à l'envoi de l'Esprit au cinquantième jour après Pâques. A ses yeux, semble-t-il, l'événement revêtait une signification et une portée remarquables dans ce contexte précis. On peut même se demander si l'auteur des *Actes* n'a pas été guidé dans son choix de certains traits historiques conservés par la tradition primitive, par le désir de suggérer un parallélisme avec la célébration juive. Jusqu'à ces dernières années, une telle hypothèse n'était guère retenue que par quelques savants, pour la plupart israélites. Mais l'étude plus approfondie des sources juives et surtout la découverte, depuis 1947, des écrits d'une secte essénienne qui vivait dans la région de Qumrân, sur les bords de la mer Morte, au moment même où se fondait le christianisme, nous invitent à revenir sur ce problème<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Le Talmud de Jérusalem*, rapportant les paroles d'un rabbin du IV<sup>e</sup> siècle, nous affirme que David mourut un jour de Pentecôte ; c'est aussi la date de la mort d'Abraham selon le livre apocryphe des *Jubilés*, que l'on peut dater des dernières décades du II<sup>e</sup> siècle avant J. C.

<sup>2</sup> Pour une étude plus approfondie des sujets abordés dans cet article, on consultera surtout : H. L. STRACK-P. BILLERBECK, *Kommentar zum N.T. aus Talmud und Midrasch*, vol. II, pp. 597-616.

J. van GOUDEOVER, *Biblical Calendars*, Leiden 1959.

E. HAENCHEN, *Die Apostelgeschichte*, 12<sup>e</sup> éd., Göttingen 1959.

G. KRETSCHMAR, *Himmelfahrt und Pfingsten*, dans *Zeits. Für Kirchengeschichte*, 66 (1954-1955), pp. 209-253.

*Theol. Wört. zum N. T.*, art. *Pentekostè* (E. LOHSE) et *Pneuma* (E. SCHWEIZER).

Quel intérêt Luc et les premiers chrétiens pouvaient-ils voir dans la coïncidence de la mission de l'Esprit Saint avec la Pentecôte juive ? Pour le savoir, il nous faudrait connaître la signification religieuse de cette fête chez les Juifs du premier siècle de notre ère. Plus précisément, célébrait-on ce jour-là la première alliance et le don de la Loi au Sinaï ? Les premiers chrétiens furent-ils amenés, en dépendance de cette tradition, à voir dans l'effusion de l'Esprit, l'inauguration de la nouvelle alliance et le don de la Loi nouvelle, gravée cette fois sur le cœur de chair des croyants (2 Cor 3, 3), Loi intérieure, don d'une Personne vivante ? C'est à ces deux questions que nous tâcherons de trouver une réponse.

## SIGNIFICATION DE LA PENTECÔTE JUIVE A L'EPOQUE DU NOUVEAU TESTAMENT

### Importance secondaire

Le texte des *Actes*, comparé avec les autres écrits du Nouveau Testament, témoigne de l'importance considérable que l'auteur accorde à la Pentecôte. Or, dans le judaïsme orthodoxe de son temps, cette fête n'avait qu'un rang tout à fait secondaire : omise dans le calendrier d'Ézéchiel (45, 18-25), elle ne se trouve mentionnée dans l'Ancien Testament, en dehors des textes liturgiques, que très tard et incidemment<sup>3</sup>. Le traité rabbinique de la *Mishna* (de la fin du II<sup>e</sup> siècle après J. C.) n'y fait que des allusions occasionnelles, sans éprouver le besoin de lui consacrer un traité entier comme aux autres fêtes annuelles.

La Pentecôte était cependant l'une des trois « fêtes de pèlerinage »<sup>4</sup> pour lesquelles tout Israélite avait l'obligation de se rendre à Jérusalem. L'affluence y était beaucoup moins grande qu'aux autres fêtes : elle ne durait, en effet, qu'un seul jour en Palestine (deux dans la Diaspora), alors que Pâque et Tabernacles avaient un appendice d'une semaine de fête. Bien que moins populaire, la Pentecôte, au

<sup>3</sup> Ainsi son nom grec de *pentekostē* (« cinquantième » jour) se lit en 2 *Macc* 12, 31-32 et *Tobie* 2, 1.

<sup>4</sup> En hébreu *regalim*, du mot *règèl* qui signifie pied !

dire de certains auteurs, attirait pourtant aussi des foules<sup>5</sup>. Mais il semble bien qu'elle ait suscité, dans le monde juif ancien, plus de controverses savantes sur le calendrier que d'enthousiasme véritable : certaines sectes juives (comme les Benê Israël de l'Inde, depuis le II<sup>e</sup> siècle de notre ère) ne connaissent même plus la fête de la Pentecôte.

### Fête de la moisson

Au contraire de la fête de Pâque-Azymes et de celle des Tabernacles, anciennes fêtes agraires qui, dès l'époque de l'Ancien Testament, avaient été « historicisées » et rattachées à un épisode marquant de l'histoire du salut (la sortie d'Egypte et le séjour au désert), la Pentecôte reste seulement une *fête de la moisson*. Les cinquante jours couraient depuis l'offrande de la première gerbe d'orge, prémices de la récolte, le « lendemain du sabbat » (*Lev* 23, 11-15) jusqu'à la fin de la moisson des blés sept semaines plus tard, où l'on offrait deux pains de farine nouvelle. Ce « lendemain de sabbat » était interprété par les Pharisiens comme désignant le lendemain de la Pâque : saint Paul fait sûrement allusion à cette prescription liturgique lorsqu'il parle de *prémices* à propos de la résurrection de Jésus qui eut lieu un lendemain de Pâque juive : « Le Christ est ressuscité des morts, prémices de ceux qui se sont endormis » (*1 Cor* 15, 20).

On pourra lire la description la plus détaillée des cérémonies de la Pentecôte juive dans le Lévitique 23, 15-21. L'Ancien Testament l'appelle aussi « *fête de la moisson* » (*Ex* 23, 16), « *fête des semaines* » (*Ex* 34, 22 ; *Deut* 16, 9-13), « *fête des prémices* » (*Nombr* 28, 26). PHILON (philosophe juif contemporain du Christ, si précieux pour la connaissance de la liturgie juive ancienne) et JOSEPHE ne connaissent pas d'autres significations de la *fête de la Pentecôte*<sup>6</sup>.

C'était une *fête joyeuse* (*Deut* 16, 11 ; *Is* 9, 2) d'*actions de grâces* pour tous les bienfaits de Dieu, et en particulier pour l'heureux achèvement des récoltes dans cette terre sainte qu'il avait donnée à son

<sup>5</sup> A l'appui de cette affirmation, on cite le témoignage des *Actes*, un passage du *Talmud* (traité de la Pâque 68b) et l'historien FLAVIUS JOSEPHE (*Guerre juive*, II, 3, 1 ; *Ant. Jud.*, XVII, 10, 2). Toutefois JOSEPHE dit explicitement, en ces deux textes parallèles, que les foules réunies à Jérusalem n'y étaient pas accourues seulement par dévotion, mais pour participer à une manifestation contre l'autorité romaine.

<sup>6</sup> Mais ces auteurs n'ont pas nécessairement voulu écrire tout ce qui pouvait être dit sur la Pentecôte : ils ne parlent pas non plus, par exemple, des divergences capitales au sujet du calendrier de la fête.

peuple : on peut évoquer ce caractère à propos des Apôtres publiant dans les diverses langues les « *merveilles de Dieu* » (*Act 2, 11*). La joie de la fête peut aussi expliquer l'exclamation ironique : « Ils sont pleins de vin doux ! » (*2, 13*) à laquelle Pierre répond que « c'est seulement la troisième heure du jour », neuf heures du matin : c'était le moment de la prière officielle du matin et du sacrifice quotidien (*Act 3, 1*), et les Juifs avaient coutume de ne rien prendre avant cette heure<sup>7</sup>.

### Clôture de la solennité pascale

Avec l'offrande de la première gerbe, offrande liée, chronologiquement au moins, avec la Pâque, les cinquante jours devenaient comme la célébration d'une seule solennité pascale prolongée durant sept semaines. Cette « cinquantaine », interprétée comme une seule fête pascale, se retrouvera chez les auteurs chrétiens, et remonte sans nul doute à une conception primitive héritée de la Synagogue<sup>8</sup>. Le Nouveau Testament ne lie-t-il pas aussi très intimement l'envoi de l'Esprit et le mystère pascal ? Le témoignage de Jean est ici éloquent : *7, 39 ; 14, 24 ; 16, 7 ; 19, 30 ; 20, 22*. Luc est seul pourtant à associer cette effusion de l'Esprit avec la Pentecôte : mais c'est encore l'Esprit envoyé par le Christ, « exalté par la droite de Dieu » (*Act 2, 33*) dans sa glorieuse résurrection.

Ce rapport avec la Pâque explique aussi le nom que les rabbins donnèrent à la fête, *atsèrèt*, « assemblée de clôture », voire « *atsèrèt de la Pâque* » : c'est à la fois la clôture du temps pascal et de la saison des moissons. Cette appellation est ancienne puisqu'on la trouve chez JOSEPH, sous la forme araméenne *atsartâ*<sup>9</sup>.

### Fête du Don de la Loi

Le P. Daniélou a bien montré comment, dans la tradition chrétienne à partir du IV<sup>e</sup> siècle, l'aspect historique venant à l'emporter sur l'aspect théologique, l'unique fête pascale de cinquante jours se trouva distribuée

<sup>7</sup> Si l'on en croit JOSEPH (Autobiogr. 54) le jour du sabbat et probablement aussi les *jours de fête*, on ne mangeait pas avant la sixième heure (midi) : le soupçon d'ébriété est d'autant plus inattendu.

<sup>8</sup> Pour eux, la Pentecôte ne désigne pas un seul jour seulement, mais tout le temps pascal (Grégoire de Nazianze, *Or 44 de Pent.*; Origène, *Contr. Cels.*, VIII, 22, etc.) devenu un seul « jour de fête » (Tertullien, *De Bapt.*, 19).

<sup>9</sup> Interprétée d'ailleurs faussement comme signifiant « pentèkostè » (= cinquantième). Cf. *Ant. Jud.*, III, 10, 6.

en plusieurs fêtes rattachées à des épisodes particuliers de l'histoire chrétienne : Pâques, Ascension, Pentecôte, celle-ci commémorant uniquement l'effusion de l'Esprit au cinquantième jour<sup>10</sup>. Or, il semble qu'il y ait eu une évolution analogue dans la pensée juive : dès l'époque du Nouveau Testament le cinquantième jour reçut aussi une signification spéciale, liée à l'histoire de l'Exode. Ainsi s'achevait le processus de transformation des grandes fêtes agraires en commémorations historiques. L'ancienne fête de la moisson ou des semaines devint un rappel de la promulgation de la Loi sur le Sinaï.

### *Dans les milieux esséniens*

Cette signification est attestée, dès l'époque pré-chrétienne, par le *Livre des Jubilés*. Cet ouvrage était l'un des livres essentiels de la communauté de *Qumrân* puisque l'on a pu découvrir, dans les grottes du désert de Juda, des fragments d'au moins une dizaine de manuscrits de cet ouvrage. De plus, le calendrier liturgique suivi par la secte est celui que préconise l'auteur des *Jubilés*. Comme d'autre part, il est possible que Jésus ait suivi un pareil calendrier pour la célébration de sa dernière Pâque<sup>11</sup>, on peut supposer que les idées de cet apocryphe étaient connues des premiers disciples. Or, les *Jubilés* placent la fête de la Pentecôte au 15 du troisième mois (Sivan), à la même date que la révélation faite à Moïse et l'alliance sinaïtique.

Un des traits les plus caractéristiques de cette œuvre est sa conception de la « fête des semaines »<sup>12</sup> : elle est clairement une *fête de l'Alliance* et la célébration religieuse la plus importante de toutes aux yeux de l'auteur. On nous apprend en effet que la « *fête des Serments* » remonte à la première alliance conclue avec Noé (vi, 17) ; celle-ci est renouvelée avec Abraham (xv, 2), puis avec Isaac et Jacob. Tombée dans un oubli coupable après les Patriarches, cette alliance est à nouveau restaurée au Sinaï. L'association de la Pentecôte avec la révélation sinaïtique et l'alliance n'est d'ailleurs pas propre aux *Jubilés* : on la retrouve dans d'autres apocryphes, comme *l'Apocalypse d'Esdras*, *l'Hénoch slave*, les *Antiquités bibliques* du Pseudo-Philon, écrits dont la rédaction remonte à la fin du

<sup>10</sup> J. DANIELOU, *Bible et Liturgie*, Paris 1951, pp. 429-449.

<sup>11</sup> A. JAUBERT, *La date de la Cène. Calendrier biblique et Liturgie chrétienne*, Paris 1957.

<sup>12</sup> Dans cet ouvrage, il vaut mieux traduire « *fête des Serments* » au lieu de « *fête des semaines* », le mot hébreu *shavuot* se prêtant facilement à ce double sens.

premier siècle de notre ère, mais qui rassemblent des traditions plus anciennes.

Le *Livre des Jubilés* prescrit de célébrer chaque année (et cela le même jour) la « fête des Serments » en vue de *renouveler l'alliance* (vi, 17). De son côté, le *Document de Damas*<sup>13</sup> s'achève par la description d'une assemblée solennelle d'entrée dans la « communauté de la nouvelle alliance », nom que se donnent volontiers les adeptes de la secte qui nous a laissé cet écrit. Or, ce texte contient une dizaine d'emplois de la racine *SB* (d'où viennent les mots « jurer » « serment », etc.), ce qui permet de supposer une allusion à la « fête des Serments ».

La *Règle de la Communauté* de Qumrân connaît aussi un serment d'entrée dans l'alliance :

Quand ils s'agrègeront à la Communauté, quiconque entre dans le Conseil de la Communauté, entrera dans l'Alliance de Dieu en présence de tous les volontaires ; il s'engagera lui-même, par un serment d'obligation, à se convertir à la Loi de Moïse, selon tout ce qu'il a prescrit, de tout son cœur et de toute son âme... (v. 8).

Dans une prière qui semble bien aussi en rapport avec la « fête des Serments », on s'adresse à Dieu en ces termes :

Tu les as (destinés) à être séparés pour toi... et tu as renouvelé pour eux ton Alliance (fondée) sur la vision glorieuse (du Sinai) et les paroles de ton Esprit saint, sur les œuvres de tes mains et l'Ecrit de ta Droite (la Loi...).

Il y a donc au centre de la vie liturgique de Qumrân, une fête du renouvellement de l'alliance, et le témoignage des *Jubilés* permet de faire remonter au moins au II<sup>e</sup> siècle avant J. C. l'origine d'une pareille célébration dans les cercles esséniens. Signalons, en passant, que la fête de la Pentecôte pouvait aussi avoir une pareille signification chez les *Samaritains* du premier siècle : aujourd'hui encore ils commémorent la révélation faite à Moïse, le septième sabbat après Pâques, donc la veille de la Pentecôte<sup>14</sup>.

En raison de la découverte de fragments des *Jubilés* et du *Document de Damas* dans les grottes de Qumrân, on pouvait déjà raisonnablement supposer que les Esséniens célébraient la Pentecôte

<sup>13</sup> Découvert au Caire en 1896-1897, et appartenant au même courant religieux que celui qu'ont révélé les manuscrits de la mer Morte.

<sup>14</sup> Leur liturgie a conservé des traditions fort anciennes, mais l'étude des textes samaritains est si peu avancée que l'on ne peut encore faire à leur sujet que des conjectures. Les rapports entre Samaritains et Esséniens, de plus en plus mis en évidence par des études récentes, donnent toutefois un certain fondement à celle que nous proposons.

comme une fête de la Loi et de l'Alliance, en souvenir de la révélation du Sinaï : mais aucun texte publié ne permettait encore de fixer au jour de la Pentecôte la fête du renouvellement de l'Alliance. Récemment l'un des éditeurs de Qumrân a fait savoir que sur la base de manuscrits inédits, on peut établir de façon certaine que la fête de la « nouvelle alliance » se célébrait précisément au jour de la Pentecôte<sup>15</sup>. Nous verrons tout de suite l'importance d'une pareille découverte pour l'exégèse des Actes.

### *Dans le Judaïsme orthodoxe*

Nous avons dit que ni JOSEPH ni PHILON ne mettent la Pentecôte en relation avec le don de la Loi : ce dernier, dans sa *Vie de Moïse*, ne raconte même pas la promulgation de la Loi au Sinaï ; mais il s'agit là peut-être d'un accident de transmission du texte. En tous cas, il faut attendre les écrits rabbiniques du II<sup>e</sup> siècle après J. C. pour trouver l'affirmation explicite que la Loi fut donnée au cinquantième jour après la sortie d'Egypte, correspondant à la fête de la Pentecôte. On cite habituellement un mot de Rabbi José ben Chalaphta (vers 150) dans le *Seder Olam* (v) :

Les Israélites immolèrent l'agneau pascal en Egypte le 14 Nisan et c'était un jeudi... Le troisième mois, le sixième jour du mois, leur furent donnés les dix commandements et c'était un jour de sabbat.

Rabbi Eléazar (vers 270) nous dit de son côté que la Pentecôte est bien « *le jour où la Loi fut donnée* »<sup>16</sup>. Depuis lors, la Pentecôte

<sup>15</sup> Cf. Franck MOORE CROSS, *The Ancient Library of Qumrân*, Londres 1958, p. 164, d'après une communication orale de J.T. MILIK. Il faut souligner l'importance de l'Esprit dans les Documents de la mer Morte. (Cf. J. COPPENS, dans *L'Evangile de Jean*, 1958, pp. 209-223 et les textes cités par le P. GILS dans *Spiritus* n° 4, pp. 311-312.) La « Bénédiction du Grand-Prêtre » demande qu'il soit comblé de l'Esprit de sainteté et des dons qu'Isaïe (11, 1-5) annonçait pour le futur Messie : « *l'Esprit de conseil et de puissance éternelle, l'Esprit de science et de crainte de Dieu* ». On a aussi retrouvé des fragments d'une « Liturgie des trois langues de feu » : mais ces fragments sont dans un tel état que la signification exacte de cette « liturgie » échappe. D'un autre côté, l'expression « *Esprit Saint* », commune seulement dans les écrits rabbiniques tardifs, est très fréquente dans le manuscrit du Targum palestinien découvert récemment au Vatican : la recension en remonte dans son ensemble, au moins au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère et A. DIEZ MACHO fait justement remarquer que cela permet de mieux comprendre la fréquence de la formule « *Esprit Saint* » dans le Nouveau Testament (*Suppl. to Vet. Test.*, vol. VII, 1960, p. 223).

<sup>16</sup> *Talmud, Traité de la Pâque* 68b. Même dire, anonyme, dans *Sifré Deut* 16, 8. On pourrait objecter ceci : ces textes ne disent pas que l'on célébrait la Pentecôte comme un anniversaire de la promulgation de la Loi ; on peut être né un 18 juin et fêter son anniversaire sans une pensée pour la bataille de Waterloo ! (cf. U. HOLZMEISTER, *Verbum Domini* 20, 1940, p. 132). Mais si ces textes ne signifient pas cela, on se demande bien la raison de l'insistance de la tradition juive sur cette coïncidence de la Pentecôte et du don de la Loi.

est devenue, dans le judaïsme, une fête de la Loi, tout en conservant l'ancien caractère de fête agricole : les fidèles pieux passent même la nuit à lire la Torah. Ce sens a été quelque peu oublié, il est vrai, par l'introduction d'une fête de la « *Joie de la Loi* » (Simchat Torah), clôturant, en automne, la célébration des Tabernacles.

Il est permis de se demander si ces textes rabbiniques tardifs ne transmettent pas, comme le pense Finkelstein<sup>17</sup>, une tradition bien plus ancienne et si, depuis longtemps, même dans le judaïsme officiel on n'avait pas fait ce rapprochement entre Loi et Pentecôte. L'indication chronologique d'*Exode* 19, 1, suivant laquelle les Hébreux parvinrent au Sinaï le troisième mois après leur sortie d'Egypte, invitait à associer l'événement capital du don de la Loi (et de la conclusion de l'Alliance qui n'était commémorée par aucune fête religieuse) avec la seule célébration liturgique de ce troisième mois : la Pentecôte. Le caractère agraire de celle-ci, peu significatif pour les habitants des villes, aura peut-être poussé très tôt certains courants du judaïsme à lui trouver un autre sens, lié à l'histoire sainte.

Déjà le second livre des *Chroniques* (15, 10)<sup>18</sup>, sans se référer toutefois explicitement à la « fête des semaines », place, au troisième mois, une fête religieuse sous le règne d'Asa (910-870) pour un renouvellement de l'alliance où chacun s'engage à nouveau par un serment.

En tous cas, les *Targums*<sup>19</sup> situent la promulgation de la Loi exactement cinquante jours après la sortie d'Egypte, à la date du 6 Sivan adoptée pour la Pentecôte par le calendrier pharisien. Ils présentent même le repas d'alliance d'*Ex* 24, 11 dans les termes mêmes qu'utilise le Deutéronome pour la célébration de la Pentecôte : « Ils se réjouirent de leurs offrandes qui avaient été reçues avec bienveillance »<sup>20</sup>. Comme il arrive ailleurs dans l'Ancien Testament, on a appliqué à un rite que l'on ne comprenait plus (ici, le repas d'alliance des Anciens, en présence de Yahvé) une expression cultuelle d'une époque postérieure : mais cela ne suggérait-il pas que, pour le targumiste, la scène d'alliance du Sinaï est véritablement la première Pentecôte ?

<sup>17</sup> L. FINKELSTEIN, *The Pharisees*, Philadelphia 1938, pp. 116 et 667.

<sup>18</sup> Ouvrage né en milieu « sacerdotal », apparenté par conséquent au mouvement qumrânien. Pour le lien entre alliance et serment, on comparera ce texte avec *Néh* 10, 30.

<sup>19</sup> Versions araméennes de l'Ancien Testament destinées à l'usage synagogal. Les recherches récentes tendent à prouver la haute antiquité de nombre des traditions qu'elles ont conservées.

<sup>20</sup> « En présence de Yahvé... tu te réjouiras... » (*Deut* 16, 11).

Mais la littérature rabbinique elle-même n'a-t-elle pas conservé des traces de l'existence à date très ancienne d'une Pentecôte, fête de la Loi ? Les textes talmudiques ne permettent pas, il est vrai, de remonter plus haut que le 11<sup>e</sup> siècle. Mais, selon la *Mishna*, Moïse brise les Tables de la Loi un 17 Tammuz (4<sup>e</sup> mois), date confirmée par le Pseudo-Philon (XIX, 7) : c'était 40 jours après le 6 Sivan. Moïse ayant séjourné 40 jours sur la montagne après la conclusion de l'Alliance (cf. *Ex* 24, 18 et 32, 19), cette tradition place par conséquent le don de la Loi au jour où les Pharisiens fêtaient la Pentecôte<sup>21</sup>.

Pourtant beaucoup d'auteurs pensent que le judaïsme officiel n'admit l'association Loi-Pentecôte qu'après la destruction du Temple en 70 : les rites d'offrande étant devenus impossibles, on fut heureux de découvrir un sens nouveau à partir des insinuations du texte biblique lui-même et d'idées populaires comme celles que nous voyons attestées dans les cercles esséniens. D'autres, au contraire, rappellent les divergences dans le calcul des cinquante jours et la célébration de la Pentecôte à trois jours différents, au temps du Christ, par les trois partis juifs principaux : Pharisiens, Sadducéens, Esséniens. Ils estiment qu'à l'origine de cette controverse liturgique se trouve la conception, acceptée par les uns et rejetée par les autres, d'une Pentecôte conçue comme commémoration du don de la Loi. Cette dispute, en tous cas, prouve que cette fête n'était pas aussi secondaire que ne voudraient le suggérer les sources rabbiniques postérieures.

En résumé, on peut affirmer qu'à l'époque du Nouveau Testament, dans quelques courants du judaïsme certainement, et peut-être déjà dans le judaïsme officiel, on considérait la Pentecôte comme une fête de la Loi et de l'Alliance d'Israël avec Yahvé.

### *Dans les textes liturgiques*

Il est encore un élément dont il importe de tenir le plus grand compte pour déceler le sens ancien de la Pentecôte. On sait le rôle joué par les textes liturgiques dans la fixation et le développement de la « théologie » d'une fête. Il serait du plus haut intérêt de savoir avec précision quels textes scripturaires étaient lus et commentés dans les synagogues juives du 1<sup>er</sup> siècle. En Palestine, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, le Pentateuque, les Prophètes (et peut-être les Psaumes) étaient

---

<sup>21</sup> Cf. J. van GOUDOEVER, *Biblical Calendars*, Leiden 1959, p. 143.

divisés en trois sections permettant une lecture complète en un cycle de 3 ans ; plus tard on établit un cycle annuel. Malheureusement, les savants ne sont pas d'accord sur l'antiquité du système triennal en Palestine : toutefois, un certain nombre, appuyés sur des données convergentes, soutiennent que l'on peut reconstituer le système de lectures synagogales en vigueur au début de notre ère, voire à une date plus reculée.

Le cycle triennal devait amener normalement la lecture du *Décalogue* pour la Pentecôte, coïncidence qui a pu susciter ou confirmer l'interprétation de la fête comme fête de la Loi. Les Targums nous ont précisément conservé un long poème sur le *Décalogue*, où la structure littéraire elle-même permet de soupçonner un usage liturgique. Il est écrit en pur araméen palestinien et les spécialistes s'accordent à y reconnaître « un fragment de texte extrêmement ancien <sup>22</sup> ».

« *Alors Dieu prononça toutes ces paroles : la première, lorsqu'elle sortit de la bouche du Saint (bénî soit-il !) était comme bourrasques (ou comètes ?), éclairs et torches enflammées...* » Chacune des paroles est encadrée de torches qui volent dans les airs et la parole de Dieu vient se graver sur les tables de pierre. Le même scénario (dont on se souvient qu'il a été utilisé dans le film « *Les Dix Commandements* ») se répète pour les paroles suivantes. On remarquera que ce texte est au moins aussi significatif (et plus ancien, croyons-nous) que ceux que l'on cite d'ordinaire pour illustrer le texte des Actes.

Le *Talmud* palestinien indique encore, comme lecture de Pentecôte, *Deut* 16, *Lev* 23, mais aussi *Ex* 19 et ce dernier texte, selon certains, était rattaché à la fête dès avant l'ère chrétienne. Un vieux fragment du *Targum* palestinien, retrouvé au Caire, indique explicitement la péricope *Ex* 19, 1-20, 23 comme lecture pour la « fête des semaines » <sup>23</sup>.

Le fait qu'on lisait aussi *Ruth* montre la survivance du caractère de fête agricole, puisque ce ravissant épisode biblique se situe durant la « cinquantaine », de la moisson des orges à celle des blés.

Les lectures prophétiques prescrites sont *Ez* 1 (rapprocher *Ez* 1, 4 et *Act* 2, 2) et *Habaquq* 3 : la version araméenne de ce dernier a été utilisée à *Qumrân* ; elle est donc contemporaine du christianisme. Or,

<sup>22</sup> M. BLACK, *An Aramaic Approach to the Gospels and Acts*, 2<sup>e</sup> éd., Oxford 1954, p. 244.

<sup>23</sup> P. KAHLE, *Masoreten des Westens*, Stuttgart 1930, p. 49.

elle parle du « pardon accordé à ceux qui se convertissent de tout leur cœur à la Loi », des « *miracles et des prodiges* » que Dieu fera en leur faveur. On est tenté de rapprocher de ce texte. *Act 2, 38 et 43 !*<sup>24</sup>

Les Psaumes destinés à la Pentecôte étaient 28 et 67\*. Nous verrons que ce dernier est utilisé par saint Paul (précisément dans le texte araméen en usage à la synagogue) pour parler du don de l'Esprit<sup>25</sup>.

## TRADITION CHRÉTIENNE PRIMITIVE

### Relation entre Ascension et Pentecôte

Revenons à la tradition chrétienne primitive : nous y voyons que jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle (malgré l'indication claire des *Actes* situant l'Ascension le quarantième jour) on célèbre l'Ascension et la Pentecôte le même cinquantième jour ; la montée de Jésus au ciel et la descente de l'Esprit sont liturgiquement unies. Comment rendre compte de ce fait étrange ?

Il semble bien établi par Kretschmar que les premiers chrétiens ont vu dans l'Ascension du Christ une réplique de la montée de Moïse sur le Sinaï : Moïse, le cinquantième jour après la Pâque était monté pour recevoir la Loi « écrite du doigt de Dieu » et la transmettre ensuite à Israël ; Jésus, remonté auprès du Père, envoie à ses disciples l'Esprit, qui est la Loi nouvelle intérieure.

---

\* N.D.L.R. — Dans cet article les Psaumes sont cités d'après la numérotation de la Vulgate.

<sup>24</sup> PHILON connaît aussi l'idée de *rémission* attachée à la Pentecôte : elle sera abondamment utilisée par les Pères : cf. J. DANIELOU, *Bible et Liturgie*, pp. 436-437. Le *Livre des Jubilés* met en relation étroite la « *fête des Serments* » et le *jubilé*, le temps par excellence de la rémission. On lira, comme synthèse des traditions juives et de la pensée chrétienne sur la Pentecôte, le beau passage de la lettre de saint Jérôme à Fabiola (*mansiō XII*. Dans la coll. G. BÜDE, au IV<sup>e</sup> vol. des *Lettres*, p. 67).

<sup>25</sup> Tous ces textes évoquent la puissance et la *force de Dieu* : il est évident que le récit des *Actes* souligne qu'il s'agit, à la Pentecôte, d'une descente de la « Force de Dieu » (cf. 1, 8), non d'une manifestation tranquille et silencieuse de l'Esprit comme lors du Baptême de Jésus, sous l'apparence d'une colombe (*Marc 1, 10*).

On a aussi calculé récemment qu'un cycle triennal des Psaumes amenait la lecture du *Ps 109* au jour de la Pentecôte. Il est, d'autre part, significatif que le Nouveau Testament interprète ce psaume de l'Ascension du Christ, qui eut lieu précisément en liaison avec la Pentecôte, 10 jours auparavant selon saint Luc. (Cf. *Marc 16, 19* ; *Rom 8, 34* ; *Eph 1, 20* ; *Col 3, 1*.)

Remarquons, d'autre part, que les textes du Nouveau Testament qui relient explicitement la glorification de Jésus et la mission de l'Esprit<sup>26</sup> sont aussi ceux qui se sont prêtés aux rapprochements les plus significatifs avec la littérature de Qumrân. La citation du *Ps* 67 dans *Eph* 4, 8 doit retenir l'attention : l'Apôtre, en effet, cite le psaume non pas d'après le texte hébreu : « *Tu as reçu des hommes en tribut* », mais selon la version araméenne en usage dans les synagogues : « *Montant dans les hauteurs... il a donné des dons aux hommes* », allusion évidente à l'envoi de l'Esprit. Or cette même version entend le verset, de Moïse montant au Sinaï pour en rapporter la Loi. Paul a donc appliqué à l'ascension du Christ un trait inventé par la tradition juive pour le compte de Moïse. Ce même psaume 67 a peut-être influencé également la rédaction de *Act* 2, 33.

Les Targums ont aussi conservé un texte (*Deut* 30, 12-13) où l'on insiste sur la *montée* de Moïse au Sinaï pour chercher la Loi (opposée à la *descente* de Jonas), texte dont saint Paul s'est souvenu dans le mystérieux passage de *Rom* 10, 6-8<sup>27</sup>.

Les Pères répéteront à l'envi qu'à l'Ascension, Jésus monte au ciel pour chercher la Loi nouvelle qui est l'Esprit Saint.

Certains textes juifs décrivent la montée de Moïse, avec des détails qui évoquent l'Ascension (lumière, nuages, etc.) et l'iconographie ancienne atteste, de son côté, que l'on s'est représenté l'Ascension, non pas selon les données des *Actes*, mais comme une sorte de montée au Sinaï, le Christ tenant même à la main un rouleau pour symboliser la Loi. Il y a, en tous cas, une ressemblance étonnante entre ces façons de figurer l'Ascension et les scènes décrivant la montée de Moïse au Sinaï, sur les sarcophages de l'époque constantinienne.

Cet ensemble de faits ne confirme-t-il pas à son tour, l'existence, chez les chrétiens de Palestine, d'une conception de la Pentecôte comme fête de la Loi et de l'Alliance ?

### Pentecôte et Loi nouvelle

Mais ne disions-nous pas plus haut que cette conception est attestée, de manière certaine, seulement dans les courants « margi-

<sup>26</sup> *Luc* 24, 49 ; *Act* 1, 4 ; 2, 32 ; *Jean* 20, 17, 22 ; surtout *Eph* 4, 7-12, textes dont l'ecclésiologie, en particulier, est si proche de celle de *Act* 2.

<sup>27</sup> « *Ne dis pas dans ton cœur : Qui montera au ciel ?* entend : pour en faire descendre le Christ ; ou bien : *Qui descendra dans l'abîme ?* entend : pour faire remonter le Christ de chez les morts ». Il est possible qu'il y ait une trace du parallèle entre l'Ascension et le Sinaï dans *Jean* 1, 17 et 3, 13, versets qu'il faut comparer avec *Eph* 4, 8.

naux » du judaïsme ? Est-il possible de soupçonner des relations entre ceux-ci et le christianisme primitif ? Très certainement, car les études récentes sur les documents du désert de Juda ont révélé des parallèles de plus en plus frappants. En particulier, on note plus d'une influence des idées esséniennes chez Luc, surtout dans l'évangile de l'enfance et le début des *Actes* : organisation de la communauté, mise en commun des biens, baptêmes, agapes, élection de Matthias, discours d'Etienne contre le Temple, prédilection pour les mêmes textes de l'Ancien Testament, etc. Il est probable que nombre des premiers adhérents de la foi nouvelle se recrutèrent dans les cercles baptistes de Qumrân, ou apparentés. Les *Actes*, en tous cas, donnent de la première Eglise de Jérusalem une idée plus ou moins voisine de celle que nous pouvons nous faire de la « communauté de la nouvelle alliance », d'après les manuscrits de la mer Morte.

Cela étant, on peut admettre avec assez de probabilité que la Pentecôte avait effectivement pour les premiers chrétiens le sens d'une fête de la nouvelle Loi : ils auront compris qu'en envoyant l'Esprit, Jésus donnait la Loi nouvelle et définitive, non plus gravée cette fois « sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair » (*Ez* 11, 19 ; 36, 26 ; *Jer* 31, 33) : ce n'était plus une Loi toute extérieure, mais le don d'une personne, l'« Esprit du Dieu vivant » (*2 Cor* 3, 3)<sup>28</sup>. Il ne leur était donc pas du tout indifférent que l'Eglise ait pris le départ précisément un jour de Pentecôte.

### Influences juives ?

Si Luc a utilisé l'association Pentecôte-Sinaï, on peut se demander, avec plus de raison qu'avant les découvertes de Qumrân, si son texte ne contient pas quelque allusion à d'autres conceptions juives de la scène de promulgation de la Loi. Deux séries de textes ont été examinées par les exégètes, les uns niant tout rapport avec le récit des *Actes*, les autres admettant, au contraire, une relation plus ou moins étroite.

*Philon.* — Pour le philosophe alexandrin, la Pentecôte est seulement une fête de la moisson. Mais quand il reprend le récit du don de la Loi, il explique comment Dieu a fait entendre à *chacun* ses dix commandements : Dieu n'ayant pas de voix, il produit un son merveilleux, accompagné de *flammes*, qui s'en va frapper les oreilles de tous,

---

<sup>28</sup> Sur le thème de la Loi nouvelle et de la Pentecôte, cf. J. LECUYER, *La Vie spirituelle*, mai 1953, pp. 471-490.

même les plus distants et résonner comme un « dialecte » en chacune de leurs âmes. (*De Decal.* 33, 35) ; ce son devait même atteindre *tous les peuples* jusqu'aux extrémités de la terre (*Spec. Leg.* II, 189). On retiendra cette idée des flammes qui se transforment en langage compréhensible... et visible. On notera au moins une analogie avec le récit des *Actes*, ce « bruit soudain qui vient du ciel », les langues de feu se posant sur chacun et les discours en toutes langues qui sont prononcés.

### *Légendes juives*

Les légendes juives parleront aussi de l'apparition au Sinaï d'éclairs, de feu, de *voix*<sup>29</sup>, de *flammes* (en hébreu : « langues de feu », cf. *Is* 5, 24), etc. Une exégèse trop littérale du texte de l'*Exode*, en particulier 20, 18 où l'hébreu dit que le peuple « voyait » les voix, a presque certainement imposé cette conception d'une voix divine se révélant sous l'apparence de flammes.

On fait état aussi de légende du II<sup>e</sup> siècle de notre ère selon lesquelles du feu serait apparu sur la tête de certains rabbins célèbres (scénario-miniature de la théophanie du Sinaï!), occupés à l'étude ou à l'explication de la Loi : nous ne retiendrons de ces histoires que l'association du feu avec la Loi.

Une autre légende, plus ou moins développée suivant les recensions, mais déjà connue des écoles des rabbins Ismaël et Aqiba au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, veut aussi que la Loi ait été proposée à tous les peuples, et cela, au désert précisément, comme en une sorte de terrain neutre. Même les païens auraient été convoqués pour qu'ils ne puissent pas plus tard incriminer Dieu et lui dire : « Si nous avions été prévenus, nous aurions, nous aussi, accepté la Loi ». Selon une version, celle-ci fut d'abord révélée en quatre langues, celles des voisins immédiats d'Israël. Les fils d'Esaü demandèrent : « Qu'y a-t-il d'écrit ? » — « Tu ne tueras point ». Et ils refusèrent de l'accepter. De même firent Ammonites et Moabites parce qu'il est écrit : « Tu ne commettras pas d'adultère ». De même enfin les fils d'Ismaël à cause du commandement de ne point tuer. Seul Israël répondit oui (cf. *Ex* 19, 8).

<sup>29</sup> A cause surtout des 7 emplois de ce mot (*qđl*) dans *Ex* 19 et 24, ce qui amènera sans doute la lecture, à la fête de la Pentecôte, du magnifique *Ps* 28 où ce terme est un mot-clé.

Pour que tous les peuples entendissent la voix de Dieu, une tradition nous dit que la Loi fut promulguée en 70 langues (*Talmud*, Shabbat 88b), correspondant au chiffre de 70 peuples que les rabbins déduisaient de *Genèse* 10. Ces légendes trahissent un souci tardif d'universalisme, souci qui a d'ailleurs, comme on le sait, lamentablement avorté pour ce qui concerne le monde juif<sup>30</sup>.

Ces embellissements légendaires de la scène du Sinaï ont-ils quelque rapport avec le récit des *Actes*? Il faut reconnaître qu'il s'agit, dans les deux cas, d'une *théophanie*. On doit donc s'attendre à trouver de part et d'autre certains des phénomènes liés traditionnellement aux manifestations divines : tonnerre, éclairs, feu et fumée...<sup>31</sup> Si le tremblement de terre dont parle *Ex* 19, 18 n'a pas de correspondant dans *Act* 2, il est signalé dans le même livre pour une autre descente de l'Esprit (4, 31). Dans la description d'événements semblables, des préoccupations analogues ont pu amener juifs et chrétiens à se rencontrer : simple phénomène de convergence donc, aidé peut-être par la lecture des mêmes textes liturgiques au jour de la Pentecôte.

Cependant, si l'on songe aux idées nées autour de cette fête et largement répandues au premier siècle, il est plausible d'admettre que Luc en aura tenu compte, assez librement du reste et avec une sobriété qu'on chercherait en vain dans les récits rabbiniques. Comment ne pas penser, en particulier, qu'au jour de la Pentecôte, les apôtres ont compris, d'abord à la lumière de la prophétie de Joël, mais aussi peut-être en accord avec certaines conceptions du genre de celles citées plus haut, que la Loi nouvelle était destinée à tous les hommes. La date même du don de l'Esprit éclairait l'enseignement du Maître à cet égard. D'où l'intérêt d'avoir noté la présence « d'hommes pieux venus de toutes les nations qui sont sous le ciel » et l'insistance sur l'usage merveilleux de cette sorte d' « esperanto surnaturel » qui provoque l'étonnement de tous les auditeurs. Ces langues inspirées sont comme le signe avant-coureur et le symbole

---

<sup>30</sup> L'idée, souvent exprimée depuis les Pères de l'Eglise (un lectionnaire syriaque du V<sup>e</sup> siècle fait même lire *Gen* 11 à la Pentecôte), que le miracle des langues refait l'unité linguistique perdue depuis la mésaventure de la tour de Babel, ne connaît pas, sauf erreur, de parallèle dans les sources juives. Notons que le terme grec qu'emploie Luc pour les langues qui « se divisaient » (2, 3) est le même qui exprime la dispersion des peuples (*Deut* 32, 8) dans ce Cantique de Moïse auquel il sera encore fait allusion dans *Act* 17, 26.

<sup>31</sup> Cf. *Hebr.* 12, 18 et 22 où le Sinaï est mis en parallèle avec Sion, Moïse avec Jésus, la nouvelle avec l'ancienne Alliance.

du témoignage que les apôtres rendront « jusqu'aux confins de la terre » (*Act 1, 8*)<sup>32</sup>.

### *L'ecclesia*

Un autre point de rapprochement entre la scène du Sinaï et la Pentecôte, nous est fourni par le nom même donné à l'assemblée qui reçoit la Loi divine : *ecclesia*. On sait combien est fréquent l'usage du mot « *ecclesia* » dans les premiers chapitres des *Actes* pour désigner la communauté chrétienne primitive. Or, la version grecque de l'Ancien Testament désigne le jour de la promulgation de la Loi comme « le jour de l'assemblée, littéralement de l'*ecclesia* » (*Deut 4, 10 ; 9, 10 ; 18, 16*), expression reprise dans le discours du diacre Etienne (*Act 7, 38*). Le Targum d'*Ex 19, 3* emploie un mot araméen qui traduit exactement ce concept d'*ecclesia* du début des *Actes*.

La tradition juive consignée dans le Targum a décrit en traits idylliques cette « assemblée » du désert, insistant surtout sur l'union des cœurs qui régnait aux jours de la naissance d'Israël comme communauté religieuse et sacrée. On lit à *Ex 19, 1* :

*Partis de Rephidim, ils arrivèrent au désert du Sinaï et ils campèrent dans le désert ; Israël y campa en face de la montagne d'un cœur uni* (ou, suivant un ancien commentaire : *ils étaient un seul cœur*).

Le même texte souligne l'unanimité des Hébreux à accepter « de tout leur cœur » la Loi divine : le mot araméen qui traduit cette unanimité est le correspondant exact de « *epi to auto* » (= ensemble, en un même lieu) de *Act 2, 1*. Il nous semble que l'on n'a pas assez considéré ces textes pour illustrer l'insistance que met l'auteur des *Actes* à souligner l'*unanimité*<sup>33</sup> de la première assemblée des croyants « qui n'était qu'un cœur et qu'une âme » (4, 32).

Ce trait supplémentaire, commun au récit de Luc et aux traditions juives sur le Sinaï, nous ramène à nouveau à la conception d'une Pentecôte évoquant le don de la Loi et le sacrifice d'Alliance.



<sup>32</sup> Comparer l'envoi des 70 disciples dans *Luc 10*, récit parallèle en plus d'un point à *Act 2*.

<sup>33</sup> Le mot grec *homothumadon* répond à la formule « un seul cœur » des textes cités et on le trouve dans *Act 1, 14 ; 2, 1* selon une variante de certains manuscrits ; *2, 46 ; 5, 12 ; 15, 25*, etc. Cf. aussi *III Esdras 5, 47* : « Convenerunt *unanimes* in atrium ».

Tous les rapprochements que nous avons notés, avec des degrés de probabilité variables, permettent de penser que les Apôtres et les premiers chrétiens ont compris la Pentecôte comme *l'inauguration de l'Alliance nouvelle*, comme la *promulgation de la Loi nouvelle* annoncée par les Prophètes (cf. *Hebr 8, 8-13* qui est la citation la plus longue de l'Ancien Testament dans le Nouveau), comme l'inauguration de la *communauté eschatologique*, dont l'*ecclesia* du désert n'était que l'amorce et la figure, proclamée en présence de représentants de toute l'humanité : les 3.000 convertis sont aussi comme les *prémices* de la grande moisson eschatologique. Sion-Jérusalem est le Sinaï du Nouveau Testament<sup>34</sup> ; Jésus est le nouveau Moïse qui, monté vers Dieu, nous envoie l'Esprit, selon une typologie attestée encore dans *Act 7, 17-46*.

Le récit de la première Pentecôte chrétienne a sans doute rassemblé deux couches de traditions : la *première* (antérieure à la rédaction des *Actes* vers 65) serait celle des convertis juifs, qui ont continué à célébrer la fête, pendant un certain temps, avec leurs anciens coreligionnaires (cf. *Act 20, 16* et *1 Cor 16, 8*, mais ce ne sont peut-être que repères chronologiques) comme ils l'avaient fait pour la Pâque, donnant à ces fêtes un sens nouveau. La *seconde* correspond aux idées de la communauté dont Luc fait partie et qui a rassemblé les fruits de la réflexion chrétienne sur l'événement de l'envoi de l'Esprit, à la lumière des traditions juives antérieures. On peut supposer que, voulant donner une image complète de la Pentecôte chrétienne, souligner en particulier son caractère universaliste, l'auteur des *Actes* a été guidé par ces données dans le choix des traits historiques qu'il a retenus. Si l'on se refuse à admettre une dépendance littéraire directe, le moins qu'on puisse concéder, c'est que *Act 2*, sur la toile de fond du contexte juif, se comprend plus aisément et plus profondément.

Rome

Roger LE DEAUT, c.s.sp.

---

<sup>34</sup> Cf. *Is 2, 3* ainsi que les nombreux parallèles entre les deux montagnes dans la tradition juive, dont on trouve un écho dans *Gal 4, 21-27*.

# Joël annonce l'effusion de l'esprit

Un fait ne peut manquer de frapper dans le discours de saint Pierre à la Pentecôte : c'est l'appel qu'il fait constamment à l'Ancien Testament. Et ceci, dès l'exorde, où nous le voyons citer, presque intégralement, le troisième chapitre de Joël. Par sa longueur, autant que par sa position, cette citation apparaît comme un élément important du discours. Par tout ce qu'il évoque, le texte de Joël contribue à situer l'événement de la Pentecôte dans sa perspective exacte. Mais ce qui était évidence immédiate pour les premiers lecteurs des *Actes*, ne se manifestera à nous qu'au terme d'une étude détaillée qui, malgré tout, n'éliminera pas toutes les obscurités.

Voici tout d'abord le texte de Joël, tel que nous l'a transmis la Bible hébraïque.

Chap. 3,

1. *Et voici qu'après cela, (a) <sup>1</sup>  
Je répandrai mon Esprit sur toute chair.  
Alors, vos fils et vos filles entreront en extase  
Vos anciens songeront des songes, (b)  
Vos jeunes gens verront des visions.*
2. *Et même sur les esclaves et sur les servantes, (c)  
En ces jours-là, je répandrai mon Esprit (d)*
3. *Et je produirai des prodiges dans le ciel et sur la terre : (e)  
Sang et feu, et colonnes de fumée.*

---

<sup>1</sup> Par rapport à ce texte, la citation qu'en fait Pierre, au chapitre 2 des *Actes*, offre quelques variantes que nous groupons ici : (a) *Act 2, 17 : voici qu'aux derniers jours, dit Dieu.* — (b) *Act intervertit le 4<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> vers.* — (c) *Act avec la version des Septante : mes esclaves et mes servantes.* — (d) *Act répète : et ils prophétiseront.* — (e) *Act lit : dans le ciel là-haut et des signes sur terre ici-bas.*

4. *Le soleil se changera en ténèbres  
Et la lune en sang.  
Avant que ne survienne — grandiose et redoutable — le Jour de Yahvé*
5. *Alors, tous ceux qui invoqueront le nom de Yahvé seront sauvés ;  
car « sur la colline de Sion et à Jérusalem, il y aura des rescapés »  
comme l'a dit Yahvé ; et parmi les survivants, ceux que Yahvé appelle.*

Chap. 4,

1. *Car voici qu'en ces jours-là et en ce temps-là  
Où je ramènerai les prisonniers de Juda et de Jérusalem,*
2. *Je rassemblerai toutes les nations  
et les ferai descendre dans la vallée de Josaphat ;  
Là je les jugerai au sujet d'Israël mon peuple, mon héritage  
Ils l'ont dispersé parmi les nations,  
ils se sont partagé ma terre.*

### Le contexte : Jugement de Dieu et bouleversement cosmique

La citation de Pierre s'arrête au début du verset 5, mais il est nécessaire de connaître le contexte immédiat. Il serait, en revanche, inutile de citer le chapitre précédent, le chapitre 3 marquant, dans le livre de Joël, une coupure très nette.

Jusque là en effet, Joël parlait comme les anciens prophètes : un événement d'actualité (une invasion de sauterelles) lui fournit l'occasion d'un appel à la conversion et à la pénitence, que la liturgie du Carême nous a rendu familier.

Avec le chapitre 3, nous entrons dans le domaine de l'apocalypse. Il ne va plus être question du présent, de l'actuel, mais d'un futur lointain et imprécis (*après cela*). Il ne s'agit plus d'appeler à la conversion, mais de soutenir l'espérance dans une période difficile : c'est dans ce but qu'on nous laisse entrevoir le monde des « derniers temps » par lesquels l'histoire présente doit se clore, le « Jour de Yahvé » où la justice sera enfin rétablie.

L'apocalyptique connaîtra son âge d'or à partir du II<sup>e</sup> siècle avant J. C.<sup>2</sup>. Dans le livre de Joël qui date probablement de la fin du IV<sup>e</sup> siècle (av. J. C.), nous ne trouvons qu'une première ébauche : le merveilleux surnaturel n'est encore employé qu'avec une grande

<sup>2</sup> Les seules apocalypses reconnues comme inspirées sont les livres de Daniel et de Baruch, et les fragments insérés dans les livres prophétiques ( *Ez 38 ; 39 ; Za 9 ; Is 24-27 ; 34-35*, etc.).

sobriété. Et pour la description du Jour de Yahvé, l'auteur<sup>3</sup> s'en tient au scénario classique : précédée par de terribles guerres (*sang et feu*), l'apparition du Juge divin s'accompagne d'éruptions volcaniques (*colonnes de fumée*), d'éclipses de soleil et de lune (cf. *Am* 8, 9 ; *Ez* 32, 7 ; *Is* 13, 10). Notons que tous ces éléments seront repris par les évangélistes dans le discours sur la fin du monde (*Matt* 24, 6, 29 ; *Marc* 13, 7) et, bien sûr, par l'*Apocalypse* de Jean (*Ap* 6, 11-13).

On peut reconnaître également, dans la description de Joël, des allusions aux plaies d'Egypte (*Ex* 7, 19 : sang ; 9, 24 : feu). Mais dès avant l'exil (586 av. J. C.), feu et colonnes de fumée sont l'accompagnement obligé de toute apparition divine (2 *Sam* 22, 12, 13).

Dans tous ces cas, Yahvé apparaît pour juger et punir ses ennemis qui sont, concrètement, les ennemis d'Israël. Joël ne donne pas une autre idée du « Jour de Yahvé » (4, 2 et ss). Mais comme l'avaient déjà fait les prophètes d'avant l'exil (*Am* 5, 18 ; 8, 9 ; *So* 1, 15) il apporte un correctif aux conceptions populaires trop simplistes. Le jugement atteindra Israël lui-même, qui compte dans ses rangs des ennemis de Dieu, les « pécheurs ». L'appartenance charnelle au peuple élu ne suffit pas ; seuls échapperont à la catastrophe « *ceux qui invoqueront le nom de Yahvé* », ceux qui ont foi en Lui et qu'à ce titre Il peut « appeler », reconnaître pour siens. La citation textuelle, au verset 5, d'une phrase d'Abdias (*Ab* 17 : « sur la colline de Sion et à Jérusalem, il y aura des rescapés »), nous ramène à la théologie du « reste » développée par Isaïe (*Is* 4, 3 ; 10, 20-22) : le Jugement final séparera, de l'Israël selon la chair, un Israël selon la foi.

### Reviviscence totale et universelle de ce qui relie Dieu à son peuple

Tout ceci peut paraître fort loin de l'événement de la Pentecôte ; pourtant ces éléments sont essentiels dans le discours de Pierre et lui donnent sa vraie perspective. Car c'est dans ce contexte de jugement et de bouleversement cosmique que nous devons lire l'annonce du don de l'Esprit (3, 1, 2).

En quoi consiste cette annonce ? Joël souligne simplement deux aspects : Dieu va verser son Esprit sur tout le peuple, sans distinction d'âge ni de condition sociale — cette effusion se traduira par un débordement de charismes prophétiques.

<sup>3</sup> Malgré la différence radicale des genres littéraires, il n'est pas impossible d'admettre un auteur unique pour tout le livre.

Sur le deuxième point, Joël n'apporte rien de neuf. C'est tout au long de l'Ancien Testament que nous voyons l'Esprit à l'œuvre. Le souffle de Yahvé vient envahir des hommes choisis pour les animer d'une vie nouvelle et les mettre à la hauteur de la mission qui leur est confiée : action militaire, gouvernement d'Israël (*Is 11, 2*), prophétie (*Is 61, 1*), etc.

Même dans les cas où il suscite un chef purement militaire, l'Esprit manifeste sa présence par des charismes prophétiques :

*Quand tu entreras dans la ville, annonce Samuel à Saül, tu rencon-  
treras une bande de prophètes descendant du sanctuaire ; devant eux  
s'avanceront harpe, tambourin, flûte et cithare ; eux-mêmes seront en  
transes ; alors, l'Esprit de Yahvé fendra sur toi et tu te mettras à prophé-  
tiser avec eux et tu seras changé en un autre homme* (*1 Sam 10, 5-6*).

Dans des textes de ce genre, « prophétiser » devrait plutôt se traduire par : « entrer en transes », manifester par des mouvements exubérants et extatiques la présence de l'Esprit. Le « prophète » est un homme possédé par Dieu, hors de lui-même. Il est évident que c'est en ce sens que Joël emploie le mot (*3, 1*).

Mais doit-on interpréter ces manifestations uniquement comme les transes de panique qui vont saisir le peuple à l'approche du Jour redoutable ? Cela semble difficile : Joël parle aussi de visions et de songes, qui n'ont guère de rapport avec ces terreurs.

Dans les premiers siècles d'Israël, quand Dieu voulait entrer en contact avec un homme pour lui transmettre sa parole, Il le faisait, soit par des visions et des songes (*Nombr 12, 6* ; *Deut 13, 2* ; *Jer 23, 15, 28*), soit au cours d'une extase prophétique. A l'origine, « prophète » et « voyant » étaient deux personnages distincts (*1 Sam 9, 9* ; *Deut 13, 2*), aux fonctions complémentaires. En rassemblant toutes les formes primitives de la prophétie, Joël veut signifier une reviviscence totale de tout ce qui relie Dieu à son peuple.

Joël vivait une époque difficile, où la communauté juive n'avait qu'à grand peine retrouvé son équilibre, malgré les efforts d'Esdras et Néhémie. On ressentait douloureusement le silence des prophètes dont la voix, depuis l'exil ne s'était fait entendre que rarement. La promesse de Joël, bien qu'à long terme, prend d'autant plus de relief : aux derniers temps, la prophétie va réapparaître dans toute son ampleur et, cette fois, intéresser tous les membres du peuple de Dieu.

Le souhait qu'un récit ancien mettait dans la bouche de Moïse va se réaliser.

*Yahvé descendit dans la nuée et parla à Moïse ; Il reprit de l'Esprit  
qui était sur lui pour le mettre sur les 70 anciens ; et dès que l'Esprit*

*eut reposé sur eux, ils prophétisèrent... Et Moïse dit : « Ah ! si tout le peuple de Yahvé pouvait prophétiser parce que Yahvé aurait mis sur lui son Esprit » (Nombr 11, 25, 29).*

Peut-on maintenant essayer de préciser les buts de cette effusion de l'Esprit ? Joël, lui, n'en dit rien, et il faudra se contenter d'éclairer son texte par quelques textes parallèles. Dans l'Ancien Testament, la venue de l'Esprit est toujours liée à une mission. Mais on ne voit pratiquement jamais Israël recevoir une mission de quelque importance<sup>4</sup>. Le passage déjà cité du premier livre de Samuel, ouvre une autre voie. « Tu seras changé en un autre homme » est-il dit à Saül ; on peut donc penser à une transformation intérieure du peuple envahi par l'Esprit. C'est l'idée que développe Ezéchiel, en des lignes d'une densité extraordinaire :

*Les peuples sauront que je suis Yahvé, oracle du Seigneur Yahvé, quand je manifesterais chez vous ma sainteté, sous leurs yeux...*

*Je mettrai mon Esprit au-dedans de vous et je ferai en sorte que vous marchiez selon ma loi, que vous gardiez et appliquez mes ordonnances...*

*Je ne cacherai plus mon visage à la maison d'Israël sur qui j'aurai versé mon Esprit (Ez 36, 23, 27 ; 39, 29).*

Les perspectives ouvertes par Ezéchiel dépassent nettement — c'est évident — celles de Joël qui n'envisage, quant à lui, ni présence durable ni transformation morale. Il n'est cependant pas impossible de relever certains parallélismes.

Les phénomènes prophétiques déclenchés par la venue de l'Esprit de Yahvé signifient, nous l'avons vu, un contact plus immédiat du peuple avec son Dieu, mais uniquement dans l'ordre de la Révélation. Ezéchiel, par contre, situe l'événement sur le plan moral, inséparable, chez lui, d'un aspect liturgique et rituel. Nous avons là, deux points de vue bien différents certes, mais qui tous deux décrivent une nouvelle situation religieuse du peuple de Dieu ; une fois celui-ci possédé par l'Esprit, sa relation à Yahvé devient tout autre. On ne peut s'empêcher d'évoquer la nouvelle alliance annoncée par Jérémie, qui associe précisément les deux aspects : révélation et transformation morale (*Jer 31, 31-34*).

Dans le contexte de Joël, il est clair, que cette nouvelle situation religieuse, précédant immédiatement le Jour de Yahvé constitue la

---

<sup>4</sup> Tout au plus pourrait-on citer *Is 43, 9, 12 ; 44, 8* où Israël est mandaté comme témoin dans le procès intenté aux païens. *Act. 1, 8* — qui fait certainement écho à ce texte — voit, dans la mission de témoignage, une conséquence du don de l'Esprit.

dernière étape de l'histoire. Ezéchiel, de son côté, en souligne l'aspect définitif, ce qui revient aussi à en faire le dernier épisode de la vie du peuple de Dieu.

Enfin, Ezéchiel nous permet d'entrevoir un lien entre le don de l'Esprit et le jugement des païens. « *Les peuples sauront que je suis Yahvé... quand je manifesterai ma sainteté chez vous.* » Preuve irrécusable de la transcendance de Yahvé, la venue de l'Esprit sera l'une des principales pièces à charge du procès, contre ceux qui auront refusé de reconnaître le Dieu d'Israël.

Nous atteignons ici à l'extrême limite de ce que peut suggérer le texte de Joël. Ces développements seraient même hasardeux et pourraient passer pour un pur jeu de l'esprit si le Nouveau Testament ne les avait exploités et, pour ainsi dire, consacrés. A ce titre, il n'est donc pas possible de les négliger.

### Le don de l'Esprit inaugure la dernière étape de l'histoire

Au terme de cette brève analyse, une question se pose spontanément : pourquoi Pierre a-t-il choisi précisément ce texte de Joël, obscur et elliptique, dont le contenu théologique immédiat est finalement bien maigre ? Une première raison se déduit immédiatement des faits historiques de la Pentecôte : la venue du Saint Esprit se traduit au-dehors par un débordement de phénomènes extraordinaires : vent de tempête, langues de feu, don des langues. Aux spectateurs étonnés, voire malveillants (*Act 2, 2-4, 12, 13*), Pierre doit une explication. Il la trouve tout naturellement dans le texte de Joël qui, seul, associait le feu, accompagnant les apparitions divines, aux extases prophétiques suscitées par l'Esprit. C'est au fond un argument « *ad hominem* » qu'utilise Pierre : l'autorité du prophète suffit à donner un sens religieux à l'événement qui vient de se dérouler, et permet de le situer dans l'univers religieux d'Israël. L'obstacle initial est supprimé et la proclamation apostolique peut être entendue.

Mais ce but apologétique ne suffirait pas à expliquer une citation aussi développée. Joël est choisi parce qu'il met en lumière deux aspects essentiels du mystère de la Pentecôte.

Tout d'abord, cet événement qui vientachever le mystère pascal du Christ, est le début « de la fin des temps » (*1 Cor 10, 11 ; 1 Jean 2, 18*). Personne n'avait autant que Joël souligné l'aspect eschatologique du don de l'Esprit ; en le citant, Pierre place donc toute sa proclamation sous le signe des derniers temps. Ce sera là, un des thèmes essentiels de la prédication apostolique. Le sujet est immense. Prenons au moins quelques exemples.

Ainsi Matthieu identifie la mort du Christ au Jour de Yahvé : il lui donne en effet pour cadre tout un ensemble de phénomènes que les apocalypses réservaient à la fin du monde (*Matt 27, 45, 54*). Luc, de son côté rapporte cette déclaration solennelle de Jésus à ses juges : « *désormais le Fils de l'homme siègera à la droite de la puissance de Dieu* » (*Luc 22, 69*), faisant évidemment allusion à la vision de Daniel sur le « *Fils d'homme* », juge et roi universel (*Dan 7, 13, 14, 26, 27*). Jean, enfin, a noté cette parole décisive du Seigneur au début de la Grande Semaine : « *c'est maintenant le jugement de ce monde : c'est maintenant que le chef de ce monde va être jeté dehors* » (*Jean 12, 31*) ; et, parmi bien d'autres aspects, tout le quatrième évangile est l'histoire dramatique de ce jugement qui commence avec la venue du Verbe parmi les siens.

En fait, le mystère pascal du Christ n'est que le premier temps du jugement final qui doit se poursuivre et se déployer jusqu'à la Parousie, dans l'Eglise animée par l'Esprit. Relevons encore deux textes qui nous rappellent le lien que Joël mettait entre l'effusion de l'Esprit et le Jugement. Jean le développe en profondeur : « *Le Paraclet... par sa venue, convaincra le monde du jugement... car le chef de ce monde est déjà jugé* » (*Jean 16, 8, 11*)<sup>5</sup>.

L'allusion est encore plus évidente, dans la prédication de Jean-Baptiste : « *Lui, il vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu : le van est dans sa main, pour nettoyer son aire, et amasser son blé dans sa grange : mais la paille, il la brûlera dans un feu sans fin* » (*Luc 3, 16, 17*). « *Faites donc de dignes fruits de pénitence* » (*Matt 3, 8*).

Pierre n'a qu'à reprendre cette conclusion du précurseur : « *Sauvez-vous (séparez-vous) de cette race dévoyée* » (*Act 2, 40*). Si l'Esprit est venu, c'est que la dernière étape de l'histoire est commencée. Il n'y a pas de temps à perdre ! Il n'y aura plus d'autre offre de salut : d'urgence, il faut se convertir ! Cette argumentation, on le voit, tire l'essentiel de sa force du contexte eschatologique dû à la citation de Joël.

Une autre idée de Joël est exploitée dans le discours de la Pentecôte : c'est que le don de l'Esprit est promis à tous. À la question de la foule : « *Que faut-il faire ?* » Pierre répond :

*Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus le Christ pour la remise de ses péchés ; et vous recevrez le don de l'Esprit Saint ; car c'est vous que concerne cette promesse, ainsi que*

---

<sup>5</sup> On pourrait expliquer ainsi ce verset : la présence de l'Esprit dans l'Eglise est un signe que le temps du Jugement est commencé ; plus encore, elle est conséquence de la victoire du Christ par laquelle « *le chef de ce monde* » est jugé.

*vos enfants et tous ceux qui sont au loin, tous ceux que le Seigneur notre Dieu appelle (Act 2, 38, 39).*

Ayant déjà fourni l'exorde du discours, le texte de Joël en forme ainsi la conclusion. Mais cette fois la citation devient très libre. Le verset 5 de Joël n'envisageait que le problème du salut d'Israël sans aucun rapport avec le don de l'Esprit du verset 1 (d'autant plus que ces versets ne sont probablement pas du même auteur). En réservant le don de l'Esprit à l'Israël selon la foi, Pierre est, au fond, beaucoup plus proche d'Ezéchiel.

Notons enfin que les paroles de Pierre (« *tous ceux qui sont au loin* »), pas plus que les expressions de Joël (« *Je verserai mon Esprit sur toute chair* », « *tous ceux qui invoqueront le nom de Yahvé seront sauvés* ») ne dépassent encore le cadre de l'Israël historique. Il faudra le baptême de Corneille (Act 10, 44-48) et plus encore les intuitions géniales de saint Paul, pour que ces mots prennent, dans la communauté chrétienne, leur sens pleinement universel. Le dernier pas sera sera franchi, quand Joël 3, 5 sera utilisé par l'*Epître aux Romains* (10, 13), comme preuve de l'appel de tous les peuples à la foi.



Nous devons finalement constater, qu'à l'instar de beaucoup d'autres textes, le chapitre 3 de Joël a plus reçu du Nouveau Testament qu'il ne lui a apporté. C'est seulement dans la synthèse supérieure du mystère du Christ et de l'Eglise que des éléments seulement ébauchés épanouissent toutes leurs richesses.

Mais il n'est pas pour autant périmé. Si Pierre l'intègre dans son discours, c'est qu'il contient à lui seul des éléments essentiels du mystère de la Pentecôte que nous ne trouvons pas ailleurs et tout d'abord, l'universalité, la totalité du don de l'Esprit : « *Dieu donne l'Esprit sans mesure* » (Jean 3, 34).

Mais la mission essentielle de Joël semble être de rappeler à l'Eglise qu'avec la Pentecôte le monde est entré dans la dernière phase de son histoire ; que toute sa vie est tendue vers le Jour du Seigneur toujours imminent ; et que l'Esprit qui l'anime ne lui est pas donné pour une jouissance passive et égoïste, mais pour se préparer et préparer l'humanité entière à la rencontre avec le Juge divin.

# **" Vous serez mes témoins "**

Le Christ a expressément mis en lumière le lien qui existe entre le Saint Esprit et le témoignage : « Vous recevrez la force au moment où le Saint Esprit viendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Actes 1, 8).

## **Le Saint Esprit, source du témoignage**

Le contexte de la déclaration de Jésus nous montre d'abord que dans le témoignage, il y a une *entreprise divine*.

Le Maître répond en effet à la question des disciples : « Seigneur, est-ce en ce moment-ci que tu vas restaurer le royaume pour Israël ? » (Act 1, 6). Les disciples attendent et espèrent que Jésus va enfin établir le royaume de Dieu, dont il vient de leur parler pendant la période de quarante jours qui a suivi la Résurrection ; ils conçoivent d'ailleurs ce royaume selon les vues étroites du particularisme juif. Dans sa réponse, le Christ ne nie pas qu'il va établir ce royaume. Mais pour bien montrer qu'il s'agit du royaume de Dieu et non d'un royaume politique terrestre, il indique le rôle qui appartient, dans cette instauration, d'abord au Père, puis à l'Esprit Saint, de telle sorte que l'on puisse y reconnaître une œuvre de la Trinité. Le royaume est l'œuvre de Dieu, des trois personnes divines agissant avec leur puissance souveraine.

Agissant ensemble, les personnes divines ont néanmoins des caractéristiques qui sont propres à leur manière d'agir, telle qu'elle est décrite dans le récit de l'Ascension. Le Père apparaît comme celui qui a décidé d'avance de toute la marche de développement du royaume et en a fixé les étapes : « Il ne vous appartient pas de savoir les temps ou moments que le Père a fixés de sa propre autorité... »

(Act 1, 7). Ce plan d'expansion, avec ses étapes, demeure donc le secret du Père, et reste l'apanage de son exclusive souveraineté. Sur ce point, la demande des disciples impliquerait une curiosité qui ne pourrait être satisfaite.

Alors que l'action du Père marque la distance entre lui et les disciples, l'intervention du Saint Esprit se produit dans les disciples eux-mêmes. L'Esprit Saint possède lui aussi la puissance ; or voilà qu'il la communique aux disciples, et par là il rend ces disciples capables d'être témoins du Christ. L'action du Saint Esprit marque par conséquent *le point de fusion de l'énergie divine avec l'activité humaine*, et elle a pour résultat le témoignage.

Le Saint Esprit engage ainsi les disciples dans l'œuvre de l'établissement du royaume. S'ils sont tenus à l'écart des décisions souveraines du Père, qu'ils ne doivent même pas essayer de connaître, les disciples doivent cependant, dès qu'ils sont animés par l'Esprit Saint, collaborer à l'expansion du royaume de Dieu. D'une certaine manière, le rôle qu'ils avaient voulu imputer au Maître seul leur incombe à eux. Il y a une opposition bien marquée entre le « tu » de la question et le « vous » de la réponse : « Est-ce en ce moment-ci que tu vas restaurer... ? » « Vous serez mes témoins. » Par cette opposition, Jésus veut indiquer à ses disciples que la tâche d'établissement du royaume doit être accomplie par eux. C'est une tâche divine, mais ils sont aptes à s'en acquitter parce que le Saint Esprit sera là pour les soutenir et les diriger. L'Esprit divin fera en sorte que cette entreprise divine puisse être réalisée par des hommes.

Pourquoi est-ce plus particulièrement à l'Esprit Saint qu'est due l'action divine pour la formation du témoignage chez les disciples ? Le Maître, dans sa déclaration, se contente de l'affirmer comme un fait, et ne s'attarde pas à en déterminer le pourquoi. Pour justifier et expliquer ce fait, il faut donc recourir à d'autres textes, et il faut tenir compte, au-delà de l'exégèse scripturaire, de toute la théologie du Saint Esprit.

L'Esprit Saint est la personne divine qui procède du Père et du Fils comme leur Amour ou comme leur Don mutuel. Dès lors, il est aussi la personne divine par laquelle le Père et le Fils se communiquent à l'humanité au titre de Don d'amour. Lorsque le Père et le Fils veulent se donner aux hommes pour les rendre capables d'établir et de répandre ici-bas le royaume de Dieu, c'est par l'Esprit Saint qu'ils le font. Par lui, ils transmettent aux hommes la puissance et l'énergie divines nécessaires à cette œuvre. Parce qu'il est Amour

et Don, l'Esprit Saint est donc celui qui agit le plus immédiatement sur les disciples pour inspirer et mener leur tâche apostolique.

On comprend également par là que cette action de l'Esprit Saint ne peut être séparée de celle du Père et du Fils : par le Saint Esprit, le Père et le Fils agissent dans l'âme des disciples, se donnent à elle. Nous avons constaté, par le récit de l'Ascension, que l'action du Père est décrite comme souveraine, celle d'un gouvernement extérieur qui ne dépend de personne dans ses décisions. Mais précisément, ces décisions du Père s'accomplissent et obtiennent leur effet au sein de l'humanité par l'action intérieure du Saint Esprit, qui les fait pénétrer jusqu'au plus intime des âmes.

De même, en ce qui regarde le témoignage, nous voyons que dans la vie publique de Jésus, il y a un témoignage du Père et du Fils, ou du Père à travers son Fils. Le Père rend témoignage au Christ, en proclamant lors du baptême sa filiation divine, en garantissant l'authenticité de sa mission et la vérité de son enseignement par les miracles, surtout le miracle de la Résurrection : « Le Père qui m'a envoyé rend témoignage à mon sujet » (*Jean 8, 18* ; cf. *5, 32, 37*). On peut dire aussi que dans tout ce qu'il fait, le Christ rend témoignage au Père, dont il manifeste l'amour et la perfection. Ce témoignage divin, incarné dans le Christ, doit encore être communiqué aux disciples, pour qu'il devienne leur témoignage ; cette communication est opérée par l'Esprit Saint. C'est *le témoignage du Père dans son Fils* que le Saint Esprit fait vivre *dans les disciples*.

Tout en étant l'œuvre de la Trinité, le témoignage a par conséquent comme source plus immédiate l'Esprit Saint.

### Le Saint Esprit et le témoignage de vérité

Le Christ est venu ici-bas comme le Révélateur du Père et de son dessein de salut. Il a apporté la vérité au monde. Cependant, tout en se proclamant la lumière, il a déclaré à ses disciples que la vérité divine entrerait en eux grâce au Saint Esprit : « Le Paraclet, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous remettra dans l'esprit tout ce que je vous ai dit (*Jean 14, 26*). « Lorsqu'il sera venu, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira vers la vérité totale » (*Jean 16, 13*)<sup>1</sup>. Ainsi, il ne suffit pas des paroles de

---

<sup>1</sup> N.D.L.R. — Voir dans *Spiritus* n° 4 : F. GILS, *L'Esprit de vérité en saint Jean*.

Jésus pour que son enseignement passe dans l'esprit de ses disciples. L'Esprit Saint a pour rôle de faire pénétrer ces paroles dans les intelligences humaines. Si le Christ a été le Maître qui prêchait en public, le Saint Esprit est le Maître intérieur qui fait descendre cet enseignement dans le secret des cœurs. Il le fait infailliblement, car il est « l'Esprit de vérité ».

Comme la vérité qu'il inculque fait apparaître l'authentique visage du Christ et montre la divinité du Sauveur, son enseignement est un témoignage rendu au Christ : « Lorsqu'il sera venu, le Paraclet que je vous enverrai de chez le Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage à mon sujet » (*Jean 15, 26*). Dans son témoignage, c'est la vérité du Père qu'il apporte. Du fait qu'il vient de chez le Père, il porte un témoignage qui offre toute garantie : il manifeste ce qu'il a vu chez le Père. Et le Père rendra son témoignage particulièrement efficace.

Tel est le témoignage qui va entrer dans les disciples pour en faire des témoins authentiques de la vérité. Les disciples ont été, d'une manière humaine, les témoins de la vie et de la doctrine du Christ. Par-dessus tout, ceux auxquels le Christ est apparu ressuscité sont les témoins de sa résurrection ; on sait que ce titre était spécialement attribué aux apôtres (*Act 1, 22 ; 4, 33*). Cependant, leur mission de témoignage ne consistait pas simplement à rapporter les événements auxquels ils avaient assisté. Ce témoignage devait porter essentiellement sur une vérité inaccessible aux sens, la divinité du Christ. Cet objectif ne pouvait être atteint que grâce à l'Esprit Saint. L'Esprit de vérité devait communiquer, à travers le témoignage humain des disciples, son témoignage divin qui portait sur le point décisif, le fait que le Christ est Seigneur et Dieu. Selon l'observation de saint Paul, « personne ne peut dire : « Jésus est Seigneur », si ce n'est dans l'Esprit Saint » (*1 Cor 12, 3*).

Le Saint Esprit vient ainsi combler la distance ou disproportion qui existe entre les facultés humaines et la vérité supérieure qui doit faire l'objet du témoignage. Seul Dieu peut rendre témoignage à Dieu, et c'est ce que l'Esprit Saint fait en nous et par nous.

Le mystère de la Pentecôte nous montre que le véritable témoignage rendu par les apôtres au Christ n'a pas uniquement résulté de la compagnie dans laquelle le Maître les avait admis durant la vie publique. L'élément déterminant de ce témoignage a été la venue du Saint Esprit ; transformés par cette venue, les apôtres se mettent à prêcher et à attester que le Christ ressuscité est Seigneur.

Puisque telle est la caractéristique permanente du témoignage, tout chrétien doit avoir conscience de l'incapacité foncière de toutes les démonstrations et preuves humaines à propager la vérité dont il est le témoin. Il ne peut porter un authentique témoignage que par l'action divine du Saint Esprit. L'Esprit Saint est seul capable de faire apparaître et rayonner la vérité du Christ. Aussi la première préoccupation du chrétien, dans sa mission apostolique, doit-elle être le contact avec le Saint Esprit. Plus il est uni à l'Esprit Saint, plus il peut faire triompher autour de lui la vérité qu'il porte en lui. Lorsqu'il s'efforce de faire admettre ou comprendre cette vérité, toute sa confiance doit être placée dans la lumière que diffuse l'Esprit de vérité.

### Le Saint Esprit et le témoignage de vie

Lorsque Jésus a déclaré à ses disciples : « Vous serez mes témoins », il leur a certes annoncé qu'ils seraient les propagateurs de la vérité apportée en ce monde par leur Maître, qu'ils auraient à transmettre la doctrine reçue et qu'ils devraient surtout raconter les faits et événements du drame rédempteur, auxquels ils avaient été mêlés de si près. Mais le Christ visait plus que le simple témoignage qui se donne par la parole. Il dit « mes témoins » d'une manière générale, sans limiter ce rôle à celui d'un enseignement. Auparavant, il avait montré à ses disciples qu'il attendait d'eux le témoignage de toute leur vie. Ainsi par exemple, dans leur amour mutuel, on devra reconnaître l'amour que le Christ leur a voué : « C'est à cela que tous sauront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jean 13, 35). C'est par toute leur conduite que les disciples devront rendre témoignage au Maître.

Ce témoignage de vie, plus important encore que le témoignage doctrinal, résulte de l'action de l'Esprit Saint. Au moment de la Pentecôte, les apôtres ne sont pas seulement devenus des prédicateurs de la parole de Dieu ; ils ont été transformés en témoins qui faisaient connaître et apprécier le Christ par tout leur comportement.

Le Saint Esprit fait pénétrer dans les âmes, en même temps que la vérité du Christ, la vie du Christ. Il opère dans l'être du chrétien pour le modeler sur l'être du Christ. C'est lui qui communique les dispositions fondamentales du Sauveur, notamment son attitude filiale à l'égard du Père. Pour le montrer, saint Paul appelle l'Esprit Saint, Esprit du Fils, qui vient donc créer en nous une mentalité ou un élan filial : « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils pour

y crier : Abba, Père ! » (*Gal 4, 6*). Dans ce cri, se manifeste notre état de filiation divine : « Tous ceux qui sont animés par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Car vous n'avez pas reçu un esprit d'esclavage pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu un esprit d'adoption filiale, en lequel nous crions : Abba, Père ! L'Esprit en personne témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (*Rom 8, 14-16*).

Saint Paul distingue ici un double témoignage, d'ailleurs ramené à une parfaite unité ; ce sont deux voix qui se fondent en une seule, celle du Saint Esprit et la nôtre. « L'Esprit en personne témoigne avec notre esprit... » Il y a par conséquent un témoignage de notre esprit, celui qui nous est personnel, mais qui a néanmoins sa source dans le Saint Esprit, car il s'agit de ceux « qui sont animés par l'Esprit de Dieu ». L'Esprit Saint nous inspire une attitude de fils de Dieu pareille à celle du Christ. En outre, à ce témoignage que constitue notre attitude, vient encore s'ajouter une manifestation plus expresse du Saint Esprit, qui nous fait crier « Abba, Père ! ». Cela montre à quel point l'Esprit Saint guide notre témoignage, à la fois dans nos dispositions profondes et dans les paroles qui les expriment.

Cette action du Saint Esprit sur nos dispositions intimes se vérifie plus particulièrement dans le témoignage de charité. Pour nous aimer les uns les autres comme le Christ nous a aimés, nous avons besoin d'une impulsion supérieure à nos sentiments et vouloirs humains. Il s'agit d'aimer à la manière de Dieu, et c'est le Saint Esprit, Esprit du Christ, qui vient former en nous un amour qui prolonge celui du Sauveur. Par là notre charité n'est pas simple imitation externe des gestes de Jésus ; elle est la force intime de l'amour du Maître qui nous anime. L'Esprit Saint, qui porte en lui cet amour, nous le communique et nous en fait vivre. Il nous fait aimer notre prochain de la façon absolue dont le Christ nous a aimés. C'est par lui que nous devenons des témoins de l'amour divin pour les hommes.

De même encore, c'est le Saint Esprit qui forme en nous les sentiments d'humble obéissance et de générosité dans le sacrifice, tels que le Christ les a manifestés dans le drame du Calvaire. Saint Paul demandait aux Philippiens de partager les sentiments de Celui qui, tout en possédant la nature divine, s'était abaissé et anéanti dans une nature humaine, « se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (*Phil 2, 8*). Ce sublime héroïsme dépasse nos forces humaines, mais l'Esprit Saint est capable de le susciter en nous. C'est d'ailleurs lui qui a animé l'offrande de Jésus sur la croix, car

« c'est par l'Esprit éternel qu'il s'est offert immaculé à Dieu » (*Hébr 9, 14*). C'est donc lui qui provoque et anime toute offrande de sacrifice pareille à celle du Christ, dans les mêmes sentiments d'obéissance, de renoncement et d'amour. Il fait en sorte que les chrétiens soient des témoins vivants de la croix de Jésus.

Grâce à lui toute la vie chrétienne, imprégnée des attitudes décisives du Christ, devient un témoignage.

### Le Saint Esprit et la force du témoignage

Le Maître a expressément souligné la force qui résulterait, pour les disciples, de la venue de l'Esprit Saint : « Vous recevrez la force au moment où le Saint Esprit viendra sur vous ».

Le fait de venir « sur » les disciples, ou plus exactement, pour rendre l'insistance du texte, de « survenir sur » eux, indique déjà la puissance caractéristique de l'Esprit Saint : il ne vient pas seulement en quelqu'un, il vient sur lui comme une force supérieure qui s'impose à lui et qui veut l'entraîner.

Dans le Nouveau Testament, l'Esprit Saint nous apparaît comme la puissance de Dieu en action. Il est significatif que le message de l'ange, dans le récit de l'Annonciation, emploie comme synonymes « Esprit Saint » et « Puissance du Très-Haut » (*Luc 1, 35*). Tout l'événement de la Pentecôte met en relief la force extraordinaire déployée par le Saint Esprit : il vient à la manière d'un vent violent, s'empare des disciples et les lance avec un irrésistible dynamisme dans la grande entreprise apostolique.

C'est ainsi qu'il communique aux disciples sa propre puissance divine. Les apôtres commencent aussitôt à parler et à agir en témoins du Christ ressuscité, et leur témoignage est doué d'une force surprenante, manifestement supérieure aux qualités oratoires qu'ils possèdent. Le grand nombre des conversions atteste l'influence merveilleuse de l'Esprit Saint.

A son tour, saint Paul fait l'expérience de cette puissance que le Saint Esprit confère au témoignage apostolique. Il déclare aux Corinthiens qu'en venant chez eux pour prêcher l'Evangile, il n'a pas compté sur la force de persuasion qui réside dans la sagesse humaine et ses arguments ; sa prédication, dépourvue de toute éloquence et concentrée sur le Christ crucifié, a consisté « en une démonstration d'Esprit et de puissance » (*1 Cor 2, 4*). La force de l'Esprit Saint

a donné aux paroles de l'apôtre une efficacité inattendue ; alors que le discours plein de sagesse adressé aux Athéniens n'avait guère récolté que des railleries, les paroles simples et sans art adressées au public moins cultivé des Corinthiens avaient suscité chez bien des auditeurs l'adhésion de la foi. Ainsi, cette foi « ne reposait pas sur la sagesse des hommes mais sur la puissance de Dieu » (1 Cor 2, 5).

La même force continue à animer le témoignage apostolique des chrétiens à notre époque. Le Saint Esprit offre à chaque chrétien le courage et l'énergie de se comporter en toutes circonstances en témoin du Christ ; il tend aussi à développer en chacun le zèle à transmettre à d'autres le message. Puis il assure lui-même le rayonnement et l'efficacité du témoignage, en lui conférant la puissance d'entraînement et de persuasion. Le chrétien qui fait l'expérience de sa propre faiblesse est invité à miser, comme autrefois saint Paul, sur une puissance divine qui triomphe à travers les déficiences humaines.

Ce que le Saint Esprit fait pour chaque chrétien, il le fait plus encore pour toute l'Eglise. Depuis la Pentecôte, il n'a cessé de maintenir et de fortifier l'élan du témoignage, d'accroître le courage apostolique de la communauté chrétienne, de multiplier la force de pénétration de ce témoignage. Si toute l'Eglise est authentique témoin du Christ, témoin de plus en plus fort et de plus en plus efficace, elle le doit à la puissance de plus en plus envahissante du Saint Esprit.

### **Le Saint Esprit et l'universalité du témoignage**

Le Maître a voulu que ses disciples deviennent ses témoins non seulement à Jérusalem et dans la Judée, mais également en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Ce programme d'expansion universelle du témoignage fait contraste avec les consignes que Jésus avait données aux disciples lors de leur première mission apostolique, dans le cours de la vie publique : « Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans une ville de Samaritains. Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (Matt 10, 5, 6). Désormais, c'est vers la Samarie et vers les nations païennes que les apôtres sont envoyés ; plus aucune limite n'est posée au champ de leur mission.

L'universalisme est donc une caractéristique essentielle du témoignage inspiré par le Saint Esprit. Lors de la première mission apostolique, les disciples n'avaient pas encore reçu le don de l'Esprit Saint. C'est ce don qui va leur permettre, à l'avenir, de surmonter

les divisions et barrières nationales. La mentalité humaine se laisse emprisonner dans le particularisme ; l'Esprit divin vient éléver l'esprit de l'homme au-dessus des horizons particuliers et des frontières d'une nation. Il communique aux chrétiens la largeur illimitée de l'amour divin.

Pour assigner un horizon universel à l'apostolat des disciples, le Saint Esprit n'attend pas que l'Eglise ait atteint un certain stade de développement à Jérusalem et en Palestine. Dès le début, au jour même de la Pentecôte, les apôtres doivent s'adresser à des gens « venus de toutes les nations qui sont sous le ciel », et leur témoignage est entendu par tout ce public disparate, car chaque auditeur le comprend dans sa langue. Le Saint Esprit, qui a voulu le caractère international de l'auditoire, en attirant là des gens de toute provenance, assure l'efficacité universelle du témoignage, en l'adaptant à chacune des nations représentées.

Le témoignage actuel des chrétiens conserve cette note distinctive. Il est profondément empreint d'un esprit international. Certes, les tentations de repliement particulariste, d'orgueil et d'égoïsme national n'ont pas disparu. Le chrétien doit continuer à lutter contre elles. Dans cette lutte, le Saint Esprit inspire et soutient l'aspiration à l'universalisme, à une libération du joug des passions qui restreignent le cœur et l'esprit en les enfermant dans un étroit horizon. Il développe chez les chrétiens l'esprit catholique, une volonté de fraternité universelle et un effort pour comprendre et admettre les différences de mentalité d'autres nations.

De plus en plus, il fait triompher cet universalisme. Car si l'Eglise est catholique depuis son origine, son extension mondiale n'a cessé de se renforcer, et l'évolution des esprits se fait dans le sens d'un internationalisme de plus en plus accentué. Les catholiques n'ont jamais été aussi universalistes qu'à l'heure actuelle, et l'apostolat de l'Eglise n'a jamais eu un caractère aussi poussé d'entraide internationale. Il ne suffirait pas d'expliquer ce progrès par celui des moyens de communication qui rapprochent matériellement les peuples les uns des autres et fournissent l'occasion de contacts beaucoup plus fréquents. Par-dessus le rapprochement matériel, il y a un rapprochement spirituel qui est animé par le Saint Esprit. C'est l'Esprit Saint qui inculque de plus en plus aux chrétiens, et à tous ceux qui subissent l'influence du christianisme, un idéal d'unité supranationale et de solidarité universelle. La montée vers cet idéal est l'œuvre de la puissance divine qui donne aux hommes la force de se dépasser.

En fait, cet idéal se trouve réalisé en principe dans l'Eglise dès son origine ; de soi, l'Eglise est mondiale et supranationale. Mais la vie chrétienne doit encore se pénétrer de cet idéal, et c'est cette imprégnation qui ne cesse de croître. Du domaine proprement religieux, l'universalisme rejaillit sur d'autres domaines, notamment sur le plan des organisations politiques et de la culture.

Puisque les chrétiens doivent être témoins du Christ jusqu'aux extrémités de la terre, leur cœur et leur mentalité doivent être tournés vers l'univers entier. C'est l'Esprit Saint qui leur donne cette ouverture, en créant en eux un amour qui, se modelant sur l'amour divin, transcende toutes les limites et embrasse l'humanité.

*Louvain*

Jean GALOT, s.j.

# L'ÉVANGILE DU SAINT ESPRIT

A la Pentecôte, comme dans la suite, la communauté chrétienne a très nettement conscience de se trouver sous la mouvance du Saint Esprit. Les phénomènes charismatiques<sup>1</sup> abondent : la glossolalie, la thaumaturgie, une joie indicible et l'audace des persécutés.

A côté des apôtres, les diacres, les prophètes, les simples croyants eux-mêmes témoignent, dans leurs gestes et leurs paroles, du don de Dieu. Au-delà des transports apparents, l'attention se fixe aussi sur la sanctification des âmes : par le don de l'Esprit, le baptisé est devenu une nouvelle créature.

Nous sommes manifestement en présence d'un centre d'intérêt majeur de la pensée chrétienne primitive, au point qu'on a pu appeler le livre des *Actes*, « l'Évangile du Saint Esprit ». Nous allons essayer de dégager les principaux traits de cet Évangile qui nous révèle, en diverses manifestations, la personnalité de l'esprit de Dieu.

## LE DON DE DIEU PAR EXCELLENCE

« Dans les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit »

Le don de l'Esprit épouse de quelque façon les promesses anciennes si variées pourtant. Avant son ascension, Jésus enjoint aux apôtres de rester à Jérusalem et d'y « attendre ce que le Père avait

---

<sup>1</sup> *Charisme* = don spirituel reçu en vue du bien de la communauté chrétienne. Tels les dons d'accomplir des miracles (thaumaturgie) et de parler en langues (glossolalie ; voir ci-dessous, p. 166).

A propos des charismes on lira avec profit 1 *Cor* 12-14 et les notes de la *Bible de Jérusalem*.

*promis* », c'est-à-dire l'Esprit Saint qu'ils recevront dans peu de jours (1, 4-5) <sup>2</sup>.

Pierre, dans son premier discours aux Juifs, fera état lui aussi d'une telle promesse en exhortant ses auditeurs à accepter le baptême : « *vous recevrez alors, leur dit-il, le don du Saint Esprit. Car c'est pour vous qu'est la promesse*, ainsi que pour vos enfants et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera » (2, 38-39).

Dans ce même discours, l'apôtre avait déjà parlé de *l'Esprit Saint*, « *objet de la promesse* », à propos de l'événement du Cénacle et du don de glossolalie (2, 33). Une seule explication à ces transports des apôtres : Dieu vient de les combler par le don de l'Esprit, selon l'annonce de Joël :

Il se fera dans les derniers jours,  
que je répandrai mon Esprit sur toute chair.  
Alors leurs fils et leurs filles prophétiseront,  
les jeunes gens auront des visions  
et les vieillards des songes... (2, 17 ss ; Joël 3, 1 ss).

Luc n'ignore pas que l'Ancien Testament n'avait pas toujours envisagé pour l'époque messianique un royaume purement spirituel mais il a perçu, dans l'annonce de l'Esprit, la promesse par excellence qui caractérise le futur royaume.

### **Jésus « a reçu l'Esprit Saint... et l'a répandu »**

La pensée chrétienne primitive a prêté grand intérêt au don de l'Esprit Saint, mais sans le dissocier de l'œuvre rédemptrice du Christ.

Tous les discours des *Actes* mentionnent la résurrection de Jésus. « Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié » (2, 36). A la suite de cette intronisation messianique, Jésus commence l'œuvre de sanctification universelle.

Saint Paul insistera : le Christ est « ressuscité pour notre justification » (*Rom 4, 25*), « né de la semence de David selon la chair,

---

<sup>2</sup> Sauf indication contraire, toutes les références renvoient aux *Actes des Apôtres*, le premier chiffre étant celui du chapitre.

il a été établi Fils de Dieu en puissance, dans l'ordre de l'esprit de sanctification, par sa résurrection des morts » (*Rom 1, 3-4* ; cf. *1 Cor 15, 45*). Qu'on se rappelle aussi *Jean 7, 39* : « l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié ».

Cette doctrine se trouve déjà en germe dans le deuxième chapitre des *Actes* : c'est le Christ vainqueur de la mort qui répand sur les siens le Saint Esprit : « Dieu l'a ressuscité, ce Jésus ; nous en sommes tous témoins. Et maintenant *exalté par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit Saint, objet de la promesse, et l'a répandu* » (*2, 33*).

## LA PREMIERE PENTECOTE

A la Pâque juive, marquée de façon inoubliable par la mort et la résurrection du Seigneur, a succédé une Pentecôte aussi exceptionnelle : la Pentecôte de la venue du Saint Esprit sur les apôtres. Cette nouvelle irruption du divin dans le monde est accompagnée de phénomènes extraordinaires. On connaît le tableau haut en couleurs de Luc. Nous nous limitons à en éclairer quelques traits plus saillants.

Nous n'atteignons la réalité qu'à travers la description des *Actes* dont plusieurs expressions doivent spécialement retenir notre attention.

### « Nous les entendons publier les merveilles de Dieu »

La venue de l'Esprit sur les apôtres, tel est naturellement l'événement essentiel de la Pentecôte. Luc nous le dira dans une formule lapidaire : « *tous furent alors remplis de l'Esprit Saint* » (*2, 4*). Dans la suite, une simple allusion au don de l'Esprit suffira pour caractériser cette mémorable journée (*10, 47* ; *11, 15*).

Premier effet visible de ce don : les apôtres proclament *les merveilles de Dieu* (*2, 11*).

Dans la prière juive — les psaumes notamment — abondaient les formules pour traduire, en louange de Dieu, les souvenirs des faits admirables opérés par lui en faveur d'Israël. Luc doit évoquer ici également des acclamations à l'adresse du Père, pour les *mirabilia* par excellence qu'il a réalisés par Jésus le Messie. D'emblée le Saint Esprit suscite dans ces privilégiés cette forme de prière la plus élevée, la louange faite d'adoration, d'amour et d'admiration, où l'homme

réalise au plus haut degré sa destinée : « pour que nous soyons à la louange de sa gloire » (*Eph* 1, 6, 12, 14).

Luc insiste sur le caractère charismatique de cette prière pentecostale : « *remplis de l'Esprit Saint, les apôtres, dit-il, commencèrent à parler en d'autres langues* » (2, 4). Dans la foule bientôt assemblée autour des apôtres, chacun les entendait parler sa propre langue » (2, 6). D'où, naturellement, un émerveillement général : « Ces hommes qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment se fait-il alors que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ? » (2, 7-8).

On connaît l'abondance des charismes dont Dieu a gratifié la chrétienté de Corinthe (1 *Cor* 1, 5-7 ; chap. 12 à 14) et l'engouement de ces fidèles pour la glossolalie. Des chrétiens s'adressent à Dieu, dans des transports d'ordre extatique, « en langues », nous dit saint Paul. Il pensait évidemment à une louange charismatique (1 *Cor* 12, 30 ; 13, 1 ; 14, 2-39). Très probablement identifie-t-il ce langage avec des langues réelles quoique inconnues de l'entourage ; par manière de comparaison, il évoque, une fois du moins, les langues des anges (1 *Cor* 13, 1).

Luc, disciple de Paul, n'ignore sans doute pas ces manifestations charismatiques des églises grecques. En recourant aux expressions pauliniennes, il assimile manifestement la scène de Jérusalem à celles de la communauté corinthienne, avec une différence pourtant. Les privilégiés de l'église paulinienne louent Dieu en langues étrangères qui requièrent des interprètes également charismatiques (1 *Cor* 14, 2, 5 s, 27, 28). Les apôtres, par contre, célèbrent les *mirabilia Dei* dans des langues étrangères aux Galiléens certes, mais qui sont familières aux auditeurs venus des divers horizons de l'empire. Il n'y a pas lieu de supposer un miracle d'audition, car Luc n'attribue pas de don particulier aux foules qui entendent les apôtres. Par contre, il nous dit explicitement que l'Esprit descendit sur les membres assemblés au Cénacle : une langue de feu se posa sur chacun d'eux (2, 3). Cette languette de feu symbolise le don de la connaissance d'une langue nouvelle.

### Les témoins du miracle

Luc énumère différents groupes d' « hommes pieux venus de toutes les nations qui sont sous le ciel » (2, 5) : ils représentent les peuples qui, de l'est à l'ouest, font cercle autour de Jérusalem. L'auteur les qualifie finalement de « Juifs et prosélytes » (2, 11). Puisque ces

derniers s'identifient, le plus probablement, avec des païens réellement agrégés au peuple élu par le rite de la circoncision, on peut à juste titre — par opposition au chapitre 10 des Actes où le don du Saint Esprit est « répandu aussi sur les païens » (10, 45) — parler ici d'une *Pentecôte pour les Juifs*.

Le compagnon de Paul a probablement ajouté personnellement, après le qualificatif « Juifs et prosélytes », les groupes des Crétois et des Arabes (2, 11). Il se pourrait aussi que la source de Luc ne mentionnait pas les habitants de Judée (2, 9). Comment, en effet, les faire figurer parmi les habitants venus de toutes les nations ? Et pourquoi des Judéens s'étonneraient-ils de comprendre les Galiléens ? (2, 7). La tradition manuscrite est d'ailleurs ici très incertaine. En omettant ces trois groupes : Judéens, Crétois et Arabes, les peuples représentés se limiteraient précisément à Douze. Une tradition ancienne n'aurait-elle pas voulu suggérer que chacun des apôtres parle la langue d'un de ces groupes ? Quoi qu'il en soit, la scène reste symbolique ; les prosélytes représentent les nations, et le miracle des langues préfigure la mission universelle des apôtres. Malgré leurs diversités, les nations sont appelées à constituer un même peuple, le peuple de Dieu.

## Le baptême de l'Eglise

Jésus avait inauguré son ministère après que le Saint Esprit fût descendu sur lui, lors du Baptême au Jourdain.

Luc, davantage que Matthieu et Marc, avait établi une étroite connexion entre la mission accomplie par Jésus et le don de l'Esprit. Après avoir rapporté la généalogie du Christ, il avait renoué avec la scène du Jourdain par cette formule : « Jésus, *rempli de l'Esprit Saint*, revint des bords du Jourdain... » (Luc 4, 1). Le même rappel avait introduit le premier sommaire sur la mission galiléenne : « Jésus revint alors en Galilée, avec la puissance de l'Esprit, et sa renommée se répandit à travers toute la région » (Luc 4, 14). Les premières paroles mises sur les lèvres du Christ, sont celles de la prophétie d'Isaïe, celles-là précisément qui furent réalisées au Baptême : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction » (Luc 4, 18 et Is 61, 1).

Dans les *Actes* aussi, Luc mentionne cette onction, notamment dans le discours de Pierre chez le centurion Corneille : « Vous savez, dit l'apôtre, ce qui s'est passé dans toute la Judée : Jésus de Nazareth,

ses débuts en Galilée, après le baptême prêché par Jean ; *comment Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance, lui qui a passé en faisant le bien* » (10, 37-38).

L'Esprit Saint est descendu sur le Christ au début de sa carrière publique. A la Pentecôte, les apôtres sont à leur tour « baptisés dans l'Esprit Saint » (1, 5 et 11, 16) en vue de leur mission : « Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins... » (1, 8).

L'auteur du troisième évangile et des *Actes*, qui a rappelé à diverses reprises la scène du Jourdain (*Luc 4, 1, 14, 18 ; Actes 10, 37-38*) ne devait-il pas y voir une préfiguration de celle de Jérusalem ? Le parallélisme entre les deux tableaux soulignerait encore l'importance de l'événement qui inaugure la mission des Douze.

## NOUVELLES PENTECOTES

L'événement du Cénacle, comme inauguration de l'évangélisation des Douze, reste naturellement unique. Mais l'Esprit descendra encore sur les apôtres et sur d'autres groupes. Les phénomènes qui avaient caractérisé le cinquantième jour de la Résurrection, se renouveleront, à diverses reprises, du moins partiellement ; et Luc semble bien être attentif aux traits qui rapprochent ces scènes de celle de la première Pentecôte.

### Nouvelle Pentecôte pour les apôtres

Depuis l'effusion de l'Esprit Saint, les croyants vivaient dans une euphorie spirituelle (2, 46-47). Malgré les prédictions de Jésus, les premières persécutions de la part des Juifs devaient, de quelque façon, désesperer les chrétiens. A quelle dure réalité Dieu ne les rappelle-t-il pas en permettant l'arrestation de Pierre et de Jean ?

Les deux apôtres gardent leur pleine assurance devant le tribunal suprême de Jérusalem (4, 5, 8-13) ; et dès leur retour parmi les disciples, on implore dans une commune prière le Seigneur, pour qu'il permette encore à ses serviteurs d'annoncer la parole de Dieu avec une joyeuse audace.

« *Unaniment, ils élevèrent la voix vers Dieu... »* (4, 24). Cette ferveur nous rappelle l'attente au Cénacle avant la première Pente-

côte : « Eux tous persévéraient *unanimement* dans la prière... » (1, 14 : passage auquel renvoie *Act 2, 1*).

La supplication de la communauté est ratifiée au ciel. Tous sont à nouveau remplis de l'Esprit Saint, tandis que toute la maison tremble.

Le parallélisme entre la scène du Cénacle et celle-ci est évident. Luc pense à une nouvelle Pentecôte.

2, 1-2, 4a

« Ils se trouvaient tous ensemble dans un même lieu, quand...

vint du ciel un bruit tel que celui d'un violent coup de vent, qui remplit toute la maison...

Tous furent alors remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler en d'autres langues. »

4, 31

« Tandis qu'ils priaient,

l'endroit où ils se trouvaient réunis trembla ;

tous alors furent remplis du Saint Esprit et se mirent à annoncer la parole de Dieu avec assurance. »

Malgré le souvenir de la récente arrestation de Pierre et de Jean et malgré la défense qu'on leur a fait de « souffler mot et d'enseigner au nom de Jésus » (4, 18), les apôtres reprennent l'évangélisation avec l'enthousiasme des premiers jours.

Il n'a pas été question d'un nouveau don des langues, mais ce charisme réapparaît dans une scène ultérieure qui, plus encore que celle-ci, fait pendant à la première Pentecôte.

## La Pentecôte des Gentils

Au chapitre 8, Luc prête son attention aux diacres, qui, à la différence des Douze (8, 1-14), ont dû abandonner Jérusalem à la suite de l'attaque virulente d'Etienne contre la Loi et le Temple (*Act 7*).

Philippe baptise en Samarie et, de plus, il accueille un pur païen, « un Ethiopien, un eunuque, haut fonctionnaire de Candace, reine d'Ethiopie » (8, 27 ss.).

Pourtant, « d'après Luc, écrit Dom Dupont, c'est Pierre qui, au moins idéalement, a le premier agrégé des païens à l'Eglise, cela quelle que soit la portée du baptême de l'eunuque éthiopien (8, 26-39), et quelle que soit la chronologie de l'évangélisation d'Antioche, dont le récit est réservé pour la suite (vv. 19 s.) » (*Bible de Jérusalem*, p. 1453, note b).

Quand Pierre baptise le centurion Corneille et sa famille, l'accès des Gentils à l'Eglise trouve une solution de principe. L'importance hors pair du geste de Pierre est soulignée de diverses façons par Luc. Il s'arrête longuement à la scène, en rapportant deux fois la vision de Pierre et celle de Corneille. L'événement est aussi mis en relation avec les décrets du Concile de Jérusalem (15, 7, 11, 14). Et surtout, Luc suggère clairement un parallélisme entre notre épisode et celui de la première Pentecôte. Pour lui, les deux tableaux (2, 1-13 et 10, 44-48) constituent un diptyque.

Comme il était descendu sur les apôtres, ainsi le Saint Esprit descend maintenant sur les païens. Tout comme les Douze, les païens parlent en langues. Les apôtres publiaient « les merveilles de Dieu » (2, 11) ; Corneille et les siens font de même : « ils magnifient Dieu » (10, 46). A Jérusalem, Juifs et prosélytes étaient stupéfaits et émerveillés devant le prodige constaté (2, 7) ; à Césarée, « tous les croyants circoncis furent stupéfaits de voir que le don du Saint Esprit avait été répandu aussi sur les Gentils » (10, 45).

A l'instant même, Pierre fait explicitement le rapprochement entre les deux scènes : *les Gentils « ont reçu l'Esprit Saint aussi bien que nous »* (10, 47). Il y reviendra peu après, à Jérusalem, quand il devra justifier sa conduite : « *L'Esprit Saint tomba sur eux, tout comme sur nous au début... Dieu leur a accordé le même don qu'à nous* » (11, 15, 17). Au Concile, il répétera encore : « Dieu... a témoigné en leur faveur, en leur donnant l'Esprit Saint *tout comme à nous* » (15, 8).

Au dimanche et lundi de Pentecôte, l'épître de la messe nous rappelle ces deux tableaux. Ce choix s'imposait ; pour le théologien saint Luc, il s'agit de deux événements qui se complètent : Juifs et Gentils sont appelés à former une même Eglise.

### La Confirmation des nouveaux chrétiens

A diverses reprises, nous entendons parler d'une imposition des mains. Les apôtres interviennent, après le baptême, par un rite où nous pouvons reconnaître celui de la confirmation : le don du Saint Esprit est conféré par un rite sacramental — situation bien différente de celles des trois Pentecôtes que nous venons de rappeler (2, 4 ; 4, 31 ; 10, 44-48). Mais il nous faut bien admettre que les transports charismatiques, qui se produisent en connexion avec le don de l'Esprit, ressemblent à ceux de la première Pentecôte.

Sur la requête de Paul, une douzaine de johannites (c'est-à-dire de personnes qui n'avaient reçu jusque là que le baptême de Jean Baptiste) acceptèrent le baptême chrétien ; « et quand Paul leur eut imposé les mains, l'Esprit Saint vint sur eux, et ils se mirent à parler en langues et à prophétiser » (19, 6).

Il faut supposer des manifestations similaires chez les baptisés de Philippe, en Samarie, auxquels deux apôtres, venus de Jérusalem, Pierre et Jean, imposèrent les mains. « Ceux-ci descendirent (...) chez les Samaritains et prièrent pour eux, *afin que l'Esprit Saint leur fût donné*. Car il n'était encore tombé sur aucun d'eux ; ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors Pierre et Jean se mirent à leur imposer les mains, et *ils recevaient l'Esprit Saint* » (8, 15-17). Des phénomènes extatiques ou autres ont dû se produire à l'instant même, car Simon (le Magicien) « *vit que l'Esprit Saint était donné par l'imposition des mains des apôtres* » (8, 18).

On connaît la proposition faite aux apôtres par le Magicien, mais oublions cette « simonie » du Samaritain, pour nous rappeler les dons de « glossolalie » et de « prophétie » de la Pentecôte de Jérusalem. Ces mêmes dons, Dieu les a renouvelés, d'abord aux apôtres eux-mêmes après la première persécution (4, 31), puis aux Samaritains (8, 14-19), aux Gentils (10, 45-47) et enfin aux johannites (19, 6).

En toutes ces occasions, Luc use de formules littéraires quasi identiques, qui nous invitent à rapprocher ces faits du grand événement de la première Pentecôte.

## LE SAINT ESPRIT, LUMIERE ET FORCE DES MISSIONNAIRES

Les apôtres n'ont pas précisément fait figure de héros lors de l'arrestation de leur Maître. Et même après la résurrection de Jésus, leurs ambitions se limitent à un rang privilégié dans un royaume messianique d'ordre terrestre. Comme malgré eux, ils trahissent leurs vues humaines dans leur requête : « Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu vas restaurer la royauté en Israël ? » (1, 6).

Jésus leur trace un autre programme, qu'ils devront réaliser sous l'égide du Saint Esprit : « ...vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins... jusqu'aux confins de la terre » (1, 8).

## Le courage des Douze

La promesse s'accomplit au jour de la Pentecôte ; « tous furent alors remplis de l'Esprit Saint » (2, 4). Ce don leur fut renouvelé, comme on l'a vu, après la première bourrasque (4, 31). Malgré la défense qui leur a été faite, ils recommencent à proclamer l'exaltation de Jésus. Traduits à nouveau devant le Sanhédrin, Pierre répondra, et les autres apôtres avec lui : « *nous sommes témoins de ces choses, nous et l'Esprit Saint...* » (5, 32).

L'Esprit Saint les inspirera spécialement, à l'heure des graves décisions. A propos des Gentils, les apôtres pourront déclarer au Concile de Jérusalem : « *L'Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé de ne pas imposer d'autres charges que celles-ci, qui sont indispensables...* » (15, 28).

## L'esprit de décision de saint Pierre

A Pierre incombaient les plus grandes responsabilités ; on ne sera pas étonné de le voir particulièrement gratifié de l'assistance de l'Esprit.

Aux beaux jours, comme au temps de la sournoise opposition des Juifs, il parle avec pleine assurance (2, 29 ; 4, 13). Celle-ci est manifestement, pour Luc, un don de l'Esprit. L'auteur le mentionne d'ailleurs explicitement dans le dernier contexte : devant le Sanhédrin de Jérusalem, Pierre parle « *rempli de l'Esprit Saint* » (4, 8).

Pour un Juif, éduqué selon les doctrines de l'Ancien Testament travesties par les courtes vues des maîtres palestiniens, le problème de l'accès des Gentils au nouvel Israël devait rester très épineux, et cela, même après les paroles et les gestes par lesquels Jésus avait fait entendre l'universalité de son Salut.

C'est l'Esprit Saint qui conduira le chef des Douze à la rencontre du centurion Corneille (10, 19). L'apôtre rappellera, à Jérusalem, que sa conduite, vis-à-vis du candidat païen, lui fut dictée par l'Esprit, qui le fit agir « sans scrupule » (11, 12). Au Concile, Pierre demeure aussi affirmatif. Quand il se leva au milieu de l'assemblée, pour mettre fin à une longue discussion sur ce sujet, ce fut encore — notent plusieurs manuscrits — « *sous l'inspiration de l'Esprit* » (15, 7). Même si l'expression n'est pas de l'auteur du Livre des Actes, elle rend bien compte de l'assurance et de l'autorité manifestées, en cette occasion, par le chef des apôtres.

## L'apostolat de saint Paul

La vie de Paul également, est marquée du sceau de l'Esprit. Luc s'arrête volontiers à cette pensée dans les longs chapitres consacrés à la carrière de son maître.

### « Afin que tu sois rempli de l'Esprit Saint »

Ecouteons le message adressé à Paul dès son arrivée à Damas, après la vision du Ressuscité. Ananias lui impose les mains en déclarant : « Saoul, mon frère, celui qui m'envoie, c'est le Seigneur, ce Jésus qui t'est apparu sur le chemin par où tu venais ; et c'est afin que tu recoures la vue et sois *rempli de l'Esprit Saint* » (9, 17). D'après les autres emplois de cette expression, qui revient si souvent sous la plume de saint Luc (*Luc 1, 15, 41, 67 ; Act 2, 4 ; 4, 8, 31 ; 13, 9*), c'est en vue de la prédication future que Paul reçoit l'Esprit.

### « envoyé en mission par le Saint Esprit »

Il ne s'agit pas d'une pieuse paraphrase. Pendant qu'on célébrait, à Antioche, le culte du Seigneur, « l'Esprit Saint dit : « Mettez-moi donc à part Barnabé et Saul en vue de l'œuvre à laquelle je les ai appelés » (13, 3). Un tel ordre ne se discute pas. « *Eux donc, envoyés en mission par le Saint Esprit*, descendirent en Séleucie, d'où ils firent voile pour Chypre » (13, 4).

Ils prêchent dans les synagogues à travers toute l'île, et Luc est heureux de pouvoir noter, à la dernière étape, la conversion d'une personne de marque d'une famille romaine illustre : « Rempli de l'Esprit Saint », Paul parvient à démasquer le magicien Elymas et à gagner de ce chef au Christ le proconsul Sergius Paulus (13, 9 ; cf. 13, 6-12).

### *En Europe, de par la volonté du Saint Esprit*

Durant son deuxième grand voyage, l'apôtre des Gentils mettra le cap sur notre continent. Sera-ce, après avoir soupçonné, soupesé, longuement médité les retentissements de ce changement d'orientation ? Nullement.

Paul et ses compagnons « parcoururent la Phrygie et le territoire galate, le Saint Esprit les ayant empêchés d'annoncer la parole en Asie. Parvenus aux confins de la Mysie, ils tentèrent d'entrer en Bithynie, mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. Ils traversèrent donc la Mysie et descendirent à Troas (16, 6-8).

La Méditerranée les sépare encore de l'Europe et l'Esprit Saint interviendra, une fois de plus, pour faire franchir à Paul une nouvelle étape. A Troas, « *Paul eut une vision* : un Macédonien était là debout, qui lui adressait cette prière : « *Passe en Macédoine, viens à notre secours !* » (16, 9). Paul entraîne « *aussitôt* » (16, 10), ses compagnons sur la terre de Grèce.

Le songe de Paul nous reporte au premier discours de Pierre. A la Pentecôte, les foules voulaient se croire en présence d'un groupe de gens ivres. Mais le chef des Douze les détromper, en les renvoyant à l'accomplissement de l'oracle de Yahvé : « *Je répandrai mon Esprit sur toute chair... pour vous inspirer des discours prophétiques, des visions et des songes* » (*Act 2, 17 et Joël 3, 1*). C'est donc sous l'inspiration de l'Esprit que Paul s'est décidé à passer la mer.

Les *Actes* et les *Epîtres* nous renseignent de concert sur la suite des événements. L'Apôtre nous dira, lui-même, comment l'Esprit agissait par lui et en lui. Ne retenons que le début de sa toute première épître : « *Notre évangile ne s'est pas présenté à vous en paroles seulement ; il s'accompagnait d'œuvres de puissance, de l'action de l'Esprit Saint, et d'une assurance absolue* » (*1 Thess 1, 5*). Plus tard, il écrira de même aux Corinthiens : « *Ma parole et mon message n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse ; c'était une manifestation d'Esprit et de puissance...* » (*1 Cor 2, 4*).

### *La « parrhésie » de Paul*

Que voilà encore un fâcheux néologisme ! Il devient pourtant d'usage courant dans les études sur les *Actes* et les écrits pauliniens. Le mot grec évoque une attitude intérieure faite d'assurance, de constance, de hardiesse, de fierté même : un sentiment qui se traduit aussi dans les gestes du missionnaire, en butte aux difficultés les plus diverses.

Paul emploie souvent ce terme « *parrēsia* » (*1 Thess 2, 2 ; 2 Cor 3, 12 ; 7, 4 ; Phil 1, 20 ; Eph 3, 12 ; 6, 19-20*) et, au moins une fois, il reconnaît explicitement, dans cette précieuse qualité, un don de l'Esprit : « *grâce au secours de l'Esprit de Jésus Christ qui me sera fourni..., je garderai toute mon assurance* (*Phil 1, 19-20*).

Luc, également, associe l'Esprit et la « *parrhésie* ». « *Tous furent remplis du Saint Esprit et se mirent à annoncer la parole de Dieu avec assurance (parrēsia)* » (*4, 31*). Ici, c'est tout le groupe apostolique qui bénéficie de cette force ; ailleurs, ce sera Pierre en particulier

(2, 29), ou Pierre et Jean (4, 8, 13) ; dans les *Actes*, cependant, elle caractérise surtout l'apostolat de Paul. Depuis Damas jusqu'à Rome, nous voyons Paul gratifié de ce don.

Barnabé peut raconter aux apôtres de Jérusalem « avec quelle assurance Paul avait prêché à *Damas* » (9, 27). D'ailleurs, les apôtres constateront eux-mêmes comment l'ancien persécuteur se comporte dans la ville sainte : il allait et venait avec eux *dans Jérusalem*, prêchant avec assurance au nom du Seigneur » (9, 28).

Abandonnés par Jean-Marc (13, 13), Paul et Barnabé continuent leur voyage jusqu'à *Antioche de Pisidie*. Devant la jalousie et les blasphèmes des Juifs, les missionnaires « s'enhardissent » (13, 46) et étendent leur champ d'apostolat aux Gentils. Quand les difficultés renaissent plus grandes, dès l'étape suivante, où les Juifs incrédules excitent les païens contre les missionnaires, ceux-ci ne se laissent pas impressionner par les menaces : « Paul et Barnabé prolongèrent leur séjour assez longtemps, *pleins d'assurance dans le Seigneur* » (14, 3).

Contrarié à *Ephèse* par des Juifs endurcis qui décrient publiquement son message, Paul parle néanmoins pendant trois mois « avec assurance » dans la synagogue (19, 8). Et Luc terminera les *Actes* en évoquant une dernière fois ce trait de la prédication de Paul. Dans le logis qu'il avait loué à *Rome*, saint Paul « proclame le Royaume de Dieu, et enseigne ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ avec *pleine assurance* et sans obstacle » (28, 31).

A toutes les grandes étapes de ses pérégrinations et dans les circonstances les plus diverses, Paul, grâce à l'Esprit Saint, reste l'apôtre intrépide, prêchant toujours avec assurance le Christ.

## DES CHARISMATIQUES, EMULES DES APOTRES

Si les Douze ont reçu le don de l'Esprit dans la plénitude, en raison de leur mission, Pierre lui-même, citant Joël, suggérait déjà que les faveurs de Dieu ne se limiteraient pas à eux : « *Voici, dit le Seigneur, que je répandrai mon Esprit sur toute chair* » (*Act 2, 17* et *Joël 3, 1*).

### Sept diacres remplis de l'Esprit

En dehors des Douze, les diacres constituent un nouveau groupe compact de privilégiés. Luc nous les dépeint par ces simples mots :

« *sept hommes de bonne réputation, remplis de l'Esprit et de sagesse* » (6, 3). Il précise le portrait d'Etienne, leur porte-parole. « *L'on choisit Etienne, homme rempli de foi et de l'Esprit Saint* » (6, 5). Ainsi s'explique le rôle d'Etienne, « *puissant en paroles et en œuvres* » comme Moïse (7, 22) et comme Jésus (*Luc 24, 19*) : « *Etienne, rempli de grâce et puissance, opérait des prodiges et des miracles parmi le peuple* » (6, 8). Son discours qui nous est conservé témoigne de son souffle prophétique ; s'étonnerait-on dès lors de la remarque de Luc : les adversaires d'Etienne « *n'étaient pas de force à tenir tête à la sagesse et à l'Esprit qui le faisaient parler* » (6, 10) ?

Une faveur spéciale est réservée au diacre, premier martyr, qui doit à sa parole enflammée d'avoir connu une condamnation semblable à celle de Jésus : « *tout rempli de l'Esprit Saint, il fixa son regard vers le ciel ; il vit alors la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu* » (7, 55).

## Les Prophètes du Nouveau Testament

Dans l'Ancien Testament, le prophète était, par excellence, l'homme sur qui reposait l'Esprit de Dieu. Ce don l'habilitait à devenir le porte-parole de Dieu.

Si, à l'approche du Nouveau Testament, le peuple pouvait se lamenter : « *il n'est plus de prophètes* » (*Ps 74, 9* ; cf. *1 Macc 4, 46* ; *9, 27* ; *14, 41*), l'avènement de Jean-Baptiste avait déjà marqué un certain tournant dans l'histoire du prophétisme. L'avenir était riche d'espérance. L'Esprit Saint devait descendre tout spécialement sur Jésus, et l'auteur des *Actes* y voit déjà préfiguré le don pentecostal (*Luc 3, 22* ; *4, 1, 14, 18* ; *Act 10, 38*).

L'Esprit suscitera des prophètes associés parfois de près aux apôtres. Mais quel est leur rôle ? Celui qui prophétise, dira saint Paul, « *édifie, exhorte, console* » (*1 Cor 14, 13*). Tel est aussi le rôle que Luc attribue explicitement aux deux prophètes venus de Jérusalem à Antioche à la suite du premier Concile. « *Jude et Silas, qui étaient eux-mêmes prophètes, exhortèrent les frères et les affermirent par un long discours* » (*15, 32*).

Si les prophètes de l'Ancien Testament perçaient parfois les secrets de l'avenir, ce dernier rôle n'est pas refusé à leurs émules du Nouveau Testament : « *en ces jours-là, des prophètes descendirent de Jérusalem à Antioche. L'un d'eux, nommé Agabus, se leva et, sous*

l'action de l'Esprit, se mit à annoncer qu'il y aurait une grande famine dans tout l'univers » (11, 27-28).

Dans les deux passages cités, il s'agit, semble-t-il, de prophètes membres de la communauté de *Jérusalem*, mais les autres chrétientés ne paraissent pas moins privilégiées.

A *Antioche*, qui était, après Jérusalem, le centre le plus important de l'Eglise primitive, Luc nous signale la présence d'un groupe de « prophètes et docteurs » (13, 1). Contrairement à l'avis de Haenchen, il peut s'agir de personnages à la fois prophètes et docteurs. Comme docteur ou « *didascale* », le prophète est encore spécialement inspiré pour interpréter l'Ancien Testament, pour en tirer un enseignement moral et une plus profonde compréhension de l'œuvre du salut.

Parmi les cinq prophètes-docteurs nommément signalés (13, 1), *Barnabé*, qui figure en tête de liste, nous est le mieux connu. Il avait accueilli, à Jérusalem, Saul l'ancien persécuteur, alors que « tous en avaient peur » (9, 26-27) ; plus tard, il était allé le quérir à Tarse pour annoncer avec lui le Christ, pendant une année entière, à Antioche.

Ce Barnabé « était un homme de bien, rempli de l'Esprit Saint » (11, 24) ; voilà qui rend compte du prestige et du rôle du futur auxiliaire de Paul.

En traversant *l'Asie-Mineure et la Grèce*, Paul laissera partout des communautés où des prophètes devront compléter l'initiation chrétienne. Dans ses lettres, il redira à ses fidèles dans quelle estime il tient ces prophètes. Quand il énumère différents ministères, les prophètes sont cités régulièrement en deuxième lieu, immédiatement après les apôtres (1 Cor 12, 28 ; cf. Eph 4, 11). On connaît la grave recommandation faite aux Thessaloniciens : « *N'éteignez pas l'Esprit, ne dépréciez pas les dons de prophétie...* » (1 Thess 5, 19). Aux Corinthiens, qu'il sait « comblés de toutes les richesses », de tous les charismes (1 Cor 1, 5), l'Apôtre marquera encore sa préférence pour le don de prophétie. La charité doit garder, sans conteste, le premier rang, mais ensuite... « *Recherchez la charité, aspirez aussi aux dons spirituels, surtout à celui de prophétie* » (1 Cor 14, 1 ; cf. 14, 24-35).

Mais revenons aux *Actes eux-mêmes*. Après celles de Jérusalem et d'Antioche, d'autres chrétientés voient, en leur sein, se lever des prophètes. Quand Paul eut imposé les mains à *Ephèse*, aux johannites, « *l'Esprit Saint vint sur eux, et ils se mirent à parler en langues et à prophétiser* » (19, 6).

En route pour Jérusalem, où les chaînes l'attendent, Paul en est averti par des prophètes « poussés par l'Esprit », d'abord à *Tyr* (21, 4), puis à Césarée. C'est là qu'il rencontre Philippe et « ses quatre filles vierges *qui prophétisaient* » (21, 9), puis Agabus venu de Judée, à qui l'Esprit inspire, comme aux anciens prophètes, un geste symbolique dont la portée tragique n'échappe à aucun témoin (21, 11-12).

Le don de prophétie n'est pas lié à un groupe particulier de chrétiens ; nous l'avons constaté dans les églises de Pierre comme dans celles de Paul. Dieu n'a pas mesuré ce don avec parcimonie.

## « REMPLIS DE JOIE ET DE L'ESPRIT SAINT »

Comme dans son évangile, Luc nous charme dans les *Actes* également, par l'attention qu'il prête à la nouvelle qualité de la joie.

A la célébration eucharistique, les âmes s'abandonnent à une allégresse qui anticipe celle du festin des noces de l'Agneau. Les traits incisifs, qui marquent le tableau du début des *Actes*, sont inoubliables : « (tous les croyants) rompaient le pain dans leurs maisons, prenant leur nourriture *avec joie et simplicité de cœur* » (2, 46).

Les baptisés ne peuvent s'empêcher de trahir le bonheur qui les envahit. L'eunuque, haut fonctionnaire de Candace d'Ethiopie, remonté de l'eau, « poursuit son chemin *tout joyeux* » (8, 39). Quittant Antioche de Pisidie, Paul et Barnabé laissent derrière eux, une foule de Gentils croyants, « *remplis de joie et de l'Esprit Saint* » (13, 52). A Philippe, la première étape de Paul et de ses compagnons en Macédoine, le geôlier des hérauts de la foi accepte le baptême, lui et toute sa famille. Il accueille alors à sa table les missionnaires prisonniers, « *et il se réjouit avec tous les siens d'avoir cru en Dieu* » (16, 34).

Les conversions font naturellement aussi la joie des missionnaires eux-mêmes. Tel Barnabé ; « lorsqu'il arriva (à Antioche) et qu'il vit la grâce accordée par Dieu, *il s'en réjouit...* » (11, 23). Les simples chrétiens partagent la joie de ces succès. Quand Paul et Barnabé, après leur premier voyage, « traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des païens... *ils causaient une grande joie à tous les frères* » (15, 3).

Il y a pourtant une joie, encore plus authentiquement chrétienne. Battus de verges et exposés au danger de la mort, les apôtres quittent

les lieux de supplice, « *tout joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des outrages pour le Nom* » (5, 41). Ainsi se réalise la parole de leur Maître : quand les hommes vous haïront, « *réjouissez-vous et tressailliez d'allégresse* » (Luc 6, 23).

Dans son évangile, il arrive à Luc de mentionner, d'un seul trait, la joie et l'Esprit Saint : « *Jésus, dit-il, tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit* » (Luc 10, 21 ; cf. Rom 14, 17 ; Gal 5, 22 ; 1 Thess 1, 6). Si, dans les Actes, Luc n'associe, explicitement, qu'une seule fois la joie et l'Esprit Saint (13, 52), nous croyons pourtant pouvoir lire, chaque fois qu'on y parle de joie, comme chaque fois qu'il y est question de l'assurance des premiers missionnaires (la parrhésie), une allusion aux fruits merveilleux du don de l'Esprit.

*Louvain*

Félix GILS, c.s.s.p.

## S. S. JEAN XXIII

« L’Oeuvre du prochain Concile œcuménique est vraiment toute conçue pour rendre leur splendeur sur le visage de l’Eglise du Christ aux traits les plus simples et les plus purs de ses origines, pour la présenter telle que son divin fondateur la créa : sans tache et sans rides. Son voyage à travers les siècles est encore bien loin d’atteindre le moment où elle se transformera dans l’éternité triomphante.

« C’est pourquoi ce que se propose très noblement le Concile œcuménique, dont la préparation commence maintenant et pour le succès duquel s’élève la supplication de toute la terre, c’est de faire un temps de pose autour d’elle pour rechercher dans une étude affectueuse les traits de sa jeunesse la plus ardente et les recomposer de façon à révéler sa force conquérante sur les esprits modernes tentés et compromis par les fausses théories du prince de ce monde, adversaire déclaré ou caché du Fils de Dieu, Rédempteur et Sauveur...

« Une collaboration efficace, en vue de la réussite du II<sup>e</sup> Concile du Vatican est nécessaire, et celle-ci ne peut se traduire que par un effort de sanctification de la part de chaque évêque, de chaque prêtre et du peuple chrétien...

« Chers Fils ! Nous n’hésitons pas à dire que Nos soins et Nos efforts pour que le Concile soit un grand événement pourraient rester vains si cet effort collectif de sanctification était insuffisamment unanime et décidé... »

(13 nov. 1960, *La Doc. Cath.*, 4 déc. 1960, col. 1474-1476.)

# LA DOCTRINE SPIRITUELLE DU VÉNÉRABLE LIBERMANN

d'après l'ouvrage du P. Bernard Kelly

En 1955, a paru en Irlande, avec une chaleureuse préface du T. R. P. Griffin, un livre d'initiation à la doctrine spirituelle du Vénérable Libermann, pour les lecteurs de langue anglaise, signé par le Père B. J. Kelly \*.

Le Très Révérénd Père nous avertit que l'auteur était particulièrement qualifié pour ce travail tant par sa compétence en matière de spiritualité <sup>1</sup> que par sa connaissance étendue des écrits libermaniens. Synthèse réussie qui a le mérite de recourir fréquemment aux textes, si bien que déjà les citations à elles seules pourraient faire du livre un inappréiable trésor pour l'âme. Et le P. Kelly a l'art de les enchâsser pour en faire jaillir tout l'éclat.

Nous avons pensé qu'une analyse de cet ouvrage pourrait intéresser nos lecteurs et les inciter à vouloir le consulter dans le texte original en attendant qu'il soit traduit ou, si on le juge à propos, adapté pour les usagers de langue française.

Livre d'initiation, avons-nous dit ; mais l'expression ne doit pas donner le change, car c'est d'une initiation pour gens avertis qu'il s'agit. Ce genre de « haute vulgarisation » suppose seulement qu'on n'est pas familiarisé avec la personne et les écrits du Vénérable Père ; aussi offre-t-il, même aux initiés, pas mal de choses à glaner.

---

\* Bernard J. KELLY, c.s.s.p. : *The spiritual Teaching of Venerable Francis Libermann*. Ed. Clonmore et Reynolds, Dublin ; Burns, Oates, Londres 1955. 14 x 22 cm, 201 pages.

<sup>1</sup> Citons parmi les autres ouvrages du P. Kelly : *Dieu, l'Homme et Satan* ; *Que votre Règne arrive* ; *Premiers Pas et Progrès dans la Vie religieuse* ; *Les Sacrements dans la Vie quotidienne* ; *Les sept Dons du Saint Esprit*, etc.

Le livre se divise nettement en deux parties, à peu près d'égale étendue. Dans la première, en six chapitres solidement articulés, émergent les grands principes de cette spiritualité théocentrique et christocentrique : la rencontre intime de Dieu et de l'homme par et dans le Christ Jésus, — ce que Dieu veut opérer dans l'âme et comment celle-ci doit s'offrir à une action toute-puissante qui veut être non pas subie, mais acceptée et secondée. Dans la deuxième partie, l'auteur étudie les différents moyens positifs mis à notre portée pour augmenter la vie divine en nous ; nous avons là six autres chapitres, dont le dernier, « l'apostolat » est à classer à part. D'ailleurs tous les sujets traités dans cette seconde moitié de l'ouvrage sont plutôt juxtaposés que liés fortement entre eux.



*Dieu, c'est tout.* Dès l'abord, l'auteur dégage bien l'un des traits originaux de cette doctrine : elle n'est pas le fruit de l'étude même fortement éclairée par la foi, mais celui d'une expérience immédiate et intense. Tel saint Paul par exemple, Jacob Libermann a été comme projeté en Dieu lors de sa conversion puis de son baptême et cette emprise de la grâce, qui se confirmera avec force dans la suite, lui rend évident le fait que « Dieu lui a tout donné ». Cette certitude explique l'accent si personnel et convaincant avec lequel ce témoin authentique de la vie divine affirme sans se lasser : « Dieu est tout » et opère tout dans l'âme. Plus tard, à l'usage des autres, il pourra raisonner son intuition, en précisant qu'il est métaphysiquement impossible à la nature d'accomplir par elle-même la moindre action surnaturelle, mais la mystique a précédé la théologie. Et l'on peut dire que tout le reste de la doctrine découlera de cette première intuition. En effet, si elle maintient le rôle de l'homme dans l'œuvre magnifique de sa sanctification, c'est à sa place et dans son ordre de créature consciente et libre ; il doit se prêter aux avances de l'Amour miséricordieux, favoriser généreusement l'action divine, s'abandonner les yeux fermés pour ainsi dire, au savoir-faire de l'Esprit Saint ; alors le levain agira de lui-même avec toute sa puissance et façonnera en nous l'image vivante de Jésus Christ, nous infusant tous ses sentiments et toutes ses énergies. Le saint Cœur de Marie, temple par excellence de l'Esprit Saint, nous offre le parfait modèle de l'attitude proposée. On voit que les premières clartés reçues par le converti sur l'essence de la vie spirituelle le prédestinait à réussir la fusion des deux Sociétés que nous connaissons.

Dans le deuxième chapitre, intitulé *L'homme n'est rien*, l'auteur revient sur le rôle de l'âme et s'efforce de définir concrètement comment elle doit se tenir habituellement devant Dieu : en esprit d'adoration et d'amour. C'est l'occasion de rappeler à quel point le Vénérable Père avait le sens de Dieu puisé, dit le P. Kelly, dans son milieu juif d'abord, puis à Saint-Sulpice, où florissait la spiritualité de l'Ecole française. Enfin l'expérience du Maître des novices, à Rennes ou à la Neuville, lui a fait sentir la nécessité d'appuyer la formation des jeunes gens sur des bases solides : ils doivent se donner à Dieu seul et se consacrer à sa gloire ; il faut donc qu'ils se situent à leur vraie place devant leur Créateur et devant celui qui est toute perfection. La qualité de l'adoration conditionne celle des relations plus intimes des fils avec leur Père, car le maître des novices ne cloisonne jamais son enseignement : le Dieu créateur est aussi le Dieu Trinité, le Dieu Amour qui demande l'amour. C'est donc la charité, elle-même infusée dans les coeurs par l'Esprit Saint, qui doit exciter le désir ardent du règne de Dieu dans le monde. Alors le zèle des missionnaires sera pur et infatigable. L'auteur a chargé un peu son chapitre en ouvrant ici une parenthèse sur la confiance dont l'adoration doit s'inspirer et en insistant sur l'exemple admirable que nous donnent Jésus et Marie dans la pratique harmonieuse de ces différents devoirs. A vouloir tout dire ou tout rappeler dans un développement donné, on risque de se répéter plus d'une fois. Cette méthode a ses bons côtés, il est vrai.

Voici *la nature et la grâce* en contact, l'une bien fragile et dévoyée, l'autre riche de virtualités infinies. Et ces éléments doivent arriver au parfait accord, sans coup de force de la part du Tout-Puissant ! Quelle tactique adopter ? L'auteur a cru bon de justifier certaines expressions « exagérées » de Libermann au sujet de la corruption humaine. En fait, ce langage, qui nous paraît dur, n'a jamais déteint sur l'attitude pratique du Vénérable Père. On ne discerne aucun complexe de défiance dans les conseils qu'il prodigue ; bien au contraire, il a l'art d'encourager ceux qui seraient tentés de se replier sur eux-mêmes. D'ailleurs, cette manière de parler de la nature déchue est tout à fait conforme à la meilleure tradition catholique. Il est vrai que l'activité naturelle est parfois bousculée, mais c'est une conséquence de la conception très juste que le Père Libermann se fait du surnaturel : si bien doués que soient certains caractères, ils ne feront rien tant qu'ils ne seront pas soutenus par la grâce tandis que certaines âmes médiocres pourront s'élever très haut sous cette influence. Encore une fois, c'est la grâce qui fait tout dans ce domaine (et nous voilà

ramenés au point de départ). Est-ce à dire que le caractère n'a rien à voir dans l'affaire ? Il s'en faut de beaucoup, car il peut opposer plus ou moins d'obstacles selon qu'il est bon, mauvais ou médiocre, mais de toute façon, si la grâce agit fortement et rencontre une âme réceptive, elle aura le dessus et fera des merveilles.

De là l'importance du désir d'une part et de l'humble souplesse qui règle le premier. Les efforts violents, l'impatience inquiète, loin de hâter le progrès, le contrarient beaucoup. Et celui qui s'offre à l'Esprit Saint pour être transformé ne perdra ni sa nature, ni son originalité, mais il les retrouvera épurés et désormais capables de donner leurs vrais harmoniques sous la touche divine. Dans ce chapitre « de la nature et de la grâce », le P. Kelly inclut ce qu'il veut dire sur l'orgueil et *l'humilité*. Il s'inspire largement des traités du même nom que l'on trouve dans les *Écrits spirituels*. On voit bien ici que l'auteur s'adresse à des non-initiés, qui doivent se contenter d'abord des idées plus importantes. Le P. Rétif dans *Pauvreté spirituelle et Mission* complètera très utilement sur ce point l'exposé du P. Kelly.

« L'humilité, dit l'auteur, est la vertu fondamentale, celle qui mène l'action en profondeur. » Cependant, elle est inséparable du *renoncement*, auquel le 4<sup>e</sup> chapitre est réservé. Pour éviter les équivoques, il est rappelé ici que la sainteté, pour le Père Libermann, c'est la vie de Jésus en nous et non pas un degré plus ou moins parfait de renoncement : celui-ci n'est qu'un moyen, d'ailleurs essentiel. A ce terme de « renoncement », l'auteur associe celui de « croix », croix que l'on s'impose et croix que l'on accepte de la main de Dieu. Par là se trouve écartée l'idée d'une ascèse qui viserait à la seule maîtrise de soi. Ce renoncement est dès le début inspiré par l'Esprit Saint et orienté vers l'union à Dieu. C'est Dieu qui suggère les mortifications actives, qui envoie les épreuves, qui les rend aimables, bien plus c'est Lui qui, en nous vivifiant, fait que le Christ souffre en nous et y renouvelle sa sainte Passion. Il n'est donc pas question de système ni de quantité : mortification et renoncement ne sont pas à confondre et le Vénérable Libermann ne les confond jamais. Tout en admettant qu'il faille des pratiques afflictives adaptées à chacun et accomplies avec suavité, il insiste beaucoup plus sur l'ascèse intérieure : d'une part ne pas savourer les joies naturelles, même légitimes, que la vie nous procure, et d'autre part imiter d'aussi près que possible la joie des saints en présence des épreuves variées que la bonté de Dieu nous envoie. Par le truchement des sécheresses, des humiliations, des tentations et de toutes les purifications dites passives, Dieu aura tôt

fait de décaper l'âme de sa rouille. On sent ici toute l'expérience d'un homme qui en a vu de dures et qui a courbé le dos avec une douceur, une paix, une joie calmes et profondes. C'est ce qui donne à ses conseils austères un aspect rassurant et on ne sait quelle lumière attractive. Quelques sous-titres auraient aidé à l'assimilation de ce chapitre plutôt dense pour les lecteurs modernes.

Une fois qu'on a décidé de suivre Notre Seigneur humblement et décidément, on doit éviter de regarder à chaque instant en avant ou en arrière pour mesurer le chemin parcouru ou la distance qui sépare du but ; la vraie sagesse consiste à régler son allure sur celle de son guide, en tâchant de s'oublier le plus possible. Pourquoi se poser une foule de questions pour le moins inutiles : Où en suis-je dans la prière ? Qu'est-ce qui me vaut ces tentations ? Tout cela manque d'abandon, de cet *abandon* qui est la troisième condition requise (avec l'humilité et le renoncement). S'abandonner c'est donc se confier à l'Esprit Saint, les yeux fermés, comme un aveugle se confie à l'instinct de son petit chien, sans s'inquiéter des aléas de la route. C'est l'attitude de l'enfance spirituelle et elle mène tout droit à la sainteté. Cela semble facile quand tout va bien, mais l'abandon prend toutes ses dimensions dans les épreuves ; il devient alors le signe de l'amour pur, celui-là même dont le Vénérable Père a donné un exemple éclatant. Il était toujours content de ce que Dieu lui donnait et ainsi la paix régnait dans son âme.

Cette paix idéale, assurément, n'est pas le lot de toutes les âmes intérieures, mais il en existe une autre, une paix de combat, nécessaire aux débutants et qui n'est qu'un aspect du renoncement : elle consiste à éliminer avec persévérance tout ce qui trouble, tout ce qui oblige à s'occuper de soi au lieu de regarder Dieu seul. Par elle, l'ordre s'établit dans l'âme et se traduit à l'extérieur par un air de *douceur*, une douceur qui n'est ni faible, ni fade. Elle traite autrui avec bienveillance, conserve une égalité d'humeur inaltérable, aide à se supporter soi-même, sans dépit, ni amertume, malgré ses déficiences et ses fautes, et, toujours contente de Dieu, excite à le prier avec une liberté filiale pleine de confiance, d'aisance et de simplicité. Une telle douceur ne peut venir que de Celui qui s'est dit « doux et humble de cœur ».

Nous voici arrivés au 6<sup>e</sup> chapitre qui couronne les autres et qui est peut-être le meilleur du livre. Il traite de *l'union à Dieu*. Après un bref rappel de ce qu'est la vie chrétienne (il s'agit de se laisser transformer totalement en Jésus Christ) et des conditions préalables exigées de l'homme, l'auteur aborde directement la question. Cette

union se réalise, en réponse aux avances de Dieu, par l'exercice des vertus théologales de foi, d'espérance et de charité, qui, chez les saints, tend à devenir habituel. Au début de la vie spirituelle, l'union est intermittente et quand elle existe, se trouve mélangée de sentiments naturels. Sans doute fait-on effort pour purifier son intention, mais par défaut de vrai renoncement, tout ce travail reste superficiel et en partie stérile. A ce stade, le Vénérable Père conseille de ne pas raffiner et de faire de son mieux : en voulant arracher l'ivraie, on abîmerait le bon grain. Continuons à désirer avec calme, cultivons les vertus théologales et tout ira de mieux en mieux. Les vertus théologales : on nous dit bien que le Père Libermann en a fait la pièce maîtresse de sa doctrine et de sa direction ; cependant on peut estimer que l'auteur glisse assez vite à leur sujet. Quels beaux chapitres il aurait pu tirer de leur étude particulière, surtout de l'étude de la foi d'après le *Commentaire de Saint Jean* !

L'âme atteint alors un certain équilibre, un état de prière stable, où elle se retrouve toujours quand elle est vraiment unie à Dieu. Peu à peu, à travers consolations et épreuves, elle progressera sous l'impulsion vigoureuse et délicate de l'Esprit Saint, jusqu'au moment où elle parviendra à la passivité qui marque le commencement de l'âge adulte.

Tel qu'il est, ce chapitre présente un grand intérêt et donnera aux prospecteurs de la mystique le désir de creuser une question aussi passionnante que mal connue : dans quelle mesure l'âme et la doctrine du Vénérable sont-elles contemplatives !



Nous avons entrevu le but de la vie spirituelle ; voici maintenant les moyens d'y atteindre sûrement. Notre analyse, qui sera brève, donnera peut-être à plus d'un l'impression du déjà vu, mais l'auteur a moins visé à l'originalité qu'à l'exactitude et il faut lui en savoir gré. De ces six chapitres les deux premiers traitent de l'oraison et des progrès dans l'oraison. Exploitant surtout les *Ecrits spirituels*, l'auteur décrit avec une certaine abondance les oraisons des débutants (exposé très utile aux novices de la prière mentale), insiste sur la compétence spéciale du Vénérable Père en matière d'oraison affective (il en a dépeint tous les aspects, signalé l'excellence, mais aussi les dangers), parle un peu rapidement des premières purifications qui préparent à la contemplation. De quelle contemplation s'agit-il ? De l'active ou de la passive ? On ne le voit pas bien, car l'auteur ici

encore tourne court et se rabat sur l'oraison du missionnaire. Viennent alors quelques réflexions très pertinentes auxquelles nous souscrivons des deux mains : elles inviteront ceux qui lisent vite à relire lentement ce que le Vénérable Père dit de « *l'union pratique* », dont l'oraison est comme un temps fort. Si aride qu'elle puisse être, si ballottée de soucis et de distractions qu'on voudra, cette oraison qui consiste dans « un acte d'union à Dieu par un regard nourri de foi, d'espérance et de charité » est ou devrait être de nature contemplative ; ainsi comprise, elle livre l'âme du missionnaire à l'action intense des dons du Saint Esprit et centuple son rayonnement.

Le chapitre suivant est intitulé : *Le Directeur spirituel*. Peut-être que « Direction spirituelle » eût mieux convenu, car si les grands principes de cet « art des arts » sont dégagés exactement et peuvent servir à tous ceux qui ont charge d'âmes, la manière du Vénérable Père lui-même, cette manière si souple et si vivante d'appliquer ces principes, est un peu laissée dans l'ombre : on ne voit pas assez le praticien prendre ses diriges là où ils sont pour les conduire aussi haut qu'il peut, selon leurs besoins propres et les vues de Dieu sur eux.

Rien de spécial à signaler sur le chapitre des *sacrements, exercices spirituels et dévotions*. On s'étonnera pourtant que, pour l'Eucharistie, le *Commentaire de Saint Jean* (ch. vi, vv. 51-71) n'ait pas été utilisé.

Excellent chapitre sur *la dévotion à Notre-Dame*. Ceux qui connaissent l'article du P. Barré sur la « Spiritualité mariale du Vénérable Père Libermann » n'y glaneront rien de nouveau, mais tous se convaincront une fois de plus que le cas de ce Juif qui détestait la Vierge Marie avant son baptême et qui, selon le mot de M. le chanoine Blanchard, a vécu une des plus hautes expériences mariales qui soient, offre un témoignage éclatant du rôle tout-puissant de Marie dans l'Eglise. « *Marie doit conduire en nous l'Esprit Saint afin que nous soyons comblés de la surabondance de sa sainteté* », disait le Père Libermann le jour de la fête du saint Cœur de Marie 1851 (N.D., XIII, 716). Il parlait en parfaite connaissance de cause.

Le 12<sup>e</sup> chapitre traite en vingt pages un sujet, *l'apostolat*, qui demanderait un gros volume ; aussi l'auteur a-t-il dû choisir. Il s'attache à montrer d'abord comment, dès sa conversion, M. Libermann a pratiqué de tout cœur l'apostolat qui était à sa portée à ce moment-là, sans chercher un terrain de zèle imaginaire. Cet apostolat a tout de suite été empreint de la charité de Jésus Christ et exempt de tout activisme. Si, plus tard, il a fondé une société missionnaire, c'est que la volonté de Dieu s'est exprimée clairement par l'Eglise

et pendant tout le temps de son supériorat général, ce sera là sa seule ligne de conduite. On devine donc quels conseils il donnera aux autres : ayez un zèle pur et désintéressé ; pour cela soyez des saints et laissez-vous guider par l'Esprit de Jésus ; alors vous ferez des merveilles. Mais l'auteur ne nous le montre pas formant lui-même ses missionnaires au noviciat, rectifiant leurs erreurs pratiques, répondant à leurs difficultés, les aidant à concilier la vie spirituelle et la vie active. On peut regretter aussi qu'aucune allusion ne soit faite à leur condition de membres d'une société religieuse et que le tome IV des *Lettres spirituelles* n'ait guère été utilisé.



Au demeurant, l'auteur a parfaitement réalisé son louable projet : mettre à la portée de toutes les âmes de bonne volonté la substance des écrits libermaniens. Bien informé, clair, méthodique, ce livre constitue un excellent travail d'approche qui attisera le désir de mieux connaître l'homme et toute l'œuvre. Ce premier contact aura révélé la sûreté et la richesse doctrinale du Père Libermann ; après cela, le recours aux sources permettra de goûter tout à son aise un je ne sais quel charme qui invite à la confiance, à la paix, à l'abandon, bref à cet esprit filial qui tient lieu de tout le reste pour ceux qui l'ont reçu.

Cellule (Puy-de-Dôme)

J. LE MESTE, c.s.sp.

PREMIÈRE CHRONIQUE  
D'ÉTUDES BIBLIQUES SUR L'ESPRIT SAINT

*l'Esprit Saint chez saint Jean*

« La dévotion explicite à l'Esprit Saint est entrée dans la pratique des fervents », notait l'éditorial du N° 10 de la revue *Lumière et Vie* (1953, p. 6). Mais à la même date, on pouvait lire ailleurs : « dans la spiritualité moderne, le Saint Esprit ne semble pas tenir une place centrale ». Trop nombreux sont ceux qui ne voient dans cette dévotion qu'une forme accessoire et facultative de la piété ; les lumières ou la force qu'on lui demande sont conçues comme des secours accidentels et passagers. « Et pourtant, quand nous ouvrons le Nouveau Testament pour le lire, non d'une façon fragmentaire et subjective, mais avec l'ampleur et la continuité qui seules permettent d'y découvrir les grandes lignes de la Révélation divine, quelle différence d'éclairage ! Là, au contraire, tout semble converger et culminer dans ce Don ultime et merveilleux fait par Dieu aux hommes » (*La Vie Spirituelle*, N° 378, 1953, p. 491 [32])<sup>1</sup>.

Par ce bulletin nous voudrions simplement témoigner de l'intérêt porté par les exégètes à l'Esprit Saint : un moyen parmi d'autres pour ne pas encourir le reproche de saint Paul : « n'éteignez pas l'Esprit » (1 Thess 5, 19). Nous limiterons, pour cette fois, notre enquête aux études sur saint Jean.

**Le vin des noces de Cana (Jean 2, 1-11)**

Les miracles rapportés par le quatrième évangéliste révèlent la nature réelle du Christ. En rassasiant les foules dans le désert, Jésus les prépare à comprendre qu'il est, lui, le pain vivant descendu du ciel (*Jean* 6) ; après avoir rendu la vue à un aveugle, il proclamera : « Je suis la lumière du monde » (9, 5) ; etc. On peut donc se demander si le miracle de Cana, n'évoque pas également, au-delà du fait matériel, une réalité spirituelle. On admet assez communément que l'évangéliste pense ici au remplacement de l'ancienne Loi par l'abondance des biens messianiques. G. Schulze [28] n'a peut-être pas tort de préciser que le vin nouveau, qui remplace l'eau des jarres destinée aux rites de purification, symbolise le don même de l'Esprit.

<sup>1</sup> Les chiffres mis entre crochets, au long de cette chronique, renvoient au tableau bibliographique présenté ci-dessous p. 199.

Avant d'accorder le miracle, Jésus fait remarquer que *son heure* n'est pas encore venue ; par là il nous renvoie au moment de son exaltation qui conditionne l'effusion de l'Esprit (7, 39 ; 8, 20 ; 12, 23 ; 13, 1 ; 17, 1 et 15, 26-27 ; cf. *Spiritus N° 4*, pp. 301-304). Le maître du repas ignore « d'où vient » (2, 9) le vin nouveau ; ne faut-il pas rapprocher cette expression de celle du chapitre suivant (3, 8) où il est dit du vent, symbole du Saint Esprit, qu'on ne sait pas « d'où il vient » ? Jésus enfin fournit le vin en abondance ; or il est dit aussi, en ce même *Evangile* (3, 34), que l'Esprit sera donné « sans mesure ».

L'auteur défend encore son exégèse par quatre autres arguments que nous ne pouvons résumer ici. Cette interprétation fut déjà celle du P. F.-M. Braun, o.p. [6]. Citons son commentaire qui nous renseigne aussi sur la médiation que l'évangéliste attribue à la Vierge :

« En montrant comment l'intervention de Marie atteint ainsi son résultat, « exceptionnellement, avant l'heure prévue : *Qu'y a-t-il à moi et à toi, femme* ; « *mon heure n'est pas encore venue*, l'évangéliste donne à entendre deux leçons « à la fois. La première, c'est que, l'Heure attendue une fois arrivée, l'intervention de Marie auprès de Jésus sera non plus exceptionnelle mais régulière « et s'exercera avec beaucoup plus de puissance. La seconde est contenue dans « le symbolisme de l'eau changée en vin. On y a reconnu la substitution d'un « régime à l'autre. La production du vin, opérée à la demande de Marie, c'est « l'économie de l'Esprit venant remplacer l'ordre de la Loi. Nous sommes orientés « dans le même sens par la notion de l'Heure. Que celle-ci soit le moment « prévu pour la Passion du Sauveur, inutile de le répéter encore. Mais l'Heure « de la mort de Jésus est aussi celle du don de l'Esprit. Ce synchronisme, « toujours présent à sa pensée, Jean l'a exprimé en notant à propos de la « déclaration faite par Jésus à la Fête des Tabernacles : *l'Esprit n'était pas donné tant que Jésus n'avait pas été glorifié* (7, 39) » (*loc. cit.* p. 73).

Dès son premier miracle, Jésus apparaît donc comme celui qui donnera l'Esprit : il le dispensera quand il aura été glorifié, et à partir de cette Heure, la Vierge pourra faire valoir régulièrement son intercession.

Le P. Braun formule en ces termes cette dernière conclusion :

« De même que (l'Heure n'étant pourtant pas encore venue) la mère de Jésus (séparée de son fils par les exigences de la vie publique) obtint de Jésus « le changement de l'eau en vin (signifiant l'accomplissement de la Loi ancienne « par celle de l'Esprit) ainsi et *a fortiori* (lorsque l'Heure sera venue et que « le temps de la séparation aura pris fin) la mère du Sauveur interviendra « normalement, avec une puissance accrue, dans la transformation opérée par « l'Esprit » (*ibid.* p. 74).

### Naître d'eau et d'Esprit (Jean 3, 3-8)

Dans l'entretien de Jésus avec Nicodème deux énoncés se font écho :

« à moins de naître *d'en-haut*, nul ne peut voir le Royaume de Dieu (3, 3) et « à moins de naître *d'eau et d'Esprit*, nul ne peut entrer au Royaume de Dieu » (3, 5).

On sait que le texte grec du verset 3 (*gennéthēnai anōthen*) permet deux traductions différentes. Il s'agit soit de naître *de nouveau*, traduction retenue par la version latine, Osty, Wikenhauser, Bultmann, etc. ; soit de naître *d'en-haut*, traduction admise par F.-M. Braun, la Bible de Jérusalem, la Bible du chanoine Crampon, etc. Puisque *anōthen* a partout ailleurs, chez Jean, ce dernier sens (cf. 3, 31 ; 19, 11, 23) et puisque cette lecture offre un meilleur parallélisme avec le verset 5 (naître de l'Esprit, il est permis de la préférer à la première).

En tout cas, le P. Braun a intitulé une longue étude sur ce passage, *La vie d'en-haut* [7]. Nous ne pouvons pas suivre l'auteur dans le détail de son exposé très dense, mais notons ce résumé de l'entretien :

« Pour entrer dans le Royaume eschatologique, il est nécessaire de naître d'en-haut. Cette naissance d'en-haut ne peut provenir que de l'Esprit, promis pour les temps messianiques et qui lui-même vient d'en-haut (*apo upsistōn*). « Or l'envoi de l'Esprit suppose accomplie toute l'œuvre de Jésus par son élévation sur la croix, suivie de sa remontée au ciel. Pareille doctrine, Nicodème n'était certes pas en état de la pénétrer à fond<sup>2</sup>. Mais autre était la condition dans laquelle se trouvait l'évangéliste. Qu'écrivant à la lumière du grand événement et de l'Esprit (14, 26), il ait mieux compris la *marturia* (le message) de son Maître, la chose était normale » (*loc. cit.*, p. 14).

En replaçant l'enseignement de Jésus sur la naissance d'en-haut, dans son contexte évangélique, on sera attentif à une triple donnée : 1<sup>o</sup> En nous révélant qu'il nous faut naître de l'Esprit, l'Evangile nous fait réaliser l'étendue de l'amour de Dieu. Cet amour l'a porté à nous donner son Fils unique (3, 16), qui à son tour nous lègue l'Esprit en gage de vie éternelle ; 2<sup>o</sup> Arraché « au monde d'en bas » et introduit dans la société du Père et du Fils, le chrétien aura « pour première consigne d'aimer ce que Dieu aime » (*loc. cit.*, p. 24) ; 3<sup>o</sup> « Une fois admis que la Vie d'en-haut est vie dans l'Esprit, nous devrions conclure que la condition (du) progrès consiste dans une dépendance toujours plus parfaite envers l'Esprit, auquel l'âme se rend accueillante par la foi. C'est ainsi que doivent être comprises les paroles de Jésus adressées, soit à la Samaritaine : ...l'eau que je lui donnerai (...) deviendra en lui une source jaillissant en vie éternelle (4, 14) ; soit aux pèlerins de la Fête des Tabernacles : Qu'il vienne à moi et qu'il boive... (7, 37 ss.) ; soit aux Juifs de Capharnaüm : C'est l'Esprit qui vivifie... Les paroles que je vous ai dites sont Esprit et Vie... (6, 63) » (*ibid.*).

Dans une étude antérieure sur *L'eau et l'Esprit* (Jean 7, 37-38 ; 19, 34 ; 1 Jean 5, 6), le P. Braun [8] constatait que la doctrine de Jean achève admirablement la révélation concernant le baptême, sujet central de l'entretien avec Nicodème : 1<sup>o</sup> *Elle la confirme* : la référence à l'Ancien Testament (7, 37-38) souligne le caractère messianique de l'économie nouvelle ; dans le don de l'Esprit s'accomplissent les promesses vétérotentamentaires. 2<sup>o</sup> *Elle l'explique* : Jésus est la source de l'Esprit (7, 38-39), mais c'est dans l'acte du sacrifice rédempteur

<sup>2</sup> Cf. *Spiritus* N° 4, pp. 299-301 : nos réflexions sur les méprises des auditeurs de Jésus, méprises qui subsistent jusqu'à ce que soit donné l'Esprit de Vérité.

que cette source jaillit pour le monde (7, 39 ; 19, 34-37). 3<sup>e</sup> *Elle la prolonge* : l'Esprit qui est donné au Baptême procède du Père et du Fils (3, 12-13 ; 14, 26 ; 15, 26 ; 16, 7).

H. de Julliot [20] étudie le même passage mais en le reliant à l'entretien avec la Samaritaine. Il s'arrête spécialement au problème de la foi et à la perspective missionnaire : perspective suggérée par l'attitude de la femme qui se hâte d'amener au Christ un groupe de ses compatriotes.

Le mot *pneuma-spiritus* peut recevoir des sens variés mais peut-on hésiter sur la traduction du verset 8 : *spiritus ubi vult spirat?* Th. M. Donn [13] estime que le terme désigne ici directement l'Esprit Saint. Plus généralement pourtant (cf. Lagrange, Osty, Bible de Jérusalem, Bible Crampon, etc.), on s'arrête à une autre version. Le P. Braun n'hésite pas à écrire : le *pneuma* (esprit) « est sûrement le vent. Jouant sur le double sens du mot, Jésus compare l'action invisible de l'Esprit à celle du vent... » ([7], p. 8).

Dans l'expression adorer *in spiritu et veritate*, il ne s'agit pas de l'esprit humain ni de la nécessité d'un culte sincère et intérieur. Jean pense certainement à l'Esprit Saint dont il faut renaître et de qui il faut apprendre la vérité entière sur Dieu. Alors seulement on pourra prendre rang parmi les vrais adorateurs tels que les veut le Père [9]. Une étude sur les textes de Qumrân, relativement proches de l'époque de Jésus, nous montre combien l'expression johannique était préparée par la littérature contemporaine. A Qumrân, le fidèle se sait purifié du péché, éclairé sur les mystères, fortifié dans le chemin de la vertu grâce à l'esprit de Yahvé [26].

### L'Esprit donné « sans mesure » (Jean 3, 34)

« Dieu donne l'Esprit sans mesure », nous dit le texte latin de notre évangile (Jean 3, 34). Voilà une affirmation bien propre à susciter en nous la plus totale confiance ! Mais le texte grec est rendu de diverses façons par les manuscrits et les versions : dans certains cas manque soit le sujet (Dieu), soit le complément (l'Esprit), et des commentateurs anciens ont lu un complément indirect (à lui), qui réserve à Jésus ce don immense. Tout compte fait, le choix demeure entre deux énoncés dont aucun ne correspond parfaitement à celui du texte latin :

I. « Celui que Dieu a envoyé prononce les paroles de Dieu et il (c'est-à-dire Jésus) donne l'Esprit sans mesure. »

Le P. Lagrange commente : « L'envoyé de Dieu par excellence donne, distribue l'Esprit sans mesure : tandis que les anciens prophètes n'en disposaient que partiellement<sup>3</sup>. » Le P. Bouyer, qui admet la même lecture écrit : « Jésus manifeste la vérité et parce qu'il prononce les paroles de Dieu et parce qu'il donne l'Esprit en plénitude »<sup>4</sup>.

II. « Celui que Dieu a envoyé prononce les paroles de Dieu et Dieu, lui (à Jésus) donne l'Esprit sans mesure. »

<sup>3</sup> M.-J. LAGRANGE, *Evangile selon saint Jean*, 7<sup>e</sup> éd., Paris 1948, p. 98.

<sup>4</sup> L. BOUYER, *Le quatrième Evangile*, Paris 1956, p. 97.

Tel est le sens plus généralement admis parmi les exégètes (cf. Bible de Jérusalem ; Bible Crampon ; Osty, Wikenhauser, etc.). Un grand spécialiste des questions johanniques, le P. Braun commente le passage en ces termes : « Si exceptionnelle fut-elle, la vocation du Précurseur ne lui permettait pas de parler des choses célestes ; Jean était encore de la terre... Jésus au contraire, qui est d'En-haut, profère les (choses) de Dieu... Le premier motif pour lequel Jésus pouvait parler des choses célestes venait de son origine divine ; mais le second, c'était le don de l'Esprit qui lui avait été fait *sans mesure*. Nous retrouvons ainsi la piste de la doctrine esquissée en Jean 1, 33, selon laquelle l'Esprit demeura sur Jésus à son baptême » ([10] p. 167).

Contentons-nous de remarquer que la dernière lecture semble davantage dans la ligne des autres témoignages concernant l'Esprit reçu par Jésus. Voici par exemple comment Luc rappelle la scène du baptême : « Jésus, rempli de l'Esprit Saint, revint des bords du Jourdain... » (Luc 4, 1 ; cf. 4, 14, 18 ; Act 10, 38).

### « C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien » (Jean 6, 63)

« Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? », telle fut la réplique des Juifs au Christ lorsqu'il leur annonça qu'il donnerait sa chair pour la vie du monde (Jean 6, 51-52). Le Seigneur alors, de leur répondre : « C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien » (Jean 6, 63 a). Mais cette explication reste pour nous assez mystérieuse. Il ne nous paraît pas que la traduction la plus courante : « c'est l'esprit qui vivifie » (Bible de Jérusalem, Bible Crampon, Osty) soit la meilleure.

Ecouteons le P. J. Galot [14] notre éminent collaborateur, nous expliciter la pensée de l'évangéliste : « Par elle-même, la chair serait impuissante à exercer une action sanctificatrice : elle ne peut agir en ce sens que par l'Esprit. Si l'on veut comprendre davantage le rapport qui existe entre le corps eucharistique et l'Esprit Saint, il faut se souvenir que dans l'Eucharistie est présent le corps glorieux du Sauveur. C'est son corps ressuscité (...) Or l'humanité glorieuse du Christ a pour caractéristique d'être remplie de l'Esprit Saint et de pouvoir transmettre, communiquer cet Esprit. Le corps du Christ, lors de la Résurrection, a été transformé par l'Esprit, spiritualisé. Aussi saint Paul regarde-t-il le Christ ressuscité comme celui qui possède le Saint Esprit et qui le donne pour notre sanctification (...) Par la réception de la chair glorieuse du Christ dans le corps du communiant, se produit par conséquent, dans tout son être un rayonnement de l'Esprit Saint. Remarquons surtout que le Saint Esprit ne voile pas la présence du Christ, comme s'il était un intermédiaire qui ferait écran. Il diffuse spirituellement cette présence ; il fait pénétrer dans l'âme l'action et l'amour du Sauveur. Par lui, la présence du Christ devient plus intime, plus profonde » (loc. cit., pp. 78-79).

Le P. Braun [9] a commenté jadis notre verset de la même façon : « La chair donnée en nourriture, bien sûr, est la chair « immolée et ressuscitée du Seigneur. Elle n'a toutefois de vertu que par l'Esprit Saint, dont il faut, non

« seulement renastre d'En-haut (3, 5-8), mais recevoir continuallement l'influx « vital pour mener une vie conforme à la dignité des enfants de Dieu » (loc. cit., p. 489).

Dans une étude sur les sacrements chez saint Jean, R. Schnackenburg, l'un des meilleurs spécialistes allemands du quatrième évangile, ne parle pas différemment [26]. C'est l'Esprit Saint qui vivifie la chair du Seigneur, qui rayonne en nous par elle et qui diffuse en nous par elle, la présence du Sauveur.

### Des fleuves d'eau vive (Jean 7, 37-39)

Le texte du chapitre 7 de Jean : « De son sein couleront des fleuves d'eau vive » nous place devant un problème de ponctuation qui n'est pas sans importance, puisque d'après une première lecture, l'eau, qui symbolise l'Esprit, sort du Christ, tandis que, d'après une autre lecture, elle provient du croyant : I. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi ! » selon le mot de l'Ecriture : De son sein (c'est-à-dire du Messie) couleront des fleuves d'eau vive. Il parlait de l'Esprit... » (Bible de Jérusalem, de même : Lagrange, Braun, Boismard, etc.).

II. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon le mot de l'Ecriture, de son sein (c'est-à-dire du croyant) couleront des fleuves... » (C'est cette traduction que nous trouvons dans la Vulgate.)

La première lecture, d'après laquelle l'eau sort du Christ, est attestée chez les auteurs les plus anciens : Justin, Irénée, Tertullien. Elle nous livre, comme plusieurs passages du discours de la Cène, un enseignement précieux : le Saint Esprit procède du Christ. D'après l'Ancien Testament, les biens messianiques nous viennent par le Messie ; le renvoi à l'Ecriture n'est donc pas inattendu.

Par contre on ne voit pas dans l'Ecriture de prophétie d'après laquelle l'Esprit proviendrait du sein du croyant. Plusieurs circonstances ont pourtant conduit à adopter cette seconde interprétation. Elle permettait à Origène d'exploiter le texte pour une doctrine qui lui était particulièrement chère. Comme, d'après lui, le chrétien idéal était appelé à devenir, par sa connaissance spirituelle des Ecritures, source jaillissante de lumière et de vertu pour les autres, les versets de Jean lui apportaient un appui intéressant. Étant donnée l'immense influence d'Origène, l'avenir de la lecture proposée par lui était assuré. D'autres Orientaux ont peut-être apporté leur concours à l'exégèse d'Origène pour un motif différent : ceux qui n'admettaient pas que l'Esprit procède du Christ devaient être enclins de ce chef à ignorer la lecture I<sup>5</sup>.

D'après plusieurs études approfondies sur la valeur des témoignages patristiques, on peut admettre sans hésiter que c'est bien le Christ, et non le croyant, qui est présenté, au verset 38, comme source des fleuves d'eau vive [25] [21] [12].

<sup>5</sup> D'après notre symbole, le Saint Esprit procède du Père et du Fils ; ce dernier point fait difficulté aux orthodoxes. « Historiquement, le *Filioque* constitue la principale divergence entre les deux Eglises » (A. WENGER, *Les divergences doctrinaires entre l'Eglise catholique et les Eglises orthodoxes*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, 76 (1954), p. 646 ; cf. pp. 631-654.

En parlant de ces fleuves, Jésus évoque l'accomplissement des Ecritures. Les termes de *Jean* 7, 38 ne figurent pourtant pas littéralement dans l'Ancien Testament, mais on peut citer différents groupes de textes qui pourraient correspondre, pour le fond, à l'idée énoncée par le Christ. Tels sont : 1<sup>o</sup> les passages qui nous décrivent le rocher d'où Moïse fit jaillir l'eau au désert (*Ex* 17, 1-7 ; *Is* 48, 21, etc.) ; 2<sup>o</sup> la légende rabbinique qui avait embelli cette tradition et dont nous avons un écho en 1 *Cor* 10, 4 ; 3<sup>o</sup> les allusions de Zacharie et d'Ézéchiel à une source miraculeuse qui, à partir du temple de Jérusalem, doit féconder ce pays messianique (*Za* 14, 8 ; *Ez* 47, 1 ss.).

Un exégète de l'Ecole biblique de Jérusalem, le P. M.-E. Boismard [4] a proposé récemment une réponse plus précise. Jésus se reporterait ici, au psaume 78, 16 tel qu'il était cité dans le Targum. Voici ce qu'on lit en effet, à cet endroit, dans le commentaire juif : « Il fit sortir des courants d'eau de la pierre et il fit descendre comme des fleuves d'eau coulante. » Une allusion à ce psaume paraîtrait d'autant plus probable qu'à propos de la manne (*Jean* 6, 31), Jésus se référât déjà non pas au récit du livre de l'Exode mais à la formule du psaume 78 (24-25) qui parle du pain des anges.

L'expression : « *De son ventre couleront des fleuves...* » nous a sans doute parfois surpris ; d'après le P. Boismard, il s'agirait d'une traduction trop matérielle ; l'expression araméenne signifierait simplement : « *De lui couleront...* » Un philologue, P. Grelot [17] ratifie cette dernière remarque, mais en même temps, cet auteur met en doute qu'il y ait ici un renvoi au Targum du psaume 78 : « si le texte d'Ecriture cité par Jean se dérobe... à nos prises, la probabilité d'un contact entre *Jean* 7, 38 et le miracle de l'eau sortie du rocher (*Ex* 17, 17, etc.) demeure pourtant très grande » (p. 370), d'autant plus que le miracle était dans toutes les mémoires juives grâce aux légendes qui avaient embelli le fait. Ch. Stein [30] dans une brève notice souligne l'arrière-fond cultuel du récit johannique.

Pour le Père LIBERMANN, qui ne disposait que du texte latin de l'évangile, la fin du verset 38 parlait naturellement des fleuves de grâces que répandra l'âme fervente. Cette promesse de Jésus lui a inspiré quelques-unes des plus admirables pages de son *Commentaire*. Citons-en au moins quelques lignes ; l'illustre Origène ne les eut pas désavouées :

...Notre Seigneur nous communiquera les dons les plus abondants de son Esprit Saint qui nous rempliront tellement de son amour, de sa sainteté, de sa puissance, et de toutes les autres grâces dont il est plein... que nous déborderons, et ne pourrons pas les contenir. Et par le moyen de ces dons, il sortira de nous comme des fleuves de grâces, qui les répandront sur tout ce qui nous environne, et produiront des effets merveilleux de sanctification pour une multitude d'âmes, qui seront rafraîchies, rassasiées, inondées et entraînées par les fleuves de grâces qui sortiront de nous. Non seulement nous aurons la vie en nous, mais il sortira de nous des fleuves de cette eau sacrée, qui portera la vie dans une foule innombrable d'âmes (C.J., 328 ; n.é., 208-209).

### Le Paraclet confondra le monde (*Jean* 16, 7-14)

C'est dans le discours de la Cène que nous trouvons les indications les plus formelles touchant la personnalité de l'Esprit Saint. Et même d'après J. Goitià [16], seul Jean enseignerait clairement que l'Esprit est une Personne.

P. de Haes [18] est moins exclusif, mais il n'en insiste pas moins sur la netteté avec laquelle le 4<sup>e</sup> évangile met en lumière l'origine de l'Esprit à partir du Père et du Fils, doctrine contestée par nos frères orthodoxes. Le même auteur montre qu'on trouve chez Jean de solides appuis pour affirmer que l'Esprit est l'âme de l'Eglise.

Recherchant, dans la Révélation, les indices du caractère personnel de l'Esprit Saint, M.-E. Boismard [5] devait naturellement prêter lui aussi une attention spéciale aux paroles suivantes du discours d'adieu : le Paraclet « *confondra le monde en matière de péché, en matière de justice et en matière de jugement* » (Jean 16, 8 ss.).

« Texte très obscur » répète-t-on après saint Augustin<sup>6</sup>. Le P. Berrouard, o.p. [3] s'y arrête longuement et, à l'encontre d'une opinion fort accréditée, il estime que l'œuvre du Paraclet « est exclusivement intérieure et adressée aux seuls croyants » (p. 365). Les évangiles synoptiques rapportent une promesse (Matt 10, 19-20 et parallèles) selon laquelle l'Esprit inspirera le chrétien qui paraît en accusé devant les autorités humaines : d'après Jean, le chrétien est le juge, et l'Esprit prend, dans sa conscience, la défense du Christ condamné par le monde.

L'Esprit « démontrera le tort du monde » (*arguet mundum*), aux croyants qui se scandaliseraient de la « défaite » du Christ et de l'incrédulité des Juifs. « Le Paraclet prouve successivement que le monde est dans le péché, parce qu'il ne croit pas, que les prétentions du Christ, contre lesquelles il s'élève, étaient justes car Jésus est remonté vers son Père et il y demeure, que la condamnation enfin, qui paraissait l'atteindre a porté en réalité sur le prince du monde et l'a dépossédé de son royaume » (p. 387).

Le P. G.-M. Behler, o.p. [1], [2], philologue averti doublé d'un maître de vie spirituelle, a ratifié cette exégèse, d'abord dans un article de revue, puis dans un commentaire « théologique et spirituel » (Préface du P. Braun, p. 7) de Jean 13-17, où les textes concernant l'Esprit Saint ont tout spécialement retenu l'attention du commentateur.

Dans son étude sur le Saint Esprit et les chrétiens, le P. A. Solignac, s.j. [29] rappelle très brièvement quelques textes de l'Ancien Testament, des Actes et de saint Paul, mais il s'arrête surtout à la doctrine de Jean qu'il résume dans les titres suivants : *Le fidèle du Christ jouit par l'Esprit d'une présence mystique du Christ* (loc. cit., p. 480 ; cf. Jean 14, 15-21) ; *Par l'Esprit, l'enseignement du Christ reste présent dans l'âme du fidèle, en sa vérité toujours actuelle et en son dynamisme vivant* (loc. cit., p. 484 ; cf. Jean 14, 25-26 ; 16, 12-15) ; *Le Christ est aussi, par l'Esprit, présent en son action apostolique et son œuvre rédemptrice* (loc. cit., p. 487 ; cf. Jean 15, 26-27).

Etudiant la morale johannique, O. Prunet [24] consacre une dizaine de pages à l'Esprit Saint. Nous ne dirons pas avec l'auteur que les écrits néotestamentaires et notamment Jean dénient à l'homme naturel « la possibilité d'être

<sup>6</sup> N.D.L.R. — Voir ci-dessus p. 151, note 5 et *Spiritus* 4, pp. 314-315.

sujet moral authentique », mais nous pouvons souscrire à cette autre formule que Prunet emploie à propos du discours de Nicodème : « La moralité n'est vraiment axée dans sa vraie direction que par l'œuvre de Dieu en l'homme, par l'efficace de l'Esprit. Toute autre moralité souffre à la fois d'une déviation et d'une insuffisance qui la condamnent » (*loc. cit.*, p. 51).

J. Coppens, professeur à l'Université de Louvain [11], nous permet de confronter l'enseignement de Jean et celui des moines de Qumrân qui, à l'approche de l'époque chrétienne, portaient un intérêt tout spécial au don de l'Esprit. On admet communément que, parmi tous les écrits du Nouveau Testament, ce sont ceux de Jean qui présentent le plus d'analogie avec cette littérature découverte en 1947. Cependant, d'après notre guide, « le seul parallèle vraiment frappant consiste dans la notion et l'expression *d'esprit de vérité* ». Ici Qumrân ouvre vraiment des voies nouvelles (*loc. cit.*, pp. 221-222), mais à Qumrân, l'esprit qui est très souvent qualifié de « saint », n'est pas une personne : il désigne surtout la force de Dieu qui réalise l'expiation du péché, la justification et, de façon positive, la sanctification, l'horreur du mal, la force de marcher dans les voies de la vertu, l'acheminement vers la perfection, la joie, la science, l'union aux anges et l'union à Dieu (*loc. cit.*, pp. 211-212).

Pour Jean, le baptême dans l'Esprit « est devenu une réalité grâce à la venue, « à la passion, à l'exaltation du Fils de l'homme. Qumrân possède peut-être ce « que nous avons appelé *les prémisses de l'esprit*, mais le vrai baptême, l'effusion « de l'esprit qui assure la purification totale reste (...) une réalité réservée au « grand jour de la Visite finale... » (*loc. cit.*, p. 223).

### L'onction venant du Saint (1 Jean 2, 20, 27)

Quant à vous, vous possédez *une onction* (*chrisma*) venant du Saint, et vous avez tous la science... *l'onction* que vous avez reçue de Lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin, qu'on vous enseigne. Mais puisque *son onction* vous instruit de tout (...), comme elle (*l'onction*) vous a enseigné, demeurez en Lui (le Christ) (1 Jean 2, 20, 27).

De nombreux auteurs se contentent de dire que *chrisma* désigne ici une onction avec l'Esprit Saint ; certains d'entre eux précisent, et pensent à une onction illuminatrice, purement intérieure (p.ex. Mgr Charue) ou au don de l'Esprit conféré soit au baptême (W. Nauck), soit à la confirmation (Belser, etc.).

On peut d'abord rappeler que *chrisma*, comme tous les mots grecs ayant cette finale, désigne non pas une action, un moment passager, mais le produit, la réalité concrète à laquelle l'action est ordonnée. Les termes « science », « vérité » évoquent déjà directement ce résultat qui n'est pas étranger au rôle de l'Esprit (cf. Jean 14, 26). Cependant il n'est pas explicitement question de l'Esprit. Le *chrisma* provient du Saint ; on l'a reçu de Lui : c'est là une désignation de Jésus et non du Père. L'enseignement du Christ est clairement évoqué ici. Il est donc très probable que *chrisma* désigne la doctrine chrétienne signalée au verset 24.

Après une longue et minutieuse étude de nos versets et de leur contexte le P. I. de la Potterie, s.j. [22] conclut : « L'huile d'onction, c'est bien la *parole de Dieu*, non pas toutefois en tant qu'elle est prêchée extérieurement dans la « communauté, mais en tant qu'elle est reçue par la foi dans les cœurs et y

« demeure active, grâce à l'onction de l'Esprit. L'Esprit joue (...) un rôle essentiel pour la compréhension de la parole dans l'Eglise.

« C'est parce qu'on a trop souvent considéré l'illumination intérieure du Saint Esprit, indépendamment de l'enseignement extérieur transmis dans l'Eglise, que le texte de saint Jean pouvait sembler favoriser un certain illuminisme. C'est ce qui empêchait aussi de donner une explication satisfaisante à la phrase de 27b : « vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne ». Si l'enseignement intérieur que les croyants reçoivent de l'huile d'onction présente en eux est identiquement l'enseignement qu'ils ont reçu (v. 24) mais que maintenant ils comprennent et pénètrent davantage dans la lumière de la foi, toute difficulté s'évanouit : il ne peut plus être vraiment question d'une opposition entre l'enseignement extérieur de l'Eglise et l'illumination intérieure. L'huile d'onction, c'est l'unique parole de Dieu à laquelle l'Eglise enseignante aussi bien que les croyants s'efforcent de rester fidèles et qu'ils tâchent ensemble de toujours mieux comprendre » (loc. cit., pp. 44-46).

### L'Esprit, l'eau et le sang (1 Jean 5, 6-8)

Ils sont trois à témoigner : l'Esprit, l'eau et le sang...

On a voulu voir dans la mention de l'Esprit une allusion à la grâce baptismale symbolisée par l'eau (F.-M. Braun) ou à l'enseignement de l'Esprit en général, (J. Chaine, R. Schnackenburg). *I. de la Poterie* [23] signale que les Qumrâniens, aux environs de l'époque du Christ, connaissent une purification par l'esprit de sainteté et de vérité, antérieure à la purification avec l'eau lustrale (*Règle de la communauté* 3, 6b-12) et il constate que Jean parle de même de l'Esprit, immédiatement avant d'évoquer les sacrements d'initiation chrétienne, baptême et eucharistie (« l'eau et le sang »). On peut conclure — puisque « l'Esprit est la Vérité » (1 Jean 5, 6) — que Jean fait également allusion au rôle qui revient à l'Esprit dans la venue à la foi : « Dès lors, ce qui est dit sur le témoignage dans les versets 8-10 s'enchaîne naturellement, par généralisation progressive. Les trois témoignages, celui de l'Esprit, de l'eau et du sang, — autrement dit, celui de la foi, du baptême et de l'eucharistie au moment de l'entrée dans l'Eglise, — visent un même but, aboutissent à un même résultat (eis to en eisin) : révéler la filiation de Jésus (c'est l'objet de la foi) et y faire participer les croyants (par les sacrements). Le témoignage de l'Esprit nous fait croire que Jésus est le Fils (v. 5-10), le baptême et l'eucharistie nous font vivre de la vie divine, vie qui est dans le Fils (v. 11) » (loc. cit., pp. 205-206).

\*

D'après Origène, les textes johanniques sont « la part choisie de toutes les Ecritures ». Puisse ce simple compte rendu nous permettre de relire avec une attention renouvelée quelques-uns de ces textes et susciter en nous une soif plus grande de ces fleuves d'eau vive auxquelles Jésus nous a conviés de boire abondamment.

Félix GILS, c.s.s.p.

# *L'Esprit Saint chez saint Jean* (études bibliques recensées dans la précédente chronique)

- 1 — G.-M. BEHLER, *La double fonction de l'esprit : Avocat et guide*, dans *La Vie Spirituelle* 462 (1960), pp. 614-625.
- 2 — idem, *Les paroles d'adieu du Seigneur (Jean 13-17)*, éd. du Cerf (coll. « Lectio divina » 27), Paris 1960.
- 3 — P. BERROUARD, *Le Paraclet, défenseur du Christ devant la conscience du croyant*, dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* 33 (1949), pp. 361-389.
- 4 — M.-E. BOISMARD, *De son ventre couleront des fleuves d'eau (Jean 7, 38)*, dans *Revue biblique* 65 (1958), pp. 522-546.
- 5 — idem, *La révélation de l'Esprit Saint*, dans *Revue thomiste* 57 (1955), pp. 5-21.
- 6 — F.-M. BRAUN, *La Mère des fidèles. Essai de théologie johannique*, Castermann, Paris 1953.
- 7 — idem, *La vie d'en haut (Jean 3, 1-15)*, dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* 40 (1956), pp. 3-24.
- 8 — idem, *L'eau et l'Esprit*, dans *Revue thomiste* 49 (1949), pp. 5-30.
- 9 — idem, *In Spiritu et Veritate*, dans *Revue thomiste* 52 (1952), pp. 245-274 ; 53 (1953), pp. 485-507.
- 10 — idem, *Jean le Théologien et son Evangile dans l'Eglise ancienne* (coll. « Etudes bibliques »), Paris 1959.
- 11 — J. COPPENS, *Le don de l'Esprit d'après les textes de Qumrân et le quatrième Evangile*, dans *L'Evangile de Jean ; Etudes et problèmes* (coll. « Recherches bibliques » 3), Bruges-Paris 1958, pp. 209-223.
- 12 — J. CORTES QURANT, « *Torrentes de agua viva* », dans *Estudios Bibliicos* 16 (1957), pp. 279-306.
- 13 — Th. M. DONN, *The Voice of the Spirit (Jo 3, 8)*, dans *The Expository Times* 66 (1954), p. 32.
- 14 — J. GALOT, *Le sens de l'action de grâces après la communion*, dans *Revue des communautés religieuses* 32 (1960), pp. 73-88.

- 15 — F. GILS, *L'Esprit de Vérité en saint Jean*, dans *Spiritus* 4 (1960), pp. 297-312.
- 16 — J. GOITIA, *La nocion dinamica del pneuma en los libros sagrados*, dans *Estudios Bíblicos* 16 (1957), pp. 115-159.
- 17 — P. GRELOT, « *De son ventre couleront des fleuves d'eau* » : *La citation scriptuaire de Jean*, 7, 38 dans *Revue biblique* 66 (1959), pp. 369-374.
- 18 — P. de HAES, *Doctrina S. Joannis de Spiritu Sancto*, dans *Collectanea Mechliniensia* (1959), pp. 521-525.
- 19 — Ch. HAURET, *Les adieux du Seigneur (Jean XIII-XVII). Charte de vie apostolique*, Paris 1951.
- 20 — H. de JULLIOT, *L'eau et l'Esprit*, dans *Bible et Vie chrétienne* 27 (1959), pp. 35-42.
- 21 — J.-E. MENARD, *L'interprétation patristique de Jean* 7, 38, dans *Revue de l'Université d'Ottawa* 25 (1955), pp. 5-25.
- 22 — I. de la POTTERIE, *L'onction du chrétien par la foi*, dans *Biblica* 40 (1959), pp. 12-69.
- 23 — idem, *La notion de témoignage dans saint Jean*, dans *Sacra pagina. Actes du Congrès international catholique des Sciences bibliques* (Bruxelles-Louvain 1958), Paris-Gembloux 1959, pp. 193-208.
- 24 — O. PRUNET, *La morale chrétienne d'après les écrits johanniques (protestant)*, Paris 1957, pp. 45-54.
- 25 — H. RAHNER, *Die patristischen Auslegungen von Jo* 7, 37-38, dans *Biblica* 22 (1941), pp. 269-302 ; 367-403.
- 26 — R. SCHNACKENBURG, *Die Anbetung « im Geist und Wahrheit » (Jo 4, 23) im Lichte von Qumran-Texte*, dans *Biblische Zeitschrift* 3 (1959), pp. 88-94.
- 27 — idem, *Die Sakramente im Johannesevangelium*, dans *Sacra Pagina. Actes du Congrès international catholique des Sciences bibliques* (Bruxelles-Louvain 1958), Paris-Gembloux 1959, tome II, pp. 242-243.
- 28 — G. SCHULZE-KADELBACH, *Zur Pneumatologie des Johannesevangeliums*, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* (1955), pp. 279-280.
- 29 — A. SOLIGNAC, *Le Saint Esprit et la présence du Christ auprès de ses fidèles*, dans *Nouvelle Revue Théologique* (1955), pp. 478-490.
- 30 — Ch. STEIN, *Ströme lebendigen Wassers (Jo, 7, 37-39)*, dans *Bibel und Liturgie* 24 (1957), pp. 201-202.
- 31 — H. VAN DEN BUSSCHE, *Le discours d'adieu de Jésus*, Casterman (coll. « *Bible et Vie chrétienne* »), Paris-Tournai 1959.
- 32 — S. B., *Croyons-nous au Saint Esprit ?*, dans *La Vie spirituelle* 378 (1953), pp. 491-503.

# Comment sommes-nous unis à l'Esprit Saint ?

## *À propos de quelques études récentes \**

« Ni l'Incarnation de Jésus-Christ... ni sa sainte Naissance, ni sa Passion, ni sa Rédemption, ni son Ascension ne te profiteront en rien, si tu ne tires avantage de la Pentecôte : si tu perds cela, tu perds tout ce que Jésus-Christ a gagné pour toi ». L'apostrophe est du *Bienheureux Jean d'Avila*<sup>1</sup>. Elle semble d'ailleurs tourner court, dans la mesure où le prédicateur, soucieux d'encourager les âmes à bien préparer cette venue de l'Esprit Saint, préfère s'en tenir à des considérations psychologiques ou morales sur la consolation et la force que doit nous apporter le Paraclet.

Ce n'est pas à dire que Jean d'Avila ignore ou taise la grande réalité mystique impliquée par cette action sanctifiante de l'Esprit dans l'âme des chrétiens. Si la charité emplit les coeurs des croyants, c'est que l'Esprit de toute charité nous est donné, ainsi que le déclare textuellement saint Paul (*Rom* 5, 5). Et si le Christ lui-même avait affirmé qu'il valait mieux pour nous qu'il s'en aille, c'était que, monté à la droite du Père, il pourrait nous envoyer cet Esprit d'Amour (cf. *Jean* 16, 7) « *afin de nous rendre participants à sa divinité* » (Préface de l'Ascension).

Ainsi, d'une part, l'Esprit Saint nous est absolument nécessaire pour que nous profitions de ce que le Sauveur nous apporte, — car « si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, il ne lui appartient pas », suivant la sentence de l'*Epître aux Romains* (8, 9) dont Jean d'Avila fait le leitmotiv d'un autre sermon (*loc. cit.*, p. 74) ; d'autre part, l'œuvre du Saint Esprit semble présupposer une présence

\* *Bienheureux JEAN D'AVILA : Sermons sur le Saint Esprit.* Ed. du Soleil Levant (Coll. « Ecrits des Saints »), Namur 1961.

*Dictionnaire de Spiritualité*, tome IV, col. 1246-1333 : article « *Esprit Saint* ». Ed. Beauchesne, Paris 1960.

*Catholicisme*, tome IV, col. 474-497 : article « *Esprit Saint* ». Ed. Letouzey, Paris 1956.

Dom Germain LEBLOND, o.s.b. ; *Fils de Lumière*. A paraître en 1961 aux Ed. de La-Pierre-qui-Vire.

<sup>1</sup> Ses *Sermons sur le Saint Esprit* viennent justement d'être traduits et présentés dans le volume des « Ecrits des Saints » consacré au *Bienheureux Jean d'Avila* (éd. du Soleil Levant, Namur). Le ton de ces exhortations est si pratique et tellement direct qu'ils demeurent aussi actuels à présent qu'au XVI<sup>e</sup> siècle. (Le texte cité se trouve à la page 59.)

intime et spéciale de la troisième Personne de la Trinité, que le même prédicateur évoque audacieusement de la sorte : « Comment appellerons-nous cette union que le Saint Esprit veut faire et fait avec ton âme ? Incarnation ? Non ; toutefois l'âme est jointe à Dieu avec une telle force et forme une union si puissante et si pacifique que cela ressemble beaucoup à une incarnation, bien que par ailleurs les différences soient grandes... et comme on dit d'une part Incarnation du Verbe, on dit ici-bas *espirituacion* du Saint Esprit (*ibid.*, pp. 138-139).

L'expression employée à dessein par le Bienheureux constituant un néologisme en espagnol, nous voici bien embarrassés pour interpréter cette mise en parallèle avec le cas tout à fait unique de l'union hypostatique en Notre Seigneur, même si l'on nous précise par ailleurs que dans l'Incarnation la nature humaine de Jésus fut élevée jusqu'à l'unité de personne, tandis qu'il n'y a pour nous qu' « unité de grâce ».

\*

Pour nous éclairer, recourons aux dictionnaires. Justement, deux d'entre eux ont plus ou moins récemment dépassé la lettre E, qui comporte évidemment un article sur l'Esprit Saint. Le *Dictionnaire de Spiritualité*, monument de science édité chez Beauchesne, groupe à ce mot une série d'enquêtes positives : d'abord sur les données de l'Écriture (J. Guillet, *s.j.*), puis sur celles de la Patristique grecque (J. Gribomont, *o.s.b.*) ou latine (P. Smulders, *s.j.*) et de la liturgie (F. Vandenbroucke, *o.s.b.*) ; deux études plus systématiques exposent alors la doctrine de « l'Esprit Saint, Ame de l'Église » (S. Tromp, *s.j.*) et « l'Action du Saint Esprit dans les âmes » (F. Vandenbroucke) ; enfin, Jean L. Witte, *s.j.* présente la doctrine et la spiritualité des Églises séparées sur ce point. Ces quelque 90 colonnes de texte apportent une abondante documentation, mise en valeur par de judicieux commentaires ; mais l'on souffre du manque de liens organiques entre les contributions successives. En outre, le témoignage des mystiques reste à peu près inexploité. Sans doute L. Cognet nous réfère à l'École française, mais dans un contexte assez différent, puisque c'est au cours d'un article traitant de l'emploi du terme plus général d' « Esprit » au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Et comment se peut-il que l'on n'ait même pas prévu un paragraphe sur la mystique orthodoxe, si caractéristique à cet égard ?

Le P. Le Guillou, *o.p.*, signale au moins les traits essentiels de cette mystique dans l'article correspondant de *Catholicisme*. Pour se conformer aux perspectives à la fois plus générales et moins techniques de cette encyclopédie, il a su se borner à une synthèse remarquable, bien que succincte, notamment sur l'action intime du Saint Esprit en l'âme de chacun des fidèles.

Suivant ses propres expressions, cette action du Paraclet joue au cœur du chrétien comme « une force de transformation filiale dans le Christ », qui sera en même temps force de révélation, d'amour, d'action victorieuse et de témoignage (col 479).

Sur le problème plus fondamental qui nous occupe — et qui n'est rien de moins que de savoir quels peuvent bien être nos rapports et notre union avec l'Esprit Saint — on trouvera pourtant peu de choses. A la solution indiquée par

Petau, d'une présence « ontologique »<sup>2</sup>, il oppose une fin de non-recevoir, en se retranchant derrière l'autorité du P. Galtier, en effet jusqu'à présent assez généralement admise : en aucune manière, on ne saurait admettre une relation plus spéciale entre la troisième Personne et nous-même, car cela irait directement contre le principe fondamental que toute œuvre *ad extra* — comme l'est non seulement la création, mais jusqu'à la sanctification elle-même — doit être considérée comme le fait de la Trinité indivise (*Dict. de Spir.*, IV, col. 1303).

On ne saurait le mettre en doute, plusieurs conciles ayant affirmé ce point, non sans ajouter, il est vrai, que si l'œuvre de l'Incarnation en particulier est le fait des Trois, ce n'est pas dire pour autant que le terme de cette œuvre vraiment divine — le Verbe incarné — ne soit le propre du Fils<sup>3</sup>. La remarque, déjà, donnerait à penser qu'il n'est point de vérité si parfaitement assurée que l'on ne doive manier avec précaution, en prenant soin de ne pas méconnaître la complexité du réel. Et en théologie plus qu'ailleurs encore !

De fait, il est frappant de voir combien les auteurs de ces articles, semblent gênés par les *a priori* qui grèvent si lourdement la thèse du P. Galtier. « Notre propos n'est pas d'entrer dans cette controverse, qui relève de la théologie systématique... » s'excuse J. Gribomont, en tête de son étude sur les Pères Grecs. Mais l'opinion qu'il s'est forgée secrètement au contact de ces témoins vénérables de la Tradition n'en perce pas moins dans la mention élogieuse qu'il nous donne de la critique dressée par G. Philips en 1948 : « C'est dommage que le P. Galtier vise si exclusivement une conclusion négative ; réfuter l'attribution à l'Esprit d'une activité « hypostatique » si personnelle qu'elle semble exclure le rôle sanctificateur des autres personnes divines. Il est facile d'écartier cette théorie, caricature de la thèse de Petau ; mais pour rendre compte des affirmations insistantes des Pères, il faut reconnaître que chacune des personnes a son mode de communication propre : « ce ne sont pas là... de pures relations avec le dehors, puisqu'aussi bien la grâce nous fait pénétrer réellement *ad intra Dei* » (*Dict. de Spir.*, IV, col. 1259).

Pareillement Dom F. Vandenbroucke, après avoir résumé avec beaucoup de clarté la position de Petau puis du P. de Régnon qui la reprend en la modifiant, conclut que « cette solution respecte les données scripturaires, liturgiques et patristiques sur une présence particulière de l'Esprit. En rendre compte par l'appropriation seule paraît de ce fait, trop pauvre ». S'il croit devoir ajouter quelques lignes plus loin : « quitte à laisser en suspens si une habitation particulière du Saint Esprit relève uniquement d'une appropriation (qui risque de n'être que verbale), ou d'une présence ontologique particulière », la parenthèse n'en demeure que plus significative de son sentiment personnel<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Elle se trouve résumée par Dom Vandenbroucke, *Dictionnaire de Spiritualité*, IV, col. 1305-1306.

<sup>3</sup> Comme le fait remarquer en particulier le XI<sup>e</sup> concile de Tolède (675). Cf. DENZINGER, *Enchiridion Symbolorum*, n° 284.

<sup>4</sup> *Ibidem*, col. 1306-1307. Est-il besoin de rappeler que l'appropriation au sens théologique de ce mot, revient à attribuer « de façon préférentielle mais non exclusive à l'une ou à l'autre des Personnes de la Trinité, des qualités ou des opérations qui, en fait, leur sont communes ».

Il n'est pas jusqu'au P. Le Guillou qui, de son côté, n'écrive à l'occasion : « Le Père est à l'origine de la vocation ; l'Esprit, lui, est l'agent de la transformation intérieure » (col. 479), formule qui semblerait au moins répartir les tâches entre les Personnes divines. Je sais bien que l'on pourra toujours s'excuser en disant : ce n'est qu'une appropriation. Mais justement, ce qu'il y a d'inquiétant et de décevant tout à la fois, dans le continual recours à cette appropriation, c'est qu'elle risque bien d'apparaître comme un pur *Deus ex machina*, ainsi qu'on dit au théâtre, une simple façon de parler, plus ou moins convenable mais certainement équivoque, et finalement par conséquent rien de plus qu'une explication « verbale », suivant la juste remarque de Dom Vandenbroucke.

## \*

Dans ce contexte, il est facile de comprendre l'importance de l'ouvrage que publie Dom Germain Leblond, sous le titre : *Fils de lumière*, puisqu'il démontre « l'inhabitation personnelle et spéciale du Saint Esprit en notre âme, d'après saint Thomas d'Aquin et saint Jean de la Croix »<sup>5</sup>.

On ne saurait reprendre ici une argumentation qui vaut, bien entendu, par la précision, la logique et la densité de ses conclusions successives, autant que par les nombreux textes cités en cours de route. Avant de montrer à tout le moins les perspectives ainsi ouvertes à notre désir d'union intime avec Dieu, il semble utile de dire ce qui a provoqué une recherche si opiniâtre.

L'auteur est Père Maître au monastère de La-Pierre-qui-Vire, et soucieux par le fait même de fonder solidement la doctrine spirituelle qu'il doit amener de jeunes vocations religieuses à mettre en pratique. Or, il se trouvait constamment écartelé entre la vigueur directe, péremptoire, des affirmations de l'Ecriture ou de la Tradition, et l'interprétation que l'on en donne aujourd'hui communément, pour les raisons que nous avons rappelées plus haut. Même les études bien documentées et soigneusement conduites — depuis celle de P. Galtier jusqu'aux études plus neuves et mutuellement complémentaires de Mgr Journet, de Dom Chambat, des PP. Dockx ou Philippe de la Trinité<sup>6</sup> — ont seulement apporté les éléments pour une synthèse à venir qui, faisant justice des vieux préjugés, intégrerait tous ces apports.

Motivée par ces contradictions comme par ces travaux d'approche, la recherche du P. Leblond correspondait d'ailleurs trop bien à ce qui est le propre de la science théologique pour ne point aboutir à des conclusions sûres et fécondes : les ressources de l'intelligence humaine se voyaient appliquées directement, moins à construire un système qu'à préciser le sens et la surabondante richesse du Don que Dieu nous propose. Au surplus, pareille enquête choisissait pour guides — par-delà toutes les constructions subséquentes allant de Jean de Saint-Thomas à Petau — deux maîtres indiscutés de la pensée chrétienne : Thomas

<sup>5</sup> C'est le sous-titre de cet ouvrage, à paraître au cours de l'automne 1961, Presses Monastiques, Abbaye de La-Pierre-qui-Vire (Yonne).

<sup>6</sup> Les principales études se trouvent citées dans le *Dict. de Spir.*, IV, col. 1307.

d'Aquin, théologien qui fut un saint, et Jean de la Croix, docteur mystique spécialement pertinent sur le point qui nous occupe.

Tous deux, en effet, l'affirment clairement : « Le Saint Esprit lui-même (*ipsem est*) est donné et envoyé (Ia, q. 43, a. 3) ; « La personne divine elle-même (*ipsa divina persona*) est donnée (Ia q. 43, a. 3, ad 1) ; « or, comment cela se fait-il, il n'y a point de sagesse ni de pouvoir pour le déclarer, si ce n'est en montrant comment le Fils de Dieu nous a obtenu ce haut état, et mérité cette situation sublime (comme dit saint Jean) de pouvoir être fils de Dieu... et Il le demanda au Père dans le même saint Jean lorsqu'il a dit : Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux qu'où je suis, ils soient avec moi, pour qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée, c'est à savoir, *faisant en nous par participation la même œuvre que moi je fais par nature, qui est de spirer l'Esprit Saint* » (Cant. spir., str. 38, verset 1).

Les témoignages de saint Thomas et de saint Jean de la Croix se rejoignent donc formellement : le Saint Esprit lui-même, *en Personne*, nous est donné, pour que nous le donnions, avec le Fils, au Père. C'est tellement clair que la question n'avait pu échapper aux théologiens. Par exemple, dans un article de « Lumière et Vie » sur *Le don de l'Esprit au chrétien*, le P. Paissac se la posait clairement en ces termes : « Si l'Esprit est Amour divin, comme on l'a dit, et si la charité accomplie rend présent l'amour divin au cœur de l'homme, ce cœur n'est-il pas en possession du Saint Esprit lui-même ? » Lui aussi recourait alors à l'autorité du « saint théologien recommandé par l'Eglise » : saint Thomas, concluait-il, « laisse entendre que l'acte de charité théologale établit une relation vivante avec la personne même de l'Esprit... notre amour... rejoint l'amour que Dieu se porte à lui-même et qui aboutit à la personne vivante du Saint Esprit » ?

Le grand mérite de la thèse de Dom Leblond vient de ce qu'elle établit et analyse aussi précisément qu'il est possible (ici-bas) quelle est cette « relation vivante » ou, si l'on préfère employer les termes de saint Jean de la Croix, en quoi consiste réellement cette possibilité de « spirer l'Esprit Saint ». Voici du reste comment l'auteur présente lui-même le propos de son livre :

Le Saint Esprit est « produit » de toute éternité par le Fils (comme par le Père) dans cet acte d'amour éternel par lequel Il aime son Père (*Abba, Père*), et le Fils donne au Père cet Amour infini qui est l'Esprit d'Amour, et Il le Lui donne librement. Et ce même Esprit, nous dit saint Jean de la Croix, est donné à notre âme, sans que nous le produisions de quelque façon (évidemment!), mais bien pour que nous le donnions librement au Père, comme notre amour de fils conformé au Fils par nature, faisant en participation avec le Fils, et par le Fils, la même opération qu'Il fait par nature, qui est de spirer le Saint Esprit vers le Père, d'établir entre notre personne et la personne du Père, ce Lien d'amitié divine que le Fils possède de toute éternité avec le Père, et qui est l'Esprit Saint (*op. cit.*, Introduction).

<sup>1</sup> Dans *Lumière et Vie*, juin 1953, p. 48. Parallèlement le R. P. BOUYER avait écrit : « l'Esprit en nous, c'est exactement le lien vivant de notre appartenance à la Sainte Trinité. C'est par ce Don que la Sainte Trinité qui est un monde à elle-même, le seul monde réellement parfait, devient notre monde à nous aussi » (*Le sens de la vie monastique*, Turnhout 1950, p. 135).

Afin de le montrer, Dom Leblond suit la méthode préconisée par l'encyclique *Mystici Corporis*, à la suite du 1<sup>er</sup> concile du Vatican et de Léon XIII : « Pour s'efforcer de trouver la lumière qui permettra de discerner au moins un peu les secrets de Dieu, il faut comparer les mystères entre eux et avec la fin dernière à quoi ils sont ordonnés... cette union admirable qu'on appelle inhabitation ne différant que par la condition ou l'état de celle où Dieu embrasse ses élus en les béatifiant » (*ibid.*). Après avoir examiné, dans une première partie de son ouvrage, la Lumière de Gloire ainsi que la grâce et les vertus théologales, Dom Leblond étudie la participation du juste, du parfait, du bienheureux, aux actes divins de connaissance et d'amour qui constituent toute la vie filiale du Fils par nature.

[Il montre en particulier comment] l'âme du bienheureux reçoit en participation selon la capacité finie de son être, c'est-à-dire selon un *esse fini* (et un *agere fini*), l'Intelligence divine avec son *Intelligere*, la Volonté divine avec son *Amare*, et les reçoit comme siennes, mais par l'action permanente de Dieu qui, imprégnant continuellement en elle l'*image de son Fils*, donc du Verbe en acte de connaissance et d'amour de son Père, lui donne de faire conjointement avec le *Fils*, Dieu opérant cela en elle, les opérations propres de connaissance et d'amour du *Fils*, en particulier lui donne de spirer le Saint Esprit vers le Père, comme nous l'avons dit, et cela conjointement et par et avec et dans la spiration que le *Fils fait du Saint Esprit vers le Père*.

Et qu'on le remarque bien, il faut entendre le mot « spirer » en son sens proprement divin et trinitaire et non pas en je ne sais quel sens métaphorique. Le bienheureux participe réellement (mais ne fait que le participer) le *spirare filial*, la spiration que le *Fils fait du Saint Esprit vers le Père*.

*Ce n'est qu'une participation.* De même que l'intellect ou la volonté finis ne peuvent recevoir l'Intellect ou la Volonté divine comme acte inhérent, mais seulement participer leur propriété opérative divine selon la lumière de gloire ou la charité finies (*proportion à l'Objet opératif divin*), ainsi le bienheureux, en sa volonté finie, ne peut pas recevoir le *Spirare* du *Fils* comme acte inhérent, mais seulement participer, selon un *agere fini*, sa propriété opérative qui est d'établir, au moyen du Saint Esprit, un *nexus* d'amour d'amitié entre lui, bienheureux adopté dans le *Fils*, et le Père ; le Saint Esprit étant alors ce que le Père donne au bienheureux et ce que le bienheureux rend au Père en conformité d'amour, sans aucunement « produire » le Saint Esprit (...) Il ne fait que l'établir comme lien d'amour, comme *nexus*, ENTRE LUI, BIENHEUREUX, ET LE PÈRE. L'effet du *spirare* du bienheureux est uniquement de le faire entrer LUI BIENHEUREUX, en participation du Lien d'amour que le *Fils* entretient avec le Père, de le mettre en relation réelle au Saint Esprit comme à son lien d'amour d'amitié avec le Père (*op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, chap. II, La parfaite vie filiale).

La voilà bien cette pleine réciprocité de l'amour dont parle saint Jean de la Croix !

[Même ici-bas], l'âme totalement pauvre, dénuée de toute attache habituelle, n'a plus en sa volonté qu'une inclination : celle de la charité. La Volonté divine est alors devenue sa volonté. La charité ne joue plus simplement le rôle d'un *habitus de la volonté* parmi d'autres. Cette volonté est devenue totalement *Volonté de Dieu* et donc Volonté du *Fils*, puisque c'est celle-ci qui est l'exemplaire de la charité.

Alors l'âme peut émettre *passivement* et comme si à partir de sa charité l'acte même de la Volonté du *Fils*, le *Spirare* du *Fils*, mais sous mode fini (*agere ontologiquement fini*), et cela, consécutivement au pur jugement de sagesse filiale [qui lui fait désirer pleinement, comme son bien propre la gloire et la joie du Père].

C'est ici-bas la plus parfaite participation à la bénédiction du *Fils*. Avec le *Fils*, l'âme émet son jugement de sagesse filiale et spire le

Saint Esprit vers le Père (au sens que nous avons précisé). Mais cette participation reste *intermittente*. Ce n'est donc pas encore la fin ultime (d'ailleurs, se faisant dans la nuée, elle ne peut être parfaite). [Au ciel, seulement], la spiration [sera] permanente et pleinement consciente dans la vision et non plus seulement dans la nuée (*ibid.*, chap. III, Rôle du Don de Sagesse).

Nous serons entièrement devenus « Fils de Lumière », possédés par l'Amour et possédant l'Amour.

De la sorte — et sans l'avoir cherché puisqu'il ne connaissait même pas ces sermons de Jean d'Avila — Dom Leblond nous permet de justifier les assertions étonnantes que nous rappelions au début de cette chronique.

D'une part, l'union de nos âmes avec le Saint Esprit est bien réelle, profonde, et si spéciale qu'elle semble exiger la création d'un mot nouveau comme « *espirituacion* », pouvant même à la rigueur être mise en parallèle avec « l'incarnation » du Verbe. Seulement, préciserait Dom Leblond, dans le cas de l'union hypostatique, c'est selon son propre *esse personale* que le Fils de Dieu assume l'unique nature humaine née de la Vierge Marie. Tandis que, nous recevons le Saint Esprit — j'entends bien : la personne même du Saint Esprit — comme nôtre, non point selon cet *esse personale*, mais pourtant réellement, comme « objet intérieur d'opération », comme *pondus amoris*, comme lien d'amour entre nous et le Père : « L'Esprit Saint est véritablement la seule Personne divine qui se joigne à notre esprit en tant que forme objective » (*ibid.*, chap. 6, *Témoignage de la Tradition*).

C'est là ce qu'enseigne saint Paul sous la triple comparaison de l'*encre*, du *sceau* et de l'*onction*, qui lui sert pour caractériser l'œuvre de l'Esprit en nos cœurs. Dom Leblond peut, à la fin de son ouvrage, analyser les textes de l'Apôtre en montrant combien ces images doivent être prises en rigueur de terme. Car l'Esprit est bien la Personne divine capable d'écrire en nous comme une *encre* les lettres de l'Unique Verbe de Dieu ; il est bien le *sceau* capable de nous marquer de l'empreinte du Fils qui est l'Image parfaite du Père ; enfin, il est par-dessus tout l'*onction* pénétrante, intime, qui vient nous imprégner de « la bonne odeur du Christ ».

De sorte qu'il apparaît clairement que, si pour les chrétiens, « vivre c'est le Christ », celui qui nous conforme à ce Maître bien-aimé, nous rendant comme lui, « des fils pour notre Dieu », c'est l'Esprit Saint. On rejoint ainsi l'autre assertion de Jean d'Avila, prétendant que seule la Pentecôte, c'est-à-dire le mystère du Don de l'Esprit, nous permettrait de profiter du salut opéré par Jésus : seul en effet le Paraclet peut nous unir assez véritablement au Seigneur pour que les mystères de sa bienheureuse Passion, de sa sainte Résurrection et de sa glorieuse Ascension devenant nôtres, nous soyons admis à dire comme lui, avec Lui, dans le même Esprit filial : *Abba, Pater, notre Père*<sup>8</sup>.

Claude JEAN-NESMY, o.s.b.

<sup>8</sup> Il aurait fallu pouvoir au moins esquisser pourquoi et comment l'œuvre du Saint Esprit et celle du Verbe incarné, dans notre sanctification, sont ainsi corrélatives. Nous devons nous borner à renvoyer au chapitre que Dom LEBLOND consacre à cette question (2<sup>e</sup> partie, chap. 4, *Missions du Fils et de l'Esprit*).

# LE SAINT ESPRIT DANS LA BIBLE

## *Analyse de quelques synthèses récentes*

*La révélation progressive de l'Esprit Saint dans l'Ancien Testament a fait l'objet naguère de nombreuses études de van IMSHOOT, publiées en diverses revues entre 1934 et 1936 et résumées dans le n° 2 de Bible et Vie chrétienne (1953, pp. 7-24). Depuis lors le P. GUILLET a repris en divers endroits ce même sujet (Lumen Vitae, 1953, pp. 18-32 ; Thèmes bibliques, 1951-1958, pp. 208-255 ; Grands Thèmes bibliques, ouvrage collectif, Ed. du Feu Nouveau, Paris 1959, pp. 179-188).*

*En 1954-1955, Dom MAERTENS s'attachait à son tour, aux mêmes recherches pour le compte des cahiers Evangile. Spiritus a déjà eu l'occasion de présenter à ses lecteurs la synthèse dessinée par le P. HENRY pour la collection « Je sais — Je crois » (L'Esprit Saint, Ed. Fayard, Paris 1959, pp. 7-54 ; cf. Sp. 4, 394-395). Le Dictionnaire de Spiritualité a donné récemment deux articles sur l'Esprit Saint qui s'ouvriraient par une large enquête scripturale ; l'une, signée du Père Guillet (D.S., tome IV, art. Esprit Saint, col. 1246-1257, Ed. Beauchesne, Paris 1960) utilise le travail déjà paru dans Grands Thèmes bibliques ; l'autre a été menée par le P. LECUYER à propos de la docilité au Saint Esprit. S'agissant d'un ouvrage trop volumineux et trop coûteux pour être entre toutes les mains, nos lecteurs nous sauront gré de leur apporter les conclusions de ces travaux. Il nous faut dire aussi ce qu'apporte de nouveau en ce domaine le volume du P. ISAAC, récemment paru aux Editions du Cerf (« La Révélation Progressive des Personnes divines », pp. 103-209).*

GUILLET (Jacques), s.j. : *Thèmes bibliques*. Ed. Aubier (coll. « Théologie » N° 18), 2<sup>e</sup> éd. Paris 1958. 14 x 23 cm, 284 pages.

Dans son chapitre 7 « *Le souffle de Yahvé* » (pp. 208 à 255), l'auteur fait l'inventaire des différents sens du mot « Esprit » dans la Bible. Il les classe en

6 § correspondants à des sens de plus en plus spirituels. Dans chaque étude, les mots et expressions sont suivis dans leur évolution historique jusqu'à leur aboutissement dans le Nouveau Testament.

Le § I traite l'aspect le plus matériel : « *le vent, souffle de Yahvé* ». Dans la poésie hébraïque en effet, le vent est « *le souffle des narines de Yahvé* » (Ex 15, 8, 10 ; Ps 18, 16), souffle de fureur qui balaye les païens et les pécheurs, qui pourfend la mer, « *symbole des forces hostiles à Dieu* ». Le vent est produit immédiatement par Yahvé ; il est son

<sup>1</sup> N. D. L. R. — L'auteur écrit « *Yahweh* », mais dans l'article plus récent qu'il a rédigé pour le *Dictionnaire de Spiritualité*, nous retrouvons l'orthographe simplifiée que nous adoptons.

instrument toujours docile. Il sera son messager privilégié ; c'est lui qui porte la parole de Dieu et impose l'exécution de sa volonté jusqu'au bout du monde. C'est sans doute ce rôle qu'il faut assigner à l' « esprit battant des ailes au-dessus du chaos » de Gen 1, 2 que l'auteur étudie en détail. Dans l'Evangile, le vent perd tout son mystère, mais il reste encore un symbole privilégié de l'action divine (Jean 3, 8) et la tempête qui accompagna le miracle de la Pentecôte reste dans la ligne de l'Ancien Testament.

Dans un domaine déjà moins matériel le § 2 traite du « *souffle de vie, souffle de Yahvé* ». Dans un verset bien connu « le psaume 104... décrit le flux et le reflux de la vie sur la terre selon le rythme de la respiration de Yahvé (Ps 104, 29, 30) ». Toute vie sur terre vient en effet du souffle de Yahvé, mais cette fois, du « souffle de sa bouche », souffle bienfaisant et porteur de vie. L'homme en bénéficie de façon toute spéciale (Gen 2, 7). Dans les conceptions hébraïques en effet, l'homme est chair et esprit, une chair animée d'un souffle vital. Si ce souffle est bien personnel, il est aussi d'origine divine et la pensée hébraïque parviendra difficilement à unir ces deux aspects. Elle souligne d'ailleurs plutôt le second, ce qui éclaire plus d'un texte du Nouveau Testament où « esprit » ne signifie pas une partie supérieure de l'homme, mais la puissance de Dieu (Jean 4, 24 ; 6, 63 ; 2 Cor 3, 6).

Jusqu'ici, nous restions dans le domaine de la religion naturelle. Mais « *l'Esprit de Yahvé* » (§ 3) a une autre mission, non moins importante, celle d'animer l'histoire du peuple de Dieu. Cet Esprit fond sur un homme pour le mouvoir, parfois de l'extérieur (Elie, Ezéchiel, le diacre Philippe) mais le plus souvent de l'intérieur, et le rendre apte à une mission spéciale. Au début c'était une mission militaire de libération (les Juges) ou une manifestation extatique (les anciens prophètes). Mais peu à peu ces interventions se stabilisent et s'intériorisent : le roi possède l'esprit en permanence (Is 11, 2) pour bien gouverner, les prophètes en sont animés dans leur mission de témoignage. C'est surtout dans ce rôle de témoignage que les « Actes » nous montreront l'Esprit Saint à l'œuvre, mais il faut noter que les autres charismes

des héros d'Israël s'y retrouvent, et en abondance.

Mais l'action de l'Esprit divin ne se limite pas à quelques héros isolés. On attendait pour l'époque messianique « *l'effusion de l'Esprit* » (§ 4) sur tout le peuple. Les prophètes en attendent surtout un renouvellement des cœurs, l'apparition d'un peuple totalement fidèle à l'alliance (Is 32, 15-20 ; Jer 31, 33 ; Ez 36, 25-27). L'intériorité de cette action est rendue sensible par le vocabulaire lui-même : l'Esprit est versé, répandu ; il mouille et imprègne, comme la pluie qui féconde la terre. C'est dans cette ligne qu'il faut situer certaines expressions du Nouveau Testament : « baptiser dans l'Esprit » (Marc 1, 7, 8 ; Act 1, 5), « l'eau vive » de saint Jean (Jean 7, 38, 39).

Le terme « *Esprit Saint* » (§ 5) apparaît seulement dans la troisième partie d'Isaïe (63, 9-14), avec une personnalité et un rôle tout à fait nouveaux. La « face de Yahvé » qui mena la geste de l'Exode, c'était Lui. L'Ancien Testament ne reprendra le mot que dans quelques prières mais prépare la synthèse que fera le Nouveau Testament ; dans toutes les manifestations de l'Esprit, les chrétiens reconnaissent la même personne divine à l'œuvre.

Le § 6 (*Le Verbe et l'Esprit*) sert de conclusion. Au terme de cette enquête, la personnalité de l'Esprit Saint reste insaisissable. Tout ce que nous savons de Lui c'est qu'il est l'Esprit de Jésus, ce qui nous rappelle le lien déjà remarqué dans l'Ancien Testament entre Parole et Esprit. Les deux se complètent dans le plan de Dieu : l'une s'impose comme du dehors, se fait connaître et entendre à l'homme — l'autre s'insinue et pénètre, anime et transforme de l'intérieur.

Cet aperçu fera suffisamment sentir combien l'étude du P. Guillet est dense et approfondie. Ce n'est pas que le sujet soit épuisé ; plusieurs pistes pourraient encore être suivies ; par exemple, l'emploi du mot esprit comme synonyme de personnalité dans les langues sémitiques, le rôle de l'esprit dans la vie morale selon les écrits de Sagesse (quoique l'auteur en fasse mention à la p. 250), etc. Malgré tout, ces pages surtout dans les premiers paragraphes apportent suffisamment d'éléments neufs pour rendre

leur lecture enrichissante ; lecture qui reste assez facile, car malgré son aspect technique (études de vocabulaire, analyses de textes, nombreuses citations) ce chapitre, comme tout le livre, peut être un ouvrage de théologie.

Pierre BUIS, c.s.s.p.

MAERTENS (Thierry), o.s.b. : **Le souffle de l'Esprit de Dieu.** Ed. Desclée de Brouwer (coll. « Thèmes bibliques »), Paris 1959. 13 × 20 cm, 144 pages.

L'auteur distingue trois étapes dans l'histoire de l'Esprit de Dieu et de sa révélation. « L'Ecriture nous parle d'abord du souffle de Dieu agissant sur les éléments et les phénomènes, puis de l'Esprit de Dieu influençant les personnes et les élus, enfin du Saint Esprit lui-même à l'œuvre dans le Christ et l'Eglise » (p. 10).

Dans le chap. I (*Le souffle de Dieu*, pp. 13-25), l'auteur s'arrête aux deux catégories : le souffle du vent et le souffle de la respiration. Même sous ces deux aspects très proches encore de l'expérience humaine, le souffle est déjà « fortement spiritualisé » ; il s'agit bien du souffle de Dieu. « C'est Yahvé qui envoie le souffle du vent pour gouverner le monde et pour sauver son peuple ; c'est le même Yahvé qui envoie son souffle pour faire vivre l'homme » (p. 24). Dès les premières pages, le lecteur entre en dialogue avec Yahvé, le maître absolu de l'homme et de l'univers. Dès le début, aussi, lui apparaissent les traits essentiels de la « ruah<sup>1</sup> » de Dieu : « son origine divine, son appartenance au monde supra-terrestre, mystérieux, sa connexion avec la vie, avec l'eschatologie, avec la vie morale » (p. 25). Ces traits seront approfondis dans la suite.

Au chap. II (*L'Esprit de Dieu* (pp. 29-53), l'enquête est toujours limitée à l'Ancien Testament, mais déjà il s'agit d'un souffle surnaturel » (p. 31). Certes, il est encore question de l'Esprit qui, comme le souffle du vent, enlève les prophètes (Ez 3, 12, 14 ; 8, 3 ; I Rois 18, 12) ; il s'agit pourtant spécialement d'un esprit intérieurisé qui anime les prophètes (« l'esprit entra en moi... », dira par ex. Ezéchiel 2, 2), et on prévoit un Messie

tout spécialement soutenu et pénétré par l'Esprit (Is 41, 2 ; 61, 1). L'Esprit créera le peuple messianique : « Voici que je vais faire venir en vous l'esprit et vous revivrez ? (Ez 37, 5) ; « Je mettrai en eux un esprit nouveau... afin qu'ils marchent selon mes lois... » (Ez 11, 19-20 ; cf. Joël 3, 1-5).

Nous avons été frappé par les affinités de ces deux chapitres avec les pages que E. JACOB consacre à l'esprit dans sa « *Théologie de l'Ancien Testament* » (Neuchâtel-Paris 1955, pp. 98-103). Les deux auteurs partent des mêmes attaches matérielles (le vent de la nature, le souffle respiratoire) et s'arrêtent aux mêmes traits essentiels. E. Jacob est un peu plus attentif à montrer le progrès chez les auteurs postexiliques par rapport aux écrits antérieurs, mais Maertens, s'adressant à un public moins spécialiste réussit en somme à mieux faire valoir la richesse du thème envisagé.

A juste titre, le chap. III, *Le Saint Esprit* est le plus développé (pp. 57-139). « Cet Esprit Saint, personnel, apparaîtra comme un souffle, « un vent puissant », qui va pousser les apôtres à travers le monde, comme un souffle prophétique qui va inspirer les disciples de Jésus, nouveaux prophètes du Seigneur, après avoir ressuscité lui-même le Christ, tel le nouvel Adam » (p. 57).

Le lecteur mis en appétit par cet avant-propos bien prometteur ne sera généralement pas déçu dans les divers paragraphes qui suivent : la nouvelle Pentecôte, les nouveaux prophètes (les apôtres, les sept diacres, le Messie surtout), la nouvelle Alliance (la loi cédant la place à l'Esprit, etc.), la création nouvelle : l'homme nouveau, le culte en Esprit, les signes de l'Esprit, l'Eglise et l'Esprit.

Groupés de façon thématique, les textes du Nouveau Testament, avec leur commentaire approprié, offrent au lecteur une lecture spirituelle très enrichissante. Le souffle littéraire est au diapason du sujet traité.

La première partie se présente comme une œuvre longuement mûrie : une première publication, « entièrement refondue » pour les Cahiers *Evangile*, paraît ici dans une troisième édition avec « de nouvelles mises au point » (p. 7). Les brèves références aux exégètes

<sup>1</sup> Mot hébreu qui signifie « souffle ».

de métier (Boismard, Braun, Cerfaux, Guillet, Lemonnier, J. Schmitt, etc.) donnent au lecteur une excellente garantie pour l'ensemble de cette étude. On ne se ralliera pourtant pas toujours à l'avis de l'auteur. A cause du contexte, le verset 38 du chapitre 10 des « Actes » évoque évidemment l'onction du Christ au Baptême. Maertens le reconnaît à la p. 89 et déjà à la p. 84, mais, plus loin, à la p. 134, il cite textuellement Act 10, 38 en parlant de l'investiture messianique de Jésus lors de sa Résurrection. La « parole venue du ciel » est, bien sûr, un élément important dans la scène du Baptême, mais Maertens exagère cette importance quand il pense que Pierre veut (dans Act 10, 37-38) « comparer cette parole à l'onction même de l'investiture » (p. 89). Il est par trop clair que l'apôtre parle d'onction par référence à l'Esprit descendu sur Jésus selon l'annonce d'Isaïe 42, 1 ; 61, 1 (textes cités par Matt 12, 18 et Luc 4, 18). Dans Matt 3, 10, 12, il est question du feu (qui ne s'éteint pas, v. 12), dans lequel le Messie consumera tout mauvais arbre et les bales quand il opérera le triage définitif. Ne faut-il pas penser à ce feu, moyen de punition, dans la formule du « baptême (c'est-à-dire purification) dans l'Esprit Saint et le feu » ? Le Messie accordera aux uns le don de Dieu par excellence, le Saint Esprit, et aux autres il fera subir le châtiment de Dieu. Maertens préfère voir dans le feu un signe de l'Esprit (p. 133).

D'après les éditeurs, la collection *Thèmes bibliques* a pour objectif de jeter sur les réalités présentes la lumière qui émane de leur élaboration progressive à travers l'Écriture. Le présent ouvrage, quoiqu'il ne vise pas à délimiter une série d'étapes successives dans l'Ancien Testament atteint bien cet objectif.

Félix GILS, c.s.sp.

LECUYER (J.), c.s.sp. : **Docilité au Saint Esprit**, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, tome III, col. 1471-1482. Ed. Beauchesne, Paris 1957.

Le P. Léuyer, bien connu pour une série de publications où il devait aborder le rôle de l'Esprit Saint, nous fournit un article substantiel sur la *Docilité au Saint Esprit*.

L'auteur regarde comme équivalentes les expressions : docilité à la grâce, ... aux inspirations divines, ... aux Saint Esprit. La docilité consiste à se laisser *enseigner*, et à se laisser *conduire*. Tout excès de docilité est exclu puisque le chrétien est invité à ne plus agir que sur l'initiative de Dieu.

I. Dans l'*Ancien Testament* l'Esprit de Yahvé fait surtout *connaitre* la volonté divine (p. ex. Sag 9, 17-18), mais il donne aussi le pouvoir d'accomplir cette volonté : la formule de Ps 143, 10 « Que ton Esprit de bonté me conduise dans la voie droite » résume bien d'autres nombreuses supplications, celles du Ps 119 par exemple. Les prophètes ont souvent à stigmatiser le peuple : « ils furent indociles, ils contristèrent son Esprit Saint » (Is 63, 10) ; ces messagers évoquent un don futur capable d'assurer effectivement la docilité de l'homme ; par la bouche d'Ezéchiel Yahvé dira : « Et je vous donnerai un cœur nouveau... Je mettrai en dedans de vous mon Esprit et je vous ferai marcher suivant mes préceptes » (Ez 36, 26-27).

II. Les *Synoptiques* nous montrent comment à partir de l'onction de l'Esprit après le Baptême, « l'Humanité du Sauveur se trouve... sous la conduite habituelle et spéciale de l'Esprit de Yahvé » (col. 1476) ; cf. Matt 4, 1 ; Luc 4, 1, 14, 18 ; 10, 21) ; cette action de l'Esprit s'étendra à tous ceux qui croiront (Marc 13, 11). Comme nous le montre la parabole du semeur, la docilité consiste surtout à se laisser *enseigner* par Dieu, et le détachement avec le silence intérieur sont les véritables conditions de toute authentique docilité à l'Esprit (cf. Matt 13, 18 ss et parallèles).

III. Dans les *Actes* nous voyons comment les autorités constituées prêchent et légifèrent sous l'impulsion de l'Esprit (2, 4 ; 4, 8 ; 7, 55 ; 15, 28 ; etc.). « Pour les chrétiens la docilité au Saint Esprit consiste avant tout à être dociles à l'enseignement des chefs de l'Eglise... » (col. 1477) ; de l'épisode d'Ananie auquel on vient de faire allusion (5, 3-9), comme de plusieurs autres textes (5, 32 ; 28, 27-28), « il ressort que la docilité à l'Esprit est d'abord une attitude de sincérité et d'acceptation de la vérité, quels que puissent être les sacrifices demandés », (col. 1477) ; Paul nous

enseigne par la parole mais il paye aussi d'exemple. Il nous a donné « la plus frappante expression de ce qu'est la docilité à l'Esprit Saint : bien qu'il sache et qu'on lui annonce les souffrances qui l'attendent (21, 4 e<sup>11</sup>), il va vers Jérusalem lié par l'Esprit (2, 22-23) ; aucune formule ne peut mieux rendre l'attitude d'acceptation et de total abandon à la conduite de l'Esprit Saint, en quoi consiste la docilité » (col. 1477).

IV. Quoique saint Paul ne fournit pas d'exposé systématique on peut distinguer chez lui trois degrés de passivité ou de docilité à l'Esprit : 1<sup>o</sup> la soumission de la foi à l'exemple d'Abraham (Gal 3, 1-6 ; Rom 6, 15-22) ; 2<sup>o</sup> la fidélité aux exigences précises et concrètes de la condition du chrétien : dans cette docilité mûriront les fruits de l'Esprit : « la charité, la joie, la paix, etc. » (Gal 5, 22ss ; cf. 5, 16) ; 3<sup>o</sup> il y a enfin un degré où une connaturalité toujours plus profonde se réalise entre l'âme et Dieu ; dans cet état, « il ne saurait plus être question que d'une entière et souveraine liberté, la véritable liberté des enfants de Dieu, qui n'agissent plus par contrainte ou suggestion extérieure mais par l'instinct le plus profond et le plus spontané de leur cœur animé par l'Esprit de Jésus » (col. 1480).

V. Dans le 4<sup>e</sup> évangile on trouvera les indications les plus claires dans le discours d'adieu, mais on a tort de s'y limiter ; le P. Lécuyer note à propos de la parole du Bon Pasteur : « Ici encore nous trouvons l'affirmation d'une mystérieuse connaturalité entre l'âme fidèle et le Christ qui agit en elle par son Esprit, une sorte d'instinct surnaturel qui la fait se détourner des faux pasteurs pour reconnaître et suivre l'unique véritable » (col. 1481). Les critères d'une authentique docilité que le P. Lécuyer dégage de l'enseignement de Jean méritent de retenir notre attention : 1<sup>o</sup> la sincérité, l'acceptation de la lumière qui nous fait voir à chaque instant que nous sommes pécheurs (1, Jean 1, 8) ; 2<sup>o</sup> l'amour de Dieu et du prochain, car l'Esprit de Dieu est un esprit d'Amour : Il y a équivalence entre docilité au Saint Esprit et docilité à la charité ; 3<sup>o</sup> « L'Esprit de Dieu et l'Epouse du Christ qui est l'Eglise ont tous deux la même aspiration » (cf. Apoc 22, 17) (col. 1482) ; il

est donc impossible d'être docile à l'Esprit sans l'être à l'Eglise.

L'auteur dégage finalement cette belle et riche synthèse : « Le Nouveau Testament précisera ce que l'Ancien laissait dans la pénombre : la transformation intérieure qu'opère la grâce du Christ est telle que le chrétien reçoit un véritable don permanent de docilité, de telle sorte que, dans l'âme fidèle, l'obéissance à Dieu est de moins en moins ressentie comme une soumission à une force ou à une loi extérieure, mais bien plutôt comme un comportement quasi instinctif et comme l'épanouissement normal d'une vie intérieure spontanée et libre. L'action de l'Esprit Saint, pénétrante et suave, à la manière d'une onction qui imprègne toutes les facultés, s'exerce de plus en plus dans un climat de liberté, de paix et de joie filiale : *Qui Spiritu Dei agunturii sunt filii Dei*<sup>1</sup> » (col. 1496).

Félix GILS, c.s.s.p.

GUILLET (Jacques) : **L'Esprit Saint dans l'Ecriture**, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, tome IV, col. 1246-1257. Ed. Beauchesne, Paris 1960.

Dans cet article, l'auteur vise surtout à faire ressortir l'activité de l'Esprit Saint dans le peuple de Dieu comme principe de vie et sanctification. Quelques aspects particuliers méritent notre attention.

Très éclairant est le rapprochement de l'esprit et de la parole chez *les prophètes*. L'Esprit les ouvre à la parole : « L'Esprit entra en moi... et j'entendis quelqu'un qui me parlait » (Ez 2, 1-2). Il les pousse à proclamer la parole : « Je me disais... je ne parlerai plus en son Nom ; alors c'était en mon cœur comme un feu dévorant (symbole de l'Esprit)... je m'épuisais à le contenir, je ne pouvais le supporter » (Jer 20, 9). Pour entendre la Parole et l'annoncer, l'homme doit être animé par l'Esprit.

Sur le Messie reposera l'Esprit de Dieu pour accomplir l'œuvre du salut (Is 11, 2). Yahvé met son Esprit sur son Serviteur « pour qu'il apporte aux nations le droit... » (Is 42, 1-3). L'Esprit est sur le

<sup>1</sup> « Tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu » (Rom 8, 14).

Prophète pour « porter la bonne nouvelle aux pauvres » (Is 61, 1-3). L'Esprit demeurerà sur le Chef du peuple nouveau pour réaliser l'œuvre messianique.

*Promesse* de l'Esprit à l'Israël des temps eschatologiques. Souvent, dans le passé, le peuple « contristait l'Esprit Saint » (Is 63, 10). En ces jours-là, Yahvé donnera « un cœur de chair, « un esprit nouveau », une loi nouvelle (Ez 11, 19-20 ; 36, 26-27 ; Jer 31, 33-34). Il faut le don total et définitif pour créer un lien indestructible entre Dieu et l'homme « ...Ah, si tu déchirais les cieux et si tu descendais... » (Is 63, 15-19). Le Nouveau Testament accomplira cette attente.

*L'Esprit en Jésus.* Par l'Esprit, le Fils s'incarne en Marie « c'est pourquoi l'enfant sera saint et sera appelé Fils de Dieu » (Luc 1, 35) ; il donne d'être saint. Au baptême, l'Esprit descend et demeure en Jésus ; il le consacre pour l'œuvre messianique et l'unit au Père. Durant la vie publique, l'Esprit est présent et agissant en Jésus ; il le « pousse au désert » (Marc 1, 12-13) ; par lui, « les démons sont chassés » (Matt 12, 28) signifiant par là l'avènement du règne de Dieu. Pour répandre l'Esprit sur tous les hommes, il faut que Jésus soit exalté (Jean 7, 39 ; 16, 7). De retour auprès du Père, Jésus enverra l'Esprit « pour être auprès d'eux à jamais » (Jean 14, 16). Hôte de l'Eglise, l'Esprit ouvrira cœur et intelligence au mystère du Christ (Jean, 16, 13-15).

Les *Actes des Apôtres* relatent le don du Ressuscité à son Eglise : l'Esprit Saint. Celui-ci crée et anime la communauté chrétienne. Par lui, l'Eglise aime, comprend et annonce le Christ.

Avec *saint Paul*, toute la vie chrétienne apparaît comme l'œuvre de l'Esprit Saint ; elle est une « vie selon l'Esprit ». Bien que tout au long de cette vie les traits de l'Esprit se retrouvent identiques, il y a cependant des étapes « entre la première action de l'Esprit chez les nouveaux convertis et la communion constante avec l'Esprit des chrétiens parfaits » (col. 1253).

**1<sup>o</sup> Les étapes de la vie spirituelle.** Au départ de la vie chrétienne il y a l'Esprit ; le baptême s'accomplice par lui : « Aussi bien est-ce en un seul Esprit que nous tous avons été baptisés pour ne former qu'un seul corps... » (1 Cor 12, 13 ; cf. Tite 3, 5-6). Affranchi « de la loi du péché et de la mort » par l'Esprit, incorporé au Christ par lui, le chrétien mène désormais une vie nouvelle par l'Esprit. Cette consécration renferme en elle « l'exigence » d'un accroissement continu, d'une lutte sans trêve. Sans cesse, il faut « faire mourir par l'Esprit les œuvres du corps » (Rom 8, 13) ; il nous engage à vivre selon la vie nouvelle : « Puisque l'Esprit est notre vie que l'Esprit nous fasse aussi agir » (Gal 5, 25). L'Esprit nous fait triompher de la « chair » ; il nous donne « à semer dans l'Esprit... pour la vie éternelle » (Rom 6, 8-9).

**2<sup>o</sup> Expérience de l'Esprit.** L'Esprit s'expérimente comme une présence à travers « les dons que Dieu nous a faits » (1 Cor 2, 12), il « atteste » (Rom 8, 16), il « intercède » (8, 26), il « habite » (8, 11) en nous, il se joint à notre esprit » (8, 16). Parce que l'expérience de l'Esprit est une expérience dans la foi « elle est toujours un discernement... la reconnaissance d'une présence derrière les grâces requises... Ce discernement... est une adhésion à l'Esprit lui-même » (col. 1255).

**3<sup>o</sup> L'Esprit, présence de la gloire divine.** L'Esprit « établit la liaison entre le ciel et la terre » (Cerfau) ; il est sur la terre la présence du monde nouveau vivifiée par la gloire divine. « Il est la gloire du Seigneur ressuscité, vivant dans son Eglise et transformant les siens à son image de gloire en gloire (Rom 3, 18) » (col. 1255). Cette gloire indéfectible est celle de la charité : « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit » (Rom 5, 5). Cette charité « construit » (Rom 8, 1), elle bâtit l'Eglise, réalise la croissance du corps (Eph 4, 16). Enfin l'Esprit Saint nous fait aspirer à la rédemption définitive.

Joseph GROSS, c.s.sp.

ISAAC (Jean), o.p. : **La Révélation progressive des Personnes divines**. Ed. du Cerf (coll. « Lumière de la Foi »), Paris 1960. 13 × 20 cm, 209 pages (pp. 103 à 209 : la révélation de l'Esprit).

Dans ce petit livre de théologie biblique, l'auteur vise à dégager les lentes étapes par lesquelles se découvrit peu à peu, dans la Bible, l'existence distincte des trois personnes divines. Ce faisant, il reprend à son compte l'idée de Grégoire de Nazianze pour qui « l'Ancien Testament a clairement manifesté le Père, obscurément le Fils ; le Nouveau a manifesté le Fils et a fait entendre la divinité de l'Esprit » (cité p. 10).

En effet, s'il est souvent question, dans l'Ancien Testament, de l'esprit de Yahvé, la structure de cette expression ne doit pas donner à comprendre qu'on distinguait Yahvé de son esprit. « L'esprit de Dieu, la *ruah* Yahvé, affirme l'auteur, c'est une chose, assez subtile, il est vrai, mais quelque chose, comme l'indique le mot féminin de *ruah* signifiant vent ou souffle des narines ; le neutre grec de *pneuma* qui lui correspondra dans le Nouveau Testament conservera ce caractère impersonnel » (p. 104). Du deuxième verset de la Genèse au dernier verset de l'Apocalypse (22, 17), nous découvrons l'action de ce vent, signe de la présence ou de la colère de Yahvé ; son souffle inépuisable est, de tout, l'auteur et l'animateur... Par lui tous les héros de la Bible sont « rendus dynamiques, d'asthéniques qu'ils étaient ».

La *ruah* Yahvé, c'est aussi le souffle d'inspiration qui s'empare des prophètes ; elle repose sur Moïse, fond sur Saül et sur David... Mais à cause de l'infidélité d'Israël, ce souffle sera désormais réservé aux justes, aux fervents : « il leur chantera le cœur » (Ez 11, 19). C'est désormais un souffle de sainteté qui sera d'ailleurs l'apanage du Messie. Notre Seigneur lui-même s'appliquera le fameux passage où le Serviteur de Yahvé annonce qu'il est « soutenu par le Souffle-Saint » (p. 131).

Avant d'aborder l'évangile de l'enfance, l'auteur s'exclame : « il n'y a plus de souffle au pays de Juda... » Mais voici que « le vent se lève » et se manifeste avec profusion : Zacharie, Elisabeth,

Jean-Baptiste, Joseph, Marie, Siméon et Anne en bénéficièrent. A l'Annonciation, Yahvé cisèle son œuvre : « un souffle saint viendra sur toi et un dynamisme du Très-Haut te couvrira de son ombre ». Dans aucun des deux récits le mot *pneuma* n'est précédé de l'article et l'auteur remarque : « la Vierge à aucun instant n'a pu songer à une troisième personne de la Trinité, alors qu'elle ignorait la seconde en ne sachant même pas de qui précisément elle allait être inière » (p. 144)... Même interprétation pour le baptême du Christ : nous y voyons justement une deuxième manifestation trinitaire alors que, pour les témoins visuels, ce ne fut qu'une exceptionnelle *ruah* Yahvé (p. 151).

D'ailleurs, conclut l'auteur, « sans la formule baptismale, où l'Esprit est mis à un pied d'égalité avec le Père et le Fils, rien ne suggérerait que ce souffle est la manifestation d'une personne divine, ce serait plutôt la puissance active du Père communiquée au Messie » (p. 152). C'est pourquoi, dans ses nombreuses citations de la Bible, l'auteur traduit systématiquement *ruah* et *pneuma* par « souffle », revigorant ainsi des textes souvent anémiés par une lecture fréquente.

Il appartient donc à saint Jean de nous dévoiler définitivement la personnalité du Paraclet, promoteur de notre régénération. Dans le discours après la Cène, le *pneuma* est absorbé par cette personne appelée Paraclet : « des pronoms démonstratifs au masculin (Jean 14, 26), se rapportant à *pneuma*, font ressortir le caractère personnel de l'Esprit » (p. 186)... Jésus nous révèle que ce Paraclet est envoyé par le Père qui a « autorité » sur lui. Le Fils aussi peut l'envoyer. Plus loin, le Seigneur ajoute sans aucune glose : « Il viendra ». Ainsi « Il » viendra librement, volontairement, entreprendre ce renouveau des cœurs annoncé par les prophètes.

Bien qu'il n'ait pas voulu écrire une étude « exhaustive » sur la question, mais un livre accessible, à des non-spécialistes en exégèse, l'auteur réussit à nous faire saisir le cheminement de la pédagogie divine dans sa révélation de l'Esprit Saint.

Jean LESCURE, c.s.sp.

# ON NOUS PARLE...

## ...de l'Esprit Saint

Ceux qui cherchent sur l'Esprit Saint des lectures qui nourrissent leur méditation sans être trop ardues, trouveront ici une sélection de six ouvrages dignes de retenir leur attention. L'an dernier (cf. *Spiritus* n° 4) nous avions présenté surtout des livres importants qui sont de véritables traités (Martinez, Riaud, Galot, Henry) ; nous signalions aussi une enquête sur l'Esprit de Dieu dans la liturgie (Dom Lefebvre), un opuscule pour enfants (Poinset), enfin une magistrale synthèse doctrinale adaptée à un large public (Mgr Combes). Cette année le choix n'est pas moins varié. A côté de deux excellentes plaquettes de vulgarisation (Thomas et Welte) on nous offre un important guide liturgique pour le temps de la Pentecôte, un riche recueil de morceaux choisis, enfin des témoignages de « saints » d'hier (Marie de l'Incarnation) et d'aujourd'hui (le Père Delp). L'exemple de ceux-ci nous presse de ne pas laisser dormir dans les livres, si beaux soient-ils, l'insondable richesse du Don qui nous est fait.

THOMAS (Joseph), s.j. : **Le Souffle de la Pentecôte.** Ed. de l'Epi, Paris 1960. 14 × 19 cm, 118 pages.

Préparé pour les pèlerins de Notre-Dame de Chartres de 1956, cet ouvrage, nous dit l'auteur dans l'*Avertissement*, « n'a d'autre ambition que de faire découvrir la signification de l'événement de la Pentecôte et d'éveiller au sens de son actualité ».

Il se compose de cinq chapitres :

1° — L'annonce de la venue de l'Esprit dans le Nouveau et dans l'Ancien Testament ;

2° — Le mystère de la Pentecôte ;

3° — Lendemain de Pentecôte ;

4° — L'Esprit et l'Eglise ;

5° — Le Saint Esprit dans la vie du chrétien.

Le récit de la descente du Saint Esprit sur les apôtres au Cénacle, textuellement rapporté du chapitre 11 des « Actes »,

donne le départ à des réflexions sur l'apostolat qui annoncera et préparera la convergence vers le Christ de toute l'humanité sauvée par Lui, jusqu'au grand jour du rassemblement final de la Parousie. « La Pentecôte est l'aurore de l'Eglise missionnaire, le jour de sa naissance » — « Ce jour inaugure un nouveau mode de la présence du Christ parmi les siens » — « L'Esprit qui dévorait le Christ veut embraser l'univers » — « En dehors de la Communauté, l'Esprit ne saurait être donné ; mais à l'intérieur, il est donné, à chacun à titre personnel » — « L'Esprit va être le gage d'une présence de la vie de Dieu. L'Esprit nous donne cette audace d'attendre Dieu de Dieu lui-même » — « Le miracle des langues, cette unanimité dans la diversité est l'annonce de la vraie catholicité ».

Le chapitre III montrera que désormais l'alliance est indissoluble entre l'Eglise et l'Esprit qui l'anime dans sa prédication, dans son œuvre de sanctification, dans ses décisions à tous les tournants de son histoire. Désormais, c'est à l'Eglise tout entière et non plus comme jadis aux seuls prophètes qu'est conféré le don de l'Esprit. Il lui assure cette « allégresse joyeuse » qui transparaît tout au long des « Actes des Apôtres » et, au cours des siècles, ce dynamisme que rien ne saurait arrêter. « Le feu qui brûle la communauté aspire à se répandre. Le souffle de la Pentecôte va en épargiller les étincelles aux quatre coins du monde. Le prophétisme nouveau devient charité universelle, impatience du salut du monde. »

L'aspect de l'Eglise telle qu'elle nous apparaît actuellement (« une institution vieillie, alourdie sous un appareil pesant, prisonnière de règles et de routines, en état de défense, comme en état de siège, au milieu d'un monde qu'elle désespère de gagner ») est exagérément noirci, mais ce n'est sans doute qu'une concession faite à l'humeur sombre de trop de nos jeunes contemporains, pour que, sur ce fond de ténèbres, ressortisse mieux à leurs yeux la splendeur de l'Eglise d'aujourd'hui, splendeur que leur dérobe son lourd vêtement de chair. Ce serait un bien dangereux aveuglement que celui qui les empêcherait de discerner l'action constante de l'Esprit Saint (mémoire spirituelle de l'Eglise, gardien de sa fidélité, maître de la vérité totale, principe d'évan-

gélisation et de sanctification) qui amène l'Eglise au point de développement où nous la trouvons, créatrice de formes nouvelles, toujours en marche vers le plein épanouissement de sa consommation glorieuse. Car aujourd'hui, comme aux premiers jours, c'est bien l'Esprit de Dieu qui anime sa croissance. Ils se tromperaient lourdement en hésitant de confesser dans le même *Credo*, avec tous leurs prédécesseurs fidèles, avec leurs frères d'aujourd'hui et tous ceux qui les suivront jusqu'à la consommation des siècles, leur foi à l'Esprit et leur foi en l'Eglise.

L'auteur termine son bel ouvrage en montrant que la présence de l'Esprit au plus intime de chaque chrétien est la source de l'eau vive qui jaillit dans la vie éternelle, principe inépuisable de renouvellement et de progrès qui ne cesse de transformer son être et ses puissances pour qu'il s'épanouisse en prière et en charité. L'Esprit fait de nous des vivants : dépôt toujours nouveau qui, au témoignage de saint Irénée, « rend au vase qui le contient une jeunesse toujours nouvelle » ; illuminant l'intelligence et procurant la vraie liberté ; nous donnant une portée et une plénitude qui débordent de loin les simples éléments d'abord reçus ; nous sollicitant à des décisions qu'aucune loi n'entrave plus, mais qu'anime sa loi à Lui ; nous communiquant sa joie, avant-goût du ciel au milieu de l'épreuve d'ici-bas, jusqu'au jour où sera totalement révélée l'œuvre de l'Esprit Saint en chaque âme et dans tout le Corps mystique du Christ qu'est l'Eglise.

Espérons que ce squelettique centon (si nous avions marqué les références des citations dont il est formé, ce billet bibliographique n'aurait été qu'un fastidieux tableau de chiffres) laissera soupçonner la richesse de ce volume, mince mais très dense, qui ouvre à la méditation de vastes perspectives.

Jean DELAIRE, c.s.s.p.

WELTE (Bernard) : *L'Esprit, vie des chrétiens*. Traduit de l'allemand par Roger Tandonnet. Ed. de l'Orante, Paris 1959. 12 × 16 cm, 109 pages.

Cette plaquette est une traduction d'une brochure publiée à Francfort sous

le titre *L'Esprit du Christianisme*. Elle nous présente une série de dix méditations sur des textes de la Sainte Ecriture ayant trait à l'Esprit Saint ou à son action dans l'âme des apôtres.

Le but de l'auteur, c'est de rappeler aux chrétiens la présence en eux et dans l'Eglise de la troisième Personne de la Très Sainte Trinité et son action continue dans les âmes.

« Que l'Esprit du Seigneur soit vivant en nous et que nous soyons unis au Seigneur dans la communion de l'Esprit, voilà ce qui essentiellement nous fait chrétiens » (p. 14). « Que l'Esprit du Seigneur vive en nous et nous entraîne dans un mouvement vivant, c'est en cela que réside toute l'âme du christianisme » (p. 16).

Il y a, nous dit l'auteur, trois choses que nous pouvons et devons faire en ce qui concerne l'Esprit : apprendre à croire à l'Esprit qui nous a été donné ; tirer de l'assouplissement qui le recèle ce don trop caché en partie par notre faute ; enfin nous livrer, nous élancer et vivre en plein accord avec ce don qui vit en nous secrètement et ne demande qu'à accéder à la lumière.

Dans des pages denses et qui demandent à être méditées l'auteur nous montre l'action du divin Esprit dans les âmes. Cette action, telle qu'il l'envisage, n'a rien qui rappelle le vent impétueux de la Pentecôte. C'est plutôt *comme une brise légère* ou, pour emprunter une autre comparaison chère à B. Welte, *comme le bourgeon* (qui) perce l'écorce par une pression constante et cependant sans violence », ou encore « comme l'arbre en sa lente croissance... Ce qui croît parfois bien lentement vaut toujours mieux et a toujours plus de vigueur qu'une exubérance artificielle. Celle-ci peut bien s'imposer plus vite : ce caractère artificiel ne tardera pas à dégénérer en pure illusion et hypocrisie. Au contraire, ce qui a crû lentement peut, à l'heure où tout ce qui est factice fait déflection, se montrer merveilleusement rapide, fort et agile » (p. 64).

Cette action est du reste aussi variée que les individus. « Chacun a sa flamme propre, son destin particulier, son propre mystère » (p. 92). « Chacun doit entendre son appel, découvrir et aller sa route,

qui n'est la route d'aucun autre et qui pourtant doit être faite dans la communauté de tous les disciples du Seigneur » (p. 95). Il faut avoir le courage d'être soi-même, tout en se gardant « de confondre l'Esprit et son don avec notre propre humeur trop humaine, nos propres points faibles trop humains... Alors l'ensemble grandit, la communauté vivante, la cité sainte, dans la richesse et la multiplicité de ses dons, de ses possibilités et de ses destins » (p. 98).

L'auteur parle souvent du *don de l'Esprit*, alors qu'il fait à peine allusion aux *dons du Saint Esprit*. On aimerait savoir quelle relation existe entre cette action cachée de l'Esprit dans les âmes, sans laquelle nous sommes incapables même d'une bonne pensée, et les dons du Saint Esprit. Communément on est porté à ne reconnaître l'action des dons que dans les opérations extraordinaires ou du moins assez exceptionnelles des âmes déjà parvenues à un haut degré de perfection. N'y aurait-il pas lieu au contraire d'admettre un développement dans l'action de ces dons ?

Nous ne saurions en vouloir à l'auteur de n'avoir point cherché à résoudre ce problème, si intéressant qu'il puisse être. Son propos était seulement de nous rappeler « d'où sourd le flux de la sève de vie et où est cachée la racine d'où le fruit peut mûrir » (p. 107). Et ce propos, à notre humble avis, il l'a heureusement réalisé.

A. RIAUD, c.s.s.p.

Directeur de l'archiconfrérie du St Esprit.

**JEAN-NESMY (Dom Claude), o.s.b. : Spiritualité de la Pentecôte.** Ed. Desclée de Br. (Cahiers de La-Pierre-qui-Vire), Paris 1960. 14 × 19 cm, 320 pages (sous jaquette représentant le tableau du Greco sur la Pentecôte, qui se trouve au Musée du Prado).

Un long entretien, jamais fastidieux, avec un moine, excellent théologien férus de liturgie, même orientale, n'ignorant rien des subtilités de la symbolique, disert et ne manquant point d'humour, qui, sans pédantisme aucun, vous apprend une foule de choses et qui édifie sans bigotisme ni indiscretions, tel nous apparaît ce nouvel ouvrage qui vient se

placer entre *Spiritualité pascale* et *Spiritualité de Noël* du même auteur.

Après un chapitre préliminaire sur l'unité de l'année liturgique, une première partie nous parle de la Célébration de la Pentecôte (sens biblique, liturgique, mystique de cette fête); la seconde partie, de la Célébration des fêtes et des dimanches dans le sillage de la Pentecôte. Enfin l'ultime chapitre est consacré aux « derniers temps ».

Le plus beau nous semble être le chapitre 4, consacré à la mystique de la Pentecôte, celui qui intéressera davantage les lecteurs de cette revue sans doute, car il montre comment l'Esprit nous unit au Fils, comment l'Esprit nous rend fils, comment le don du Paraclet permet de substituer au contact sensible, au tête-à-tête du disciple et de son Maître, « une plus intime unité, qui réalise cette fois une communauté de vie plus entière, parce qu'intérieure » (p. 131). « Envoyez - nous, Seigneur, l'Esprit d'adoption en qui nous puissions appeler Dieu Père : c'est l'intention et la conclusion d'une magnifique prière, extraite du « Liber Mozarabicus Sacramentorum », citée aux pages 132 et 133. Et l'auteur conclut avec 1 Cor 2, 10-16 : « l'Esprit de Dieu nous rend si bien fils de Dieu que désormais, comme d'instinct (c'est lui qui souligne) nous nous sentons portés à réagir en fils. A vrai dire, Il est Lui-même en nous cet instinct divin » (p. 139). Il nous apporte la liberté et la joie des enfants de Dieu.

Ici l'auteur commente, ou plutôt présente, mais cette présentation est plus éloquente qu'un commentaire, la Séquence *Veni Sancte Spiritus* : nous ne saurions résister au plaisir de citer cette page, un des sommets du livre :

« Il vaudrait la peine de relire cette hymne en son entier, ou mieux encore, il conviendrait de se rappeler la mélodie simple et chantante. Celle-ci met en valeur une suite d'invocations qui perdent beaucoup à se voir traduites, surtout quand on cherche à en moderniser le sens. C'est le cœur éternel de l'homme qui soupire en ces vers, sa joie d'une métamorphose intérieure éclaire toute la dure condition humaine d'un reflet vraiment divin : Consolator optime — Dulcis hospes animae —

« Dulce refrigerium. — In labore requies — In aestu temperies — In fletu solatium... Non, vraiment ! s'il est toujours décevant de traduire, cette fois on y renonce. Le français ne peut rendre cet aveu lourd de toute l'expérience humaine et religieuse, mais en un langage parfaitement dépouillé, qui n'est d'ailleurs point sans qualités proprement littéraires, comme en témoignent les contrastes savants dressés mot pour mot. Tout ce qui, dans notre vie, est âpre, dramatique, angoissant, semble se résoudre en une harmonie supérieure » (p. 142).

La section suivante — *Notre union au Saint Esprit* — où est largement utilisée une thèse (inédite) de Dom Germain Leblond : (« Fils de lumière, ou la Participation, l'Intentionnalité et l'Union dans la théologie de S. Thomas »), pourrait susciter, nous semble-t-il, quelques discussions théoriques, mais elle est constellée de magnifiques textes du « Cantique spirituel » et de la « Vive flamme d'amour » de saint Jean de la Croix.

La seconde partie de l'ouvrage nous donne une vue d'ensemble de « la permanence du mystère chrétien », à travers le temps liturgique ouvert sous le signe de l'Esprit Saint. Ce sont d'abord les grandes fêtes qui l'inaugurent : la Trinité « qui tombe bien » au jour octave de cette Pentecôte où le Saint Esprit est venu enseigner aux fidèles du Christ la louange trinitaire ; la Fête-Dieu, fête de la présence réelle, mystère durable et quotidien dont le Saint Esprit assure la perdurance (et nous bénéficiions de judicieuses considérations sur l'épineuse question de l'épiclèse) ; la fête du Sacré Coeur, bien dans le sillage aussi de la Pentecôte comme suffit à le montrer l'Epître de la fête (Eph 3, 14-19).

Ensuite, pour nous immuniser contre la tentation trop fréquente de « laïciser » nos dimanches, l'auteur en quarante pages substantielles (à partir de la page 190), nous exposera leur origine et nous expliquera leur sens spirituel. Nous serons prêts pour le survol des vingt-quatre dimanches vers qui sont une invitation à l'espérance, par l'incessant retour aux textes de l'Ecriture (et le bon désir de la lire en entier puisse-t-il être excité en nos âmes !) qui chantent l'action de

grâces et la confiance. Les oraisons de ce temps invoquent, « en quelques phrases lapidaires, équilibrées avec un art prodigieusement sûr », le Dieu qui est notre protecteur et notre libérateur, notre refuge et notre force, « de qui vient tout ce qui est le meilleur » et « sans qui notre mortelle infirmité ne peut rien ». C'est tout le mystère de notre espérance, « confiante puisqu'elle se repose en ce qui est déjà un acquis, mais impatiente aussi, car elle attend la manifestation combien plus parfaite de l'éternelle Parousie », qui inspire ces prières.

Et nous voici arrivés aux derniers dimanches : nous quittons « le versant ensoleillé de la liturgie qui succède au printemps de Pâques et aux feux de la Pentecôte ou de la Fête-Dieu pour aborder une pente nouvelle », sous l'horizon assombri de l'automne, mais qui va s'ouvrir sur le ciel éclatant où le Christ triomphant apparaîtra. La liturgie nous invite, comme saint Paul ses Ephésiens (Eph 5, 16), à « racheter le temps, car les jours sont mauvais » et elle nous en donne le moyen en gardant le monde ouvert sur le ciel (très belles pages sur la mort, mystère pascal, et sur nos fins dernières, 290 à 298). La fête du Christ Roi s'accorde très exactement avec le climat de ces semaines d'octobre et de novembre. En nous rappelant les luttes des royaumes de la terre contre le Christ et l'avènement glorieux de son Royaume, accomplissement dernier de la Pentecôte, elle nous prépare à la Parousie dont le désir et l'attente sanctifient les derniers jours de l'année liturgique, car, de même que le Credo, elle se termine, « après tant d'actes de foi à tous les mystères du salut, sur ce cri d'impatience et de victoire : Et j'attends la vie éternelle », par cet appel fervent : *Veni Domine Jesu, Venez, Seigneur Jésus* (Apoc. 22, 20).

Jean DELAIRE, c.s.sp.

ARSÈNE-HENRY (Yolande d'ORMES-SON) : *Les plus beaux textes sur le Saint Esprit*, Préface de S. Em. le le Cardinal Valerio Valeri. Ed. La Colombe, Paris 1957. 14 × 21 cm, 372 pages.

L'auteur a rassemblé dans cet ouvrage, sous une forme facilement accessible au

grand public, un très grand nombre de textes concernant la troisième Personne de la Sainte Trinité. Ces textes sont empruntés à la Sainte Ecriture, aux actes du magistère ecclésiastique, à la liturgie, aux Pères de l'Eglise et à des écrivains et auteurs spirituels de diverses époques jusqu'à nos jours.

On peut ramener ces textes à trois groupes :

- 1<sup>o</sup> les textes extraits de la Sainte Ecriture, Ancien et Nouveau Testament (83 pages) ;
- 2<sup>o</sup> les textes du magistère ecclésiastique, de la liturgie et des Pères (95 pages) ;
- 3<sup>o</sup> enfin les textes d'écrivains ou auteurs spirituels plus récents (150 pages).

L'auteur a vraiment recueilli on peut dire la totalité des *textes scripturaires* concernant le Saint Esprit ou communément appliqués à cette divine Personne. Et il faut reconnaître que du rapprochement de ces textes de l'Ancien et du Nouveau Testament se dégage une synthèse doctrinale sur le rôle du Saint Esprit dans le monde, et dans les âmes. On est frappé par l'unité et la continuité de l'action de ce divin Esprit dans l'humanité à travers les siècles.

C'est de beaucoup, à notre avis, la partie la plus attachante de l'ouvrage. Et il n'y a rien là qui doive nous étonner, puisque nous y trouvons le témoignage que nous donne de lui-même l'Esprit Saint en personne, auteur principal des livres saints.

La seconde partie (chapitres 2, 3, 4) nous apporte l'enseignement de la Tradition, concrétisé dans les actes du magistère, la liturgie et les écrits des Pères de l'Eglise.

Ici il fallait nécessairement faire un choix, et, comme le fait remarquer l'auteur « choisir est toujours périlleux, car c'est nécessairement et d'abord écarter ». Le choix auquel elle s'est arrêté pourra être discuté. Mais le lecteur lui sera reconnaissant d'avoir relevé à son intention tout ce qui a trait au Saint Esprit dans les *symboles* des premiers siècles et dans les professions de foi des principaux *conciles*, ainsi que dans les *encycliques* des derniers Papes.

Le choix était encore plus délicat en

ce qui concernait la troisième partie (chapitres 5 à 8), où l'auteur a réuni un certain nombre de textes d'écrivains plus récents, voire contemporains. D'aucuns regretteront qu'on ait tu ou à peine mentionné tel ou tel nom, qui semblerait pourtant s'imposer dans la circonstance. Je pense en particulier à saint Jean-Baptiste de La Salle, qui fut un si fervent apôtre de la dévotion au Saint Esprit et qui revient sans cesse sur la nécessité et les avantages de cette dévotion dans les instructions qu'il adresse aux Frères de l'Instruction chrétienne. Il est tout juste mentionné à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, alors que des citations de Jean Racine occupent deux grandes pages.

C'est que l'auteur a voulu intéresser le plus d'âmes possible au Divin Méconnu, et que l'ouvrage s'adresse non seulement « à tous les missionnaires et à toutes les âmes consacrées... qui donnent leur vie pour la gloire de Dieu et le bien des âmes sous tous les ciels et climats de la terre » (Dédicace), mais aussi à ceux-là même qui sont en dehors de l'Eglise, en vue de les amener à la connaissance et à l'amour de Celui qui seul peut réaliser cette unité des esprits et des coeurs, à laquelle aspirent aujourd'hui tant d'âmes de bonne volonté dans le monde. N'est-il pas en effet le lien d'amour qui unit les hommes au Christ et les uns aux autres dans le Christ ?

Son Em. le Cardinal Valerio Valeri, dans la préface, insiste sur l'opportunité et l'utilité de cet ouvrage. A aucune époque de l'histoire, en effet, devant le matérialisme qui tend à submerger notre univers, le chrétien n'a éprouvé aussi vivement qu'aujourd'hui le besoin de lumière et de force. Or cette force, il ne saurait la trouver que dans Celui qui est le Témoin par excellence de la divinité du Christ et de son Eglise, dans l'Esprit Saint, dont Notre Seigneur lui-même a dit qu'Il nous enseignerait toutes choses, nous rappellerait tout ce que lui-même nous a dit, et parlerait en nous devant les puissants de ce monde.

Pour prendre conscience de la présence en nous de ce « doux Hôte de notre âme », pour apprendre à recourir à ce « divin Consolateur », à l'aimer et à se livrer sans réserve à son action sancti-

fatrice, source de joie et de paix, la lecture ou, mieux, la méditation des textes qui sont proposés ici au lecteur ne peut qu'être avantageuse.

Aussi faisons-nous des vœux pour que l'ouvrage de M<sup>me</sup> d'Ormesson Arsène-Henry trouve sa place non seulement dans les bibliothèques destinées aux âmes consacrées, dans la vie sacerdotale ou religieuse, mais encore dans celles de nos paroisses, de nos institutions et familles chrétiennes. Puisse-t-il susciter dans les coeurs chrétiens une dévotion toujours plus éclairée et, partant, plus intense à l'égard de l'Esprit d'Amour !

A. RIAUD, c.s.sp.

**POISSON (A.)**, c.s.sp. : **La dévotion au Saint Esprit**, illustrée par le témoignage de Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours et de Québec. Impr. Saint-Paul, Paris 1961. 13 × 19 cm, 128 pages.

On n'écrira jamais assez sur le Saint Esprit, mais les livres qui concernent et sa personne et son action sont parmi les plus difficiles.

Le P. Poisson se plaît à considérer la théologie, qui est aussi une science, comme une sagesse qui ouvre sur la spiritualité, qui est la spiritualité. On ne saurait trop le féliciter de s'engager et de persévéérer dans cette voie où la vérité devient vie.

Au lieu de refaire, une fois de plus, un exposé-résumé sur les dons du Saint Esprit, l'auteur décrit l'influence de l'Esprit de Lumière, de Force et d'Amour dans l'âme et dans l'existence de la Vénérable Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours et de Québec, « Thérèse du Nouveau Monde » qu'il importe de ne pas confondre avec la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, M<sup>me</sup> Acarie, l'introductrice du Carmel en France.

La méthode qui est adoptée consiste : 1<sup>o</sup> à rappeler, avec brièveté et précision, la théologie de la présence du Saint Esprit dans l'âme et l'action spécifique de chacuns des dons selon les conceptions classiques ; 2<sup>o</sup> à illustrer cette théologie par l'expérience spirituelle de l'éminente mystique, en citant et classant ses témoignages. Le R. P. se réfère à un article paru dans *Spiritus* où le

signataire déclarait — et c'est sa conviction — : « C'est un travail qui réserve de rares joies spirituelles que de rechercher les aspects, les modes, les effets de cette action chez les saints. »

Nous nous demandons si la méthode qu'a utilisée le R. P. est propre à dégager l'originalité d'une expérience. Les textes sont coulés, après avoir été judicieusement choisis, dans des cadres préfabriqués. C'est donc plutôt une justification de la théologie qu'une description, une interprétation de l'expérience. Jésus disait à Nicodème : « Le vent souffle où il veut ; tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va : ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit » (Jean 3, 8).

Ces pages sont à conseiller à des pasteurs qui voudraient préparer une élite à la fête de la Pentecôte : modèle de lectures spirituelles où la saveur de la piété s'unit à la sûreté de la doctrine dans le rayonnement d'une expérience qui fut et mystique et missionnaire.

Pierre BLANCHARD.

**DELP (Alfred), s.j. : Honneur et Liberté du Chrétien.** Traduit de l'allemand par R. Marlé. Ed. de l'Orante, Paris 1958. 14 x 19 cm, 214 pages.

Ce livre, un des plus émouvants que nous connaissons, contient une douzaine d'extraits des écrits d'un jeune jésuite allemand, le P. Delp, condamné à mort par la Gestapo en 1944 pour son opposition aux doctrines et aux méthodes du parti national-socialiste<sup>1</sup>. Le P. M. Rondet, dans une introduction solidement documentée d'une quarantaine de pages, nous présente ces extraits comme un témoignage. Ils en ont la vie, la chaleur et l'absence de références livresques, mais aussi la liaison à des situations historiques qui ne sont plus toutes au premier plan de l'actualité. Ce qui confère toutefois à ces pages leur valeur profonde et universelle, c'est la forte personnalité de leur auteur dans sa lutte tragique pour

le respect de l'homme et la liberté du chrétien.

La rencontre décisive de sa vie fut celle du comte Helmuth von Moltke qui rassemblait régulièrement dans sa propriété de Kreisau des hommes venus d'horizons idéologiques différents, pour étudier ensemble les problèmes de la renaissance de l'Allemagne après la chute du nazisme. Le P. Delp fut désigné par son Provincial pour prendre part à ces réunions. Arrêtés en 1944 et condamnés à mort, la plupart des participants du « Cercle de Kreisau » furent exécutés au début de l'année 1945. Parmi eux se trouvait le P. Delp. A la veille de sa mort, le comte von Moltke écrivait à sa femme : « Notre seul crime a été de réfléchir mais le national-socialisme a une telle peur de la pensée de quelques hommes isolés, et de la pensée tout court, qu'il veut balayer tout ce qui risque d'en avoir été infecté... Nous serons pendus pour avoir réfléchi » (p. 18).

C'est dans ce contexte qu'il faut situer les écrits du P. Delp, en particulier son commentaire du *Veni Sancte Spiritus* (pp. 163-200) qui fut composé en prison, durant les semaines qui précédèrent immédiatement son exécution ; la mort ne lui permit pas de l'achever.

Nous sommes là devant le point culminant de la vie spirituelle du Père. « L'Esprit de Dieu meut l'homme, le soutient dans l'existence et l'élève au-dessus de lui-même... C'est à partir de là qu'il faut comprendre l'élan qui anime cette prière du *Veni Sancte*. C'est, plus fort, plus sublime, plus impérieux, l'ardent désir de l'Avent » (p. 163). L'accent n'est pas celui du commentaire théologique au sens ordinaire du mot, mais d'une expérience mystique, d'une communication avec Dieu infiniment proche. L'homme éprouvé par les tortures et les privations n'est plus soutenu que par la force de l'Esprit. « Les collines éternelles sont là d'où vient le salut. Leur secours est prêt, (Dieu) attend, il vient... Tout ce que je portais en moi d'assurance, de ruse et d'habileté a volé en éclats sous le poids de la violence de ce qui m'était opposé... Dieu a tout pris en mains et je sais maintenant implorer et attendre... » (p. 164).

Dans cette contemplation les images

<sup>1</sup> Les écrits du P. Delp ont été publiés en trois volumes aux Editions Josef Knecht - Frankfurt-Main.

du temps passé défilent sous ses yeux et le Père se voit, témoin impuissant de l'Esprit, au sein du matérialisme déchaîné et triomphant. « Nous avons chanté et crié de joie, nous avons marché et réalisé, nous avons connu l'abondance et la misère, nous avons épargné et dissipé et le résultat est là : exactement ce que nous voulions : une vie sans grâce, *sine tuo numine*, une époque sans miséricorde, l'âge du destin inexorable, le temps de l'horreur et de l'arbitraire, de la mort absurde et de la vie dévastée » (p. 179). Mais l'apaisement envahit le cœur de l'ouvrier qui sait que sa tâche est finie et qu'il ne mourra pas en vain. « *In te confidentibus...* La

confiance, c'est le calme et cette assurance de l'homme, qui sait qu'il peut se fier à la valeur et à la solidité de ce qu'il a en face de lui, à l'exclusion de tout doute, de toute réserve, en dépit des apparences » (p. 199).

Pareil commentaire ne peut pas être analysé ni résumé parce qu'il n'est pas construit selon la logique de la raison naturelle. Il demande à être compris et goûté sous l'influence des dons de l'Esprit Saint, à la suite du témoin qui y a déposé ses ultimes contemplations et son dernier souffle de vie.

P. SIGRIST, c.s.s.p.

## Livres reçus à la rédaction

*Plusieurs des ouvrages ici présentés seront recensés dans l'un de nos prochains numéros*

### MISSIONS

**COSTANTINI (Cardinal) : Réforme des Missions au XX<sup>e</sup> siècle.** Ed. Castermann (coll. « Eglise Vivante »), 282 pages.

• Textes choisis extraits des cinq volumes d'études et de souvenirs publiés en 1957-1958, traduits et adaptés de l'italien par J. Bruls.

**OHM (Thomas) : Les principaux faits de l'histoire des Missions.** Traduit de l'allemand. *Ibid.* même coll., 162 pages.

• Un répertoire très complet de dates et de noms concernant toute l'histoire missionnaire de toutes les églises chrétiennes. Merveilleux instrument de travail.

**RONDOT (Pierre) : L'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui.** De Dakar à Djakarta, l'Islam en devenir. Ed. de l'Orante (coll. « Lumière et nations »), Paris, 252 pages.

• Présentation (avec cartes) de l'Islam noir et de l'Islam malais; analyse des problèmes d'adaptation qui travaillent le monde musulman et des contrastes qui tiraillent son unité. 50 pages de tables et d'index.

**BOSC — FOLLIET — DIOP — AUJOU-LAT, etc. : L'Eglise et les nationalismes dans le monde.** XIX<sup>e</sup> session de la Chaire des Missions de Lyon, janvier-février 1959. N° spécial des « Missions catholiques », 5 rue Monsieur, Paris, 80 pages.

**LE BRUN-KERIS (Georges) : Sur la dérive de Moscou.** Ed. Fleurus (coll. « Omnes Gentes »), Paris, 124 pages.

• L'U.R.S.S., « sacrement du communisme » et la séduction qu'exerce son expérience sur les grandes aires du tiers-monde dont l'auteur tente d'analyser la psychologie d'attente et de désarroi. Dommage que l'Amérique du Sud soit oubliée dans ce panorama. Le communisme est fort surtout de notre indigence d'imagination », mais celle-ci ne trahit-elle pas souvent un manque d'amour vrai ? L'Occident pourtant ne se sauvera pas seul. Saurons-nous aimer avant qu'il soit trop tard ? Synthèse rapide, lecture facile, inquiétante et salubre. Recommandé.

**CHIFLET (Jacques) : Le lait au service de la Mission.** 2<sup>e</sup> éd. ; 12, rue Sala, Lyon, 160 pages.

• Tout ce qu'il faut savoir pour orienter et guider de jeunes chrétiens désireux d'un

engagement missionnaire : sens de cette vocation, mouvements et organismes divers, moyens de formation, bibliographie, témoignages vécus. A connaître et à propager. Voir aussi sur ce sujet, le N° spécial du *Bulletin de l'U.M.C. belge*, janvier 1961 (29, rue du Moulin, Bruxelles).

EDWARDS (E. J.), s.v.d. : *Ces deux mains*. Ed. Alsatia, Paris, 215 pages.

• Roman missionnaire. Une vie humaine réussit rarement du premier coup à se placer exactement sur l'orbite idéale de sa vocation, celle-ci fut-elle depuis toujours aimée et librement choisie. Mais après des erreurs et des fautes qui fournissent la matière d'une seconde éducation, une humble et patiente correspondance à la grâce peut provoquer de magnifiques redressements. Cela vaut aussi pour le missionnaire. Le P. BERNIER nous avait déjà narré l'histoire romancée d'une espèce d'échec aboutissant à un nouveau départ (*Un missionnaire*, Ed. France-Empire). Ici le cas est différent. Le P. Templeton, américain, missionnaire aux Philippines, péche, non par zèle imprudent ou trop humain, mais par un amour excessif de sa tranquillité : toute occasion de dévouement ou de contact avec son peuple l'effraie jusqu'à l'angoisse.

Le livre nous fait assister à la lente métamorphose par laquelle, à force de prière et de luttes, le missionnaire finit par vaincre ses peurs, à aller à ses gens, à les aimer et à en être aimé comme un vrai bon pasteur. Il se brûle les deux mains en arrachant à un incendie le corps d'un pauvre lépreux.

### SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE

**Jésuites de la Nouvelle France.** Textes choisis et présentés par F. Roustang. Ed. Desclée de Br. (coll. « Christus »), 352 pages.

**HESBERT et BERTAUD : Spiritualité de l'action. A l'école de Monsieur Vincent ; Monsieur Vincent et les âmes ; Monsieur Vincent, Maître de vie spirituelle.** Textes choisis. Ed. Alsatia, Paris, 3 vol. de 200 pages.

**ROUANET (J.-B.), s.j. : Saint Vincent de Paul. « Prêtre, instrument de Jésus Christ ».** Ed. Tardy, Bourges, 64 pages.

**LEFLON (J.) : Eugène de Mazenod, Evêque de Marseille, fondateur des Missionnaires O.M.I., 1782-1861. I, Les étapes d'une vocation (1782-1814) ; II, Missions de Provence (1814-1837).** Ed. Plon, Paris, 2 vol. de 492 et 668 pages.

**Lettres du Père Lebbe, choisies et présentées par P. Goffart et A. Sohier, s.a.m.** Ed. Castermann (Coll. « Eglise Vivante »), 317 pages.

**VOUILLAUME (René) : Lettres aux Fraternités.** Ed. du Cerf, Paris, 2 vol. de 406 et 341 pages.

**THOMAS (Joseph), s.j. : L'Apostolat du militant d'Action Catholique.** Ed. Lethielleux, Paris, 16 pages.

• Répond à la question : pour un militant, « être apôtre signifie quoi ? »

### SACERDOCE

**DILLENSCHNEIDER (Clément), c.s.s.r. : Le Christ, l'unique Prêtre et nous ses prêtres, 2<sup>e</sup> vol. : Notre spiritualité sacerdotale.** Ed. Alsatia, Paris, 316 pages.

**PINTARD (J.) : Le sacerdoce selon saint Augustin.** Préface de J. Daniélou. Ed. Mame, 424 pages.

**PROTAT (Chanoine Jean) : Prêtre diocésain.** Ed. Fleurus (coll. « Vie sacerdotale »), Paris, 318 pages.

**LAPLACE (Jean) s.j. : Culture et apostolat.** *Ibid.*, même coll., 170 pages.

### POUR GUIDER LA PRIÈRE

**MEYER (Gilles), o.f.m. : Prier en esprit et en vérité.** Ed. de l'Epi, Paris, 142 pages.

• Un rappel simple et vigoureux de ce qu'est la véritable prière. A conseiller.

**CALLENS (L.-J.), o.p. : Le mystère de notre intimité avec Dieu.** Ed. Alsatia, Paris, 2 fascicules de 72 et 88 pages.

• Une invitation et une introduction à la vie de prière. S'adresse aux laïcs soucieux d'épanouir leur vie spirituelle.

**HAMON (Pierre) : Le plus bel amour du monde.** Essai d'une présentation missionnaire du mystère de la Messe. Ed. Céfag, Paris, 192 pages.

• Une initiation rédigée en un langage clair, à la portée des milieux populaires et qui a déjà révélé son efficacité au cours de maintes missions paroissiales. Très belles illustrations de Ph. Joudiou.

**Textes et prières pour la Pénitence,** par l'équipe sacerdotale de N.-D. de Boulogne. Ed. Lethielleux, Paris, 114 pages.

• Un choix de 80 prières, à laisser à proximité du confessionnal pour servir de pénitences sacramentelles.

**RUY (Chan. Louis) : Le Rosaire du Corps mystique et FAUVARQUE (M.-A.), o.p. : Sur les pas du Christ, le Rosaire.** Ed. Lethielleux, Paris, 2 livrets de 39 et 124 pages.

• Recueils d'introductions à la méditation des quinze mystères.

**GALOT (J.), s.j. : Pleine de grâce.** Ed. Desclée de Br., 220 pages.

• 31 chapitres. Un mois de Marie à fond théologique très substantiel.

AUTOUR DES SAINTS

LAURENTIN (R.) : *Lourdes, Histoire authentique des apparitions*, tome 1<sup>er</sup> : Structure des témoignages. Etat de la question. Ed. Lethielleux, Paris, 188 pages.

• Après les six volumes de « Documents authentiques », voici le premier d'une série de six autres volumes établissant, sur la base d'une critique minutieuse et rigoureuse de tous les témoignages, la vérité des faits telle qu'elle peut être connue aujourd'hui ; l'auteur expose sa méthode, étudie la valeur et les limites des témoignages de Bernadette (avec une émouvante synthèse des sept récits autographes), dégage l'apport positif ou négatif des historiens antérieurs, dresse un répertoire alphabétique de tous les témoins, enquêteurs et historiens du fait de Lourdes. Travail monumental, lecture passionnante. On souscrit sans peine au jugement de Mgr Théas, qualifiant cette publication de « très grand événement ».

C'est le lieu de recommander l'excellent numéro des *Cahiers Marials* de janvier-février 61, intitulé : *Les apparitions mariales dans la vie de l'Eglise*. On y trouve un précieux panorama des grandes apparitions modernes, de 1830 à 1933 (78, rue de la Tombe-Issoire, Paris).

Les vertus chrétiennes selon saint Jean Eudes et ses disciples, N° 5 des Cahiers Eudistes de « Notre Vie », 1, rue Jean-Dolent, Paris, 174 pages.

ALBERT du SACRE-CŒUR, o.c.d. : *Approches du Mystère de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*. Ed. Alsatia, Paris, 334 pages

• Essai de reconstitution de l'itinéraire spirituel qui mena Thérèse à la sainteté. Un guide averti, propre à renouveler notre lecture des manuscrits authentiques.

PELLEGRINO (Michel) : *Les Confessions de saint Augustin*. Ed. Alsatia, Paris, 326 pages.

• Voici un « guide de lecture » plus indispensable encore que le précédent pour qui désire approfondir cette autre « histoire d'une âme », vieille de seize siècles et toujours aussi fascinante.

Signalons ici l'éminent service rendu aux théologiens par notre collaborateur le P. HEIJKE qui a rassemblé à travers toute l'œuvre du Docteur africain (exception faite du « De Trinitate »), les 144 textes où il est question de l'*image de Dieu* (Ed. « Classical Folia », suppl. III, Holy Cross College, Mass., U.S.A.).

BOISSARD (Ch.) : *La vie et le message de Madame Royer (1841-1924)*. Ed. Lethielleux, Paris, 322 pages.

• Une mère de famille, initiatrice de l'archiconfrérie de Prière et de Pénitence, rattachée au sanctuaire de Montmartre.

VERS LE CONCILE

TARDINI (Cardinal) : *Ple XII*, Ed. Fleurus, Paris, 150 pages.

• Par un de ses intimes collaborateurs, un vivant portrait de la vigie solitaire qui pendant vingt ans, sut faire honorer du monde entier, attendre et désirer la voix de l'Eglise Romaine et par là contribua plus que tout autre à préparer au futur Concile une audience sympathique et universelle. Au début du livre (pp. 9-18), l'éloge de Pie XII prononcé à Venise le 11 oct. 1958 par celui qui allait devenir son successeur.

BIOT (Fr.), o.p. : *Communautés protestantes*. *Ibid.* (coll. « Omnes Gentes »). 238 pages.

• Il existe dans le protestantisme d'aujourd'hui une dizaine de communautés religieuses dont celle de Taizé, « première communauté d'hommes », est la plus célèbre. Elles sont incontestablement le point par où l'Eglise de la Réforme se fait la plus proche de nous. Que représentent-elles par rapport à l'esprit et à la vie du protestantisme ? Enquête captivante pour tous ceux que travaille le souci de l'unité.

HUBER (Georges) : *Vers le Concile*. Ed. Bonne Presse, Paris, 126 pages.

• Sous forme d'un dialogue fictif entre un journaliste et un théologien romain, une introduction attrayante et facile aux réalités du Concile (sa vraie nature, ses buts, quelques idées conjecturales sur son programme). A répandre parmi les chrétiens pour les mettre « dans le coup ».

DIVERS

Livres catholiques 1955-1958. Ed. Lethielleux, Paris, 160 pages.

• Avec son classement méthodique et ses diverses tables, catalogue très pratique pour mettre à jour une bibliothèque, ou savoir où en sont les diverses collections.

CALLE (Bernard) : *Le Nouveau Code des Rubriques*. *Ibid.* 16 pages.

JABLIN (Charles) : *Fiches liturgiques à l'usage des ministres sacrés et inférieurs pour les offices pontificaux*. *Ibid.* 13 fiches.

CAHIERS LAENNEC : *Obsession et scrupules*; *Le sommeil*; *L'infirmière et son perfectionnement*. *Ibid.* 3 livraisons.

CHAUCHARD (Dr. Paul) : *L'humanisme et la science*. Ed. Spes, Paris, 208 pages.